

LOU MARCEAU

NEW ROMANCE®

# SO what



Hugo & Pochon

LOU MARCEAU

# SO *what?*

Hugo ♦ Roman

NEW ROMANCE<sup>®</sup>

Collection dirigée par Franck Spengler  
Collection New Romance® créée par Hugues de Saint Vincent, dirigée par Arthur de Saint  
Vincent  
Ouvrage dirigé par Sylvie Gand

Couverture : Ariane Galateau  
Photo de couverture : © Subbotina Anna, Shutterstock

© Lou Marceau, 2020  
Tous droits réservés

Pour la présente édition :  
© 2020, Hugo Poche, Département de Hugo Publishing  
34-36 rue La Pérouse  
75116 PARIS  
[www.hugoetcie.fr](http://www.hugoetcie.fr)

ISBN : 9782755648799

*Ce document numérique a été réalisé par [Nord Compo](#).*

*À Herbert Léonard, Dick Rivers,  
Cookie Dingler et Claude François.  
Aux chansons ringardes, tellement pas stylées,  
mais sur lesquelles on se marre tellement plus.*

*Belinda, parce que tu as le front blond  
et que ça ne veut strictement rien dire...  
mais que ça nous a fait énormément rire.*

*À Matt Pokora parce que... Sérieusement ?  
A-t-on vraiment besoin de se justifier  
quand on t'a vu torse nu ?*

*Y'a du soleil et des nanas, darladirladada*<sup>1</sup>

*Au soleil, lalalalalala, au soleil*<sup>2</sup>

*Oooh girls just wanna have fun*<sup>3</sup>

*Rrrraaa*<sup>4</sup> !

- 
1. Bande originale du film de Patrice Leconte *Les Bronzés font du ski*, 1979 (Pierre Bachelet).
  2. Jenifer, *Au soleil*, 2002 (paroles et musique de Hocine Hallaf).
  3. Cindy Lauper, *Girls Just Want to Have Fun*, 1983.
  4. Claude François, *Alexandrie Alexandra*, 1978 (paroles de Jean-Pierre Bourtayre).

# PROLOGUE

---

## ***Dans un village de vacances des Caraïbes***

– Donc, en fait, tu comprends le français ?

C'est Jo, il me semble, qui vient de poser la question, mais à dire vrai, ça pourrait aussi bien être Belinda. Elles ont beau avoir des voix radicalement différentes, je suis bien incapable de savoir laquelle des deux a parlé.

– Donc, « en fait », je comprends le français.

– Mais genre, tu le comprends vraiment bien ?

Leandro reste impassible. Mais il répond :

– « Genre », je le comprends vraiment bien.

C'est toujours de ma gauche que vient la question, et c'est sur moi qu'il fixe son regard, pourtant. J'ai du mal à ne pas baisser la tête et je suis bien contente que mes lunettes de soleil me préservent autant que possible de son regard trop intense. À dire vrai, il suffit de l'entendre nous parler de sa voix basse et mélodieuse, quasi sans accent, pour avoir confirmation, si besoin en était, qu'en effet, il a l'air de plutôt bien la maîtriser, la langue française...

– Genre bilingue, c'est ça ?

Cette fois-ci, pas de doute, c'est Belinda qui insiste. C'est typique d'elle... Le regard de Leandro ne dévie pas de mon visage, je ne sais



même pas comment je fais pour ne pas rougir ni partir en courant. Et il répond, m'achevant :

– « Genre » comme si ma mère, avec laquelle je viens de raccrocher, était née en France, de nationalité française, et comme si elle m'avait parlé en français depuis que je suis né. Oui, on peut dire ça, « genre bilingue »...

Même si son visage reste de marbre, je suis prête à jurer que j'ai vu tressaillir la commissure de ses lèvres. J'ai envie de passer très (très) rapidement sous mon transat, mais pas avant d'avoir creusé dessous un énorme trou très (très) profond que je pourrais aussi vite que possible recouvrir du sable qui ne manque pas autour de moi. Peut-on avoir plus honte ?

– Ce qui veut dire que tu as compris tout ce que nous disons depuis le début de nos vacances, alors ?

Hypnotisée, je regarde ses lèvres se retrousser lentement en un sourire moqueur.

– Ce qui veut dire que j'ai effectivement saisi quelques bribes de conversations pas inintéressantes sur l'absence de cerveau du prof de ski nautique (*Mon Dieu, faites qu'il n'ait rien entendu d'autre ! Je promets d'aller à la messe à Noël et de partir dans un pays lointain pour une mission humanitaire*) ou les cosmétiques bio. Et aussi... (il marque une petite pause, je crains le pire) sur l'intérêt de participer ou non à des partouzes ainsi que sur les hémorroïdes de grossesse. (Il s'interrompt à nouveau. J'imagine que c'est pour mieux nous achever.) Et j'ai failli oublier le débat de fond (sourire gourmand), tu sais ? Celui sur le plaisir que peut procurer un plug anal par rapport à un vibromasseur clitoridien...

Je veux mourir.

Là.

Maintenant.

Peut-être par combustion s'il continue de me regarder.

Derrière moi, j'entends Joséphine, Gwen et Justine qui gloussent comme des petites filles ravies. Pauline, de son côté, se tient le ventre en tressautant de rire. J'espère qu'elle ne va pas déclencher prématurément son accouchement. On n'a pas besoin d'ajouter un problème à cette situation absolument, totalement, parfaitement et incontestablement merdique.

– Ah... Ben si c'est que ça, on est sauvées alors.

*Note pour moi-même : penser à dire à Jo d'apprendre à la fermer.*

– Tu as un avis sur ces sujets, du coup ?

C'est Belinda qui vient d'enchaîner tandis que les gloussements des filles redoublent.

*Seconde note pour moi-même : inviter Belinda à participer au séminaire sur la discrétion et la subtilité auquel j'envisage d'inscrire également Joséphine. À mes frais.*

– Sur ces sujets-là, pas vraiment.

Il passe une main dans ses cheveux qui flottent librement sur ses épaules

Je frémis.

Je suis sûre que les filles, derrière moi, ont frémi en même temps.

*Un peu plus, on va gémir ensemble.*

J'essaie de rassembler mes esprits malgré le fait que j'ai devant moi un canon musclé et tatoué, en maillot de bain, dont la peau est encore humide de sa baignade. Je devrais détester. Je déteste les hommes aux cheveux longs, surtout non attachés. Je déteste les muscles et les tatouages. Je déteste tout ce qui peut rappeler les hommes des cavernes. Et puis surtout, je déteste les mecs trop beaux. Et encore plus quand ils sont trop jeunes pour moi.

*Alors pourquoi j'ai soudain la bouche si sèche et une envie dingue de lui sauter dessus ?*

J'essaie de me calmer et songe très sérieusement à me lever pour partir aussi dignement que possible. Mais c'est là qu'il m'achève :

– Mais sur le reste, je pense que j'ai plus qu'un avis.

Gloussements des filles. Je vais les tuer.

– C'est quoi, le reste ?

Est-ce que Belinda pourrait un jour fermer sa beaucoup trop grande bouche et se faire oublier ?

– Disons que je suis absolument d'avis de montrer à ta copine (il répond à Belinda mais c'est bien moi qu'il regarde toujours) qu'elle a absolument tort sur la manière de baiser des mecs plus jeunes.

Je ferme les yeux derrière mes lunettes. Déglutis. Agrippe les bras du transat. Et récite vite une formule magique imparable qui devrait garantir ma téléportation rapide. Je rouvre les yeux.

J'ai dû louper un passage dans la formule en question. Parce qu'il est toujours là, mais cette fois-ci avec un sourire arrogant. Quoique vraiment très craquant. Et qui m'est destiné. Sans aucun doute.

– Du coup, chérie... (il laisse traîner ce dernier mot et se moque visiblement de moi avec délectation), tu viens quand tu veux vérifier que tu avais raison sur la taille de mon sexe, mais absolument tort sur mes capacités à m'en servir (il ne me lâche pas des yeux et sourit tellement largement que je peux confirmer combien sa dentition est irréprochable) pour m'occuper de toi très, très, très lentement.

Téléportation.

*S'il vous plaît.*

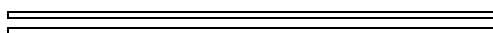
Il se retourne vers les filles. Qui semblent statufiées.

– Sur ce, les filles, je vous souhaite à toutes une belle fin d'après-midi. J'espère vous revoir en forme à l'apéro. N'oubliez pas : ce soir, c'est rose et blanc !

Et, après un dernier regard appuyé dans ma direction, il s'en va, son harpon à la main.

# PARTIE 1

## *QUELQUES MOIS PLUS TÔT...*



## **WhatsApp – Conversation « ON N'A QU'UNE VIE »**

### ***Vacances... – 10 mois***

#### **Belinda**

Les filles, j'ai eu le mail de confirmation du Club Bra, je vous le fais suivre ! Option bloquée pour 7 jours de folie au Caribbean Dream ! On va partir au soleil sans mecs ni enfants !!! N'oubliez pas : les passeports doivent être valables 6 mois après la date de retour.

#### **Pauline**

Oh là là, je suis trop contente ! Je veux y être MAINTENANT ! Qui fait de la planche à voile avec moi ? J'ai vu qu'il y a aussi du tennis, du ski nautique, de la plongée et du yoga. Perso, je suis partante pour tout !!

#### **Justine**

Pitié Pauline, commence pas, je suis épuisée rien qu'à lire ce message.

#### **Joséphine**

@Pauline : perso je me contenterai de faire ce que je sais faire le mieux : t'admirer.

**Joséphine**

Et en plus tu adores ça.

**Gwen**

Trop, trop, trop bien. Me réjouis +++.

**Pauline**

Ah ah ah, très drôle Jo, vraiment.

**Belinda**

Alex, tu es avec nous ?

**Belinda**

Alex ? Je vois les confirmations de lecture. Je sais que tu es là !

**Jo**

Belinda, peut-être qu'elle peut lire mais pas répondre ? Imagine si elle fait pipi par exemple.

**Alexandra**

Je suis là.

**Gwen**

Ça va, ma poulette ?

**Belinda**

Aaah quand même ! Ne me remercie pas, je t'organise le voyage du siècle, c'est parfaitement normal. Pas comme si j'avais un job,

un mari et deux enfants par exemple.

**Alexandra**

Louis me quitte. Il part vivre avec son assistante.

**Belinda**

Bouge pas, je t'appelle immédiatement.



## Ouverture du journal de 20 heures

### ***Vacances... – 6 mois***

On vient d'apprendre que le DJ David Bortoli alias Dali a été retrouvé mort ce soir dans sa chambre d'hôtel. Il devait monter sur la scène du festival Futureland à Miami pour mixer à la fin du concert de son ami Leandro de Almeida, plus connu sous le nom de scène de Pegasus, qui jouait ce soir devant les 120 000 festivaliers.

Pour le moment, les causes du décès ne sont pas connues et la famille demande que l'on respecte son intimité. À l'annonce du décès de son ami, qui fait cruellement écho à celui du DJ Avicii, Pegasus a annoncé qu'il mettait un terme avec effet immédiat à sa tournée internationale.

## **WhatsApp – Conversation « ON N'A QU'UNE VIE »**

### ***Vacances... – 5 mois***

#### **Belinda**

Les meufs, je viens de réserver le train pour aller à Roissy direct. Je vous envoie la capture d'écran, comme ça, vous avez les horaires.

#### **Justine**

« Pack Tribu » ? J'adore !! Merci Belinda !

#### **Pauline**

Les filles, vous allez pas le croire !

#### **Alexandra**

Merci Belinda ! Qu'est-ce qui t'arrive Pauline ?

#### **Jo**

Thx Bella.

@Pauline : quoi ?

**Pauline**

Je suis enceinte.

**Gwen**

Félicitations, ma bichette !

**Alexandra**

Oui, félicitations ! C'est une super jolie nouvelle ça. <3

**Justine**

C'était prévu ça ??? Cool et bravo !

**Justine**

Mais au fait... tu peux partir ?

**Pauline**

Ben, si ça se voit aussi peu que pour Ninon, je leur dirai pas que je suis enceinte d'autant, ça devrait aller.

**Jo**

Félicitations, excellent timing ! ; –)

Et au fait, Pauline ?

**Pauline**

Oui ?

**Jo**

Me réjouis trop de te voir faire du ski nautique, du kitesurf, de la planche à voile et tous ces sports pour lesquels tu étais tellement motivée. (*Émoticon démoniaque*)

## **WhatsApp – Conversation « ON N’A QU’UNE VIE »**

### ***Vacances... – 4 mois***

**Justine**

Tout le monde est invité au mariage de Maël et Jess ?

**Belinda**

Il me semble, oui, mais on peut pas y aller. Déjà pris ailleurs.

**Jo**

Oui, mais j’avais prévu de rejoindre mon frère aux USA pour son anniversaire et d’en profiter pour squatter un concert des KA-9.

**Gwen**

Jo ?

**Jo**

Oui ?

**Gwen**

Je te déteste.

**Jo**

Je t'emmène si tu veux.

**Gwen**

J'ai trois enfants je te rappelle. Et leur père qui ne s'en remettrait pas.

Pas invités de notre côté.

#loosers ?

**Pauline**

On est invités mais je serai en train d'accoucher. À la louche.

**Alexandra**

Oui.

**Justine**

Top, j'hésitais à répondre. Antoine sera là et ça me déprime de le croiser, il me regarde toujours avec tellement de peine et de reproches...

**Jo**

Il finira par comprendre, va.

**Alexandra**

Pour ma part, je suis invitée, mais au risque de décevoir Justine, je ne suis pas sûre d'y aller. Il y aura Louis et l'adolescente qui lui tient lieu de nouvelle femme, j'aimerais éviter de le regarder comme Antoine te regarde.

**Justine**

Arrête Alex. Tu vas pas t'empêcher de vivre à cause de ce crétin. Tu es la marraine de leur fille je te rappelle ! Ce sont aussi TES amis.

**Jo**

Elle a raison, Alex.

**Alexandra**

J'aimerais bien vous y voir, vous. Je serai seule à les regarder resplendir, lui et sa gamine sans rides.

**Justine**

Sympa pour moi.

**Alexandra**

Tu as compris ce que je voulais dire, Ju.

**Gwen**

Tu iras mais tu les ignoreras. Tu es tellement mieux ! Tu es intelligente + drôle + pétillante. Il faudra juste être toi-même avec une superbe tenue qu'on va te dessiner, un rouge à lèvres qui tue et les boucles d'oreilles qu'on t'a offertes pour ton dernier anni.

**Gwen**

Et ça t'empêchera pas de leur péter la gueule.  
Mais discrètement.

**Justine**

Derrière le bar.  
High kick carotide.

**Belinda**

Et on préparera un laxatif pour son verre, à cette pétasse.

**Jo**

Et pour lui aussi tant qu'à faire. La tête dans les chiottes.

**Gwen**

Oui ! Et tu condamnes les toilettes.

**Belinda**

Moi, à ta place, je lui pincerais le cul bien fort en passant, à la pétasse. Ni vu ni connu.

**Pauline**

Fantastique idée.

**Alexandra**

Les filles ?

**Jo**

Oui ?

**Belinda**

Oui ?

**Gwen**

Présente !

**Justine**

Yes !

**Pauline**

Oui ?

**Alexandra**

Je vous aime.



## **WhatsApp – Conversation « ON N'A QU'UNE VIE »**

### ***Vacances... – 20 jours***

**Jo**

Masque et tuba les filles, c'est fourni ?

**Belinda**

Oui.

**Gwen**

Et pour les prises électriques, c'est bon ?

**Belinda**

Non, faut des adaptateurs.

**Gwen**

Merde.

**Belinda**

C'est bon, je viens d'en commander un pour chacune.

**Gwen**

Tu es ma star.

**Belinda**

Normal.

**Justine**

Merci ma poule.

Sinon, vous prenez combien de maillots ?

**Jo**

Euh, je t'avoue que j'ai pas encore réfléchi, là. On part dans 20 jours !

**Alexandra**

Justement, on part dans 20 jours. Commence à y penser, tu vas encore finir ta valise à 4 h du mat.

**Jo**

Et alors ! C'est ça, les vacances ! Je dormirai dans l'avion.

**Justine**

@Alex : n'oublie que Jo est jeune et cool, et que nous sommes deux vieilles ringardes de plus de 35 ans.

@Jo : m'étonnerait que tu dormes dans l'avion.

**Belinda**

Punaise, 23 kg, c'est pas beaucoup quand même, j'y arriverai jamais...

**Jo**

Si les masques et tubas sont fournis, ça fait beaucoup quand même. Tu as bien compris que tu partais sans ton mari et tes enfants ?

**Belinda**

Tant pis, j'ai pas le choix.

**Pauline**

Tant pis quoi ?

**Belinda**

Je prendrai pas de culottes. De toute façon, ça fait des marques.



## **WhatsApp – Conversation « ON N'A QU'UNE VIE »**

### ***Vacances... – 15 jours***

#### **Gwen**

Malone vient de demander à son père : « Papa, c'est quoi la crise de la quarantaine ? »

Réponse de son père juste en face de moi : « C'est comme si Maman partait une semaine avec ses copines dans une île des Caraïbes en laissant Papa seul avec trois enfants. »

Réponse de Malone : « Ah OK. Sauf que Maman, elle a 29 ans. »

Réponse de mon fumier de mec que j'aime : « Oui, tu as raison mon chat. Parfois, la crise de la quarantaine commence très tôt. »

# WhatsApp – Conversation « ON N'A QU'UNE VIE »

## ***J – 13 jours***

**Belinda**

*Envoi d'une photo de plage paradisiaque.*

*Légende : Caribbean Dream Village.*

**Justine**

Aaah, j'en peux plus, trop, trop hâte !

**Pauline**

Et moi, m'en parle pas, je rêve d'un transat sur lequel m'échouer pendant tout le séjour.

**Jo**

Je me marre.

#VacancesSportivesPourPauline

**Pauline**

Ne me cherche pas Jo, on ne contrarie pas une femme enceinte. Jamais.

**Belinda**

*Envoi de la photo de son billet imprimé.*

**Jo**

Yesss ! Faut juste ça ?

**Belinda**

Oui, et ton passeport qui doit être encore valable 6 mois après la date de retour.

C'est bon pour tout le monde ou je vous imprime les billets ?

**Jo**

Hein ??? C'est quoi, cette histoire de valable 6 mois après ?

**Alexandra**

Ton passeport doit être valable 6 mois après ton retour. On le traduit en anglais ou tu t'en sors comme ça ?

**Jo**

Putain !

**Belinda**

Quoi ?

**Jo**

Il expire 5 mois et 23 jours après la date de retour.

**Alexandra**

Très drôle, Jo.

**Justine**

Bof, moyenne la blague, je trouve.

**Jo**

*Envoi d'une photo (de passeport).*

C'est pas une blague les filles.

**Justine**

Mais nooon !!!

**Alexandra**

Non, mais c'est pas possible !

**Pauline**

Ben oui, c'est pas cool de vérifier la date de validité d'un passeport.

**Justine**

Pauline, c'est pas vraiment le moment, là.

**Belinda**

Appelle le club ?

**Pauline**

Appelle le consulat ? Tiens, le lien est là :

*[lien internet]*

**Jo**

Je viens d'avoir la préfecture. Il faut un décès, une maladie ou un motif professionnel pour obtenir un passeport en urgence. Autant dire que c'est la cata.

**Alexandra**

Je te fais une lettre de la boîte. Je te rappelle que tu bosses avec moi pour Three Girls. Je justifie rien. Je dis juste que tu dois te rendre aux Bahamas pour ton travail et que ton billet est déjà pris.

**Jo**

Je te rappelle que le billet est émis par un club de vacances. Top crédible.

**Alexandra**

On dira que tu veux présenter nos fringues au club de vacances. Ou à un investisseur qui s'y trouve.

**Gwen**

Avec tes associées, Alex et moi.

**Justine**

Je croise les doigts.



## **WhatsApp – Conversation « ON N'A QU'UNE VIE »**

### ***Vacances... – 10 jours***

**Jo**

*Envoi d'une photo (passeport tout frais, tout neuf).*

**Alexandra**

Tellement contente !

**Justine**

Yesss ! Moi aussi, trop contente. Mais t'as vraiment une sale tronche sur la photo, ma vieille...

**Pauline**

Grave. Les vacances vont te faire du bien. 😊

**Jo**

Plus rien ne m'atteint les filles. À moi les commandes de maillots de bain et de robes à fleurs !

**Pauline**

Oui, enfin, on peut peut-être en parler maintenant que le stress de ton passeport est passé : vous avez vu les prévisions météo ?  
@Belinda : t'es certaine que tu t'es pas un peu fait avoir par la nana du club quand elle t'a vendu le séjour ? Franchement, ça aurait été bien de se renseigner.

**Belinda**

N'hésite surtout pas à la faire la prochaine fois, Pauline.  
*(Émoticonne tout rouge tout rouge)*

**Jo**

Elle serait pas un peu pénible la femme enceinte, là ?

**Pauline**

Je suis présente dans cette conversation.

**Jo**

C'est une excellente nouvelle.

**Gwen**

Stoop les filles, on se détend, on pense au monoï et on sourit !  
Les prévisions me vont très bien à moi. ; -)

## **WhatsApp – Conversation « ON N'A QU'UNE VIE »**

### ***Vacances... – 3 jours***

**Gwen**

Vous croyez que si je roule mes fringues, ça prendra moins de place qu'en les pliant ?

# **WhatsApp – Conversation « ON N’A QU’UNE VIE »**

## ***Vacances... – 2 jours***

**Belinda**

Les filles, catastrophe.

**Jo**

Que passa ?

**Belinda**

La fermeture de ma valise a lâché.

**Justine**

Même sans les culottes ? Punaise, tu fais fort.

**Belinda**

L’une de vous peut m’en prêter une ? Courir pour en acheter une neuve, ça m’arrange moyen, là.

**Pauline**

Pas de problème, passe quand tu veux ! Je te file celle de Julien.

**Belinda**

Dis-lui que je l'aime, trop hâte, les poules !

## **WhatsApp – Conversation « ON N'A QU'UNE VIE »**

***Vacances... – 1 jour, 15 mai***

**Alexandra**

Est-ce qu'on prend de l'antimoustique ?

**Justine**

Est-ce qu'on prend des capotes ?

**Jo**

Chacune ses priorités, je vois.

**Justine**

Lol.

**Belinda**

Bah écoute, prends-en pour tout le monde, comme ça, on pourra dire que c'était pas prémédité.

**Gwen**

Rrrho Belinda !!! Et Chouchou ?

**Belinda**

Ah, si on peut déjà plus rigoler, les vacances promettent d'être joyeuses.

**Alexandra**

Et sinon, pour l'antimoustique ?

**Justine**

Bah écoute, prends-en aussi. J'espère juste que les capotes me seront plus utiles que l'antimoustique. 😊

**Belinda**

Oui, et qu'elles serviront à Alexandra aussi...

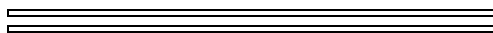
**Alexandra**

Aucun risque !

Vivement demain les filles. <3

## PARTIE 2

*Y'A DU SOLEIL ET DES NANAS...*





# CHAPITRE 1

## LEANDRO

Je suis arrivé ce matin au village de vacances. Mes bagages sont déposés dans ma suite. Maintenant que je me retrouve seul sur la plage, devant l'ancien petit phare blanchi à la chaux et préservé du reste du complexe hôtelier dans lequel elle se situe, je peux me poser les bonnes questions.

À commencer par : Mais qu'est-ce que je fais là ?

Dans un des joyaux du Club Brasil, un village de vacances luxueux pour touristes très aisés, voire fortunés, sur une petite île au cœur des Caraïbes. J'observe sans grande conviction l'eau transparente qui vient lécher mes pieds nus. Les mains dans les poches de mon pantalon aux jambes retroussées à la va-vite, je rends vaguement son sourire à la petite blonde bien foutue qui me jette un regard sans équivoque.

*Sea, sex and sun*, la recette est inchangée depuis la création du Club Brasil, universellement surnommé le Club Bra<sup>1</sup>, pour le plus grand bonheur des vacanciers qui viennent toujours dans ses villages répartis à travers le monde dans l'espoir de faire la fête, et bien plus si affinités. Mon père a beau avoir sérieusement contribué

à embourgeoiser le concept créé par mon grand-père – à l'époque, des colliers échangés entre anciens hippies logeant dans des cases faisaient office de monnaie de paiement –, les vieux clichés ont la vie dure. Tout comme l'impression de sortir des sentiers battus en se tartinant de monoï, pour bronzer mieux et se sentir beau avant d'aller danser le soir, en espérant séduire et être séduit. Quand je dis « séduire », vous aurez compris que c'est une façon élégante de dire « baiser », évidemment. En tout cas, pour la jeune fille au bronzage impeccable qui vient de me sourire, aucun doute n'est possible.

Croyez-moi, j'ai suffisamment pratiqué pour en être certain.

Sauf que je n'en ai plus envie. Ni de filles sans visage, ni de musique galvanisante ou planante, ni de festivaliers défoncés à mes pieds pendant que je mixe et m'épuise sur une scène gigantesque, qui me regardent comme si j'étais leur gourou. Ou pire. Un messie. J'ai envie de calme, et qu'on me foute la paix. Et je suis précisément dans le dernier endroit au monde où je vais pouvoir trouver le calme et la paix auxquels j'aspire.

Alors, qu'est-ce que je fous là ? Hormis essayer de faire plaisir à mon père ? J'accepte chaque année de me rendre dans un de ses villages pour vérifier que tout se passe comme il le souhaite et lui confirmer que son DJ de fils n'a pas fait des études de commerce et de finance à Harvard pour rien.

Rien, je n'ai rien à faire ici. D'ailleurs, malgré l'amour que je porte à mon père, je ne fais rien, pour le moment. Et, avec un peu de chance, c'est exactement comme cela que vont se dérouler les dix jours que je passerai ici. J'ambitionne de ne parler à personne, jolies filles hâlées et conciliantes incluses, de lire les cinq pavés que j'ai emportés, de me nourrir de fruits et de poissons grillés en oubliant toutes mes pilules magiques, et d'en profiter pour rattraper un an de sommeil.

Comme, aujourd'hui, je n'ai pas d'autre perspective que la soirée d'accueil à laquelle j'ai promis à mon père d'assister pour vérifier que tout se déroulera selon le process instauré dans ses villages de vacances, je prends le polar commencé dans l'avion et me dirige vers la plage. Mon programme de farniente vient officiellement de commencer.

---

1. *Bra* signifie « soutien-gorge » en anglais.

# CHAPITRE 2

## ALEXANDRA

– Je vous dis que si on ne se dirige pas maintenant vers la salle d'embarquement, on va louper notre avion !

Je louche sur le mini-chou à la crème aromatisé à la pistache que Justine nous a déniché dans une boutique de l'aéroport. Mais pas avant d'avoir noté les regards entendus que les autres se jettent discrètement. Si Belinda me voit rire, je suis morte.

C'est Justine qui se dévoue :

– Belinda, tu veux aller où, précisément ?

– En salle d'embarquement, je te dis.

Soupir collectif.

– Certes. Mais laquelle ?

– Comment ça, laquelle ?

– On n'a pas encore le numéro de la salle d'embarquement.

Belinda, regarde le tableau.

Justine parle de sa voix calme, celle qu'elle utilise sûrement sur les chantiers, quand elle s'adresse à son équipe qui construit un tunnel ou un pont destiné à permettre le passage d'un TGV, rien de moins.

– Donc, reste cool et termine ces choux. Ceux au praliné sont à tomber.

Belinda jette un regard gourmand aux petits gâteaux qui restent dans la boîte de carton gansée de fil doré. Mais sans en reprendre, ce qui prouve que son stress déjà élevé a atteint son apogée.

– Faites comme vous voulez les filles. Je ne veux pas louper cet avion, j’ai trop attendu ces vacances.

Et elle file, se dandinant pour tirer sa valise qui atteint, au gramme près, les vingt-trois kilos autorisés en soute.

– Tu seras bien si tu prends l’avion seule ! On va te manquer, tu verras !

Jo a à peine eu le temps de lui crier ces quelques mots que Belinda a déjà disparu.

– C’est pas bon de stresser comme ça, soupire Gwen de sa voix douce, en contemplant sur son iPhone l’effet du gloss que la vendeuse du *duty free* a réussi à lui vendre.

Elle n’a pas tort, Gwen. En tout cas, c’est ce que je me dis lorsque, une demi-heure plus tard, on court comme des dératées dans les couloirs de l’aéroport parce qu’on riait tellement autour de nos cafés qu’on a oublié de relever le nez vers le panneau d’affichage qui indique désormais le numéro du comptoir dans lequel on doit se rendre. En priant pour que Pauline n’accouche pas prématurément.

*Stressées, quoi...*

Bref, on est moyennement fraîches en retrouvant Belinda dans la file d’attente, devant l’avion. Encore moins quand on débarque de l’appareil en question environ dix heures plus tard, les pieds gonflés, le dos en miettes et la nuque raide, pour récupérer nos bagages puis rejoindre le bus qui va nous conduire au club de vacances. Après avoir affronté stoïquement les regards courroucés de la mère de

famille dont le nourrisson n'a pas pu dormir à cause de nos fous rires dans l'avion.

*Franchement, pour une fois que ça se passe comme ça...*

En tout cas, fraîches, on ne l'est carrément plus quand, après avoir été littéralement noyées dans la moiteur de la nuit tropicale en quittant l'avion pour rejoindre notre bus, on en ressort quarante-cinq minutes plus tard, enfin parvenues à destination.

## **THE CARIBBEAN DREAM**

Il n'est pas encore dix-neuf heures mais la nuit est déjà tombée. Dans la pénombre, la réception du village, sorte d'immense tente rigide de bois tropical ouverte aux quatre vents et recouverte de palmes séchées, apparaît comme un phare... ou une boîte de nuit. Des centaines de petites lumières sont disséminées sur le bâtiment, parmi les palmiers voisins, et même près des sièges et canapés disposés pour accueillir les voyageurs éreintés. L'endroit est fidèle à la réputation des Dream, ces villages de vacances que propose le Club Brasil dans des lieux paradisiaques du monde entier : couleur locale pour touristes gâtés, faussement cool, mais avec tout le confort pour que le voyageur, généralement occidental, n'ait surtout pas le mal du pays.

Je n'ai pas le temps de m'interroger sur la pauvreté intellectuelle de mes vacances, ni de sourire aux beaux gosses et belles filles de l'équipe d'accueil, tous habillés de shorts, pantalons ou jupes blancs et de hauts *navy* parce que, alors que je m'apprête à suivre le reste du car vers le théâtre ouvert sur la nuit étoilée où le MC (pour *magic chief* du Dream, je vous l'accorde, c'est un concept...) nous attend

pour un discours explicatif de bienvenue, j'entends un glapissement :

– Catastrophe les filles, je n'ai pas mon portable, il a dû rester dans le car.

*Belinda.*

Je ne hausse pas les yeux au ciel. L'inverse nous aurait probablement étonnées.

On se regarde toutes, on se sourit. Après tout, c'est les vacances. Sans se concerter, tandis que l'une s'excuse auprès d'un MO (ou *magician organisator*, expression consacrée au sein du Club Bra pour désigner les animateurs des Dream) et que l'autre rassure Belinda en lui promettant qu'on va retrouver son téléphone dans lequel « il y a sa vie », on rebrousse chemin d'un même mouvement pour retourner vers le bus. Quinze minutes plus tard, lorsque Belinda finit par découvrir que son précieux smartphone est dans la poche intérieure de son sac et que l'on rejoint très discrètement le théâtre en plein air (qu'est-ce que six femmes, dont une enceinte de plus de six mois, qui passent devant tout le monde en piaillant pour trouver péniblement une place au premier rang ?), on a un peu plus de mal à garder notre sérieux.

Assise, je finis par me concentrer sur les intervenants bronzés qui nous font face. Apparemment, je ne suis pas la seule puisque, au moment même où mon regard est happé par des pupilles intenses qui brillent juste à côté des coulisses sur le côté de la scène, j'entends Jo qui s'exclame :

– Oh la vache ! Vous avez vu cette bombe ?

Je n'ai pas besoin de vérifier dans quelle direction elle regarde.

Parce que même dans la pénombre depuis laquelle il contemple l'assemblée, il n'est pas possible de ne pas repérer celui dont elle parle. Je viens de me faire exactement la même remarque. Pour une

raison qui m'échappe, son commentaire bruyant m'énerve un peu. Et les gloussements approbateurs qui s'élèvent au même moment au sein de notre petit groupe aussi. Je jette un nouveau regard, ostensiblement détaché, au brun superbe qui, les mains dans les poches, debout au fond de la scène sur laquelle sont réunis les animateurs et responsables de nos vacances, semble contempler les touristes éreintés par leur voyage avec une nonchalance un peu lasse. Je hausse les épaules, affichant une expression blasée :

– Bah, c'est un beau gosse bronzé en vacances. Ce n'est pas comme si c'était la première fois qu'on en croisait un.

En réalité, j'ai bien du mal à détacher les yeux de la silhouette musclée et longiligne que même l'obscurité du fond de la scène ne parvient pas à dissimuler. Tapi dans l'ombre, il me fait l'effet d'une panthère au repos. Peau sombre, sans que je sache si c'est de bronzage ou de naissance, cheveux légèrement bouclés qui encadrent un visage aussi sauvage qu'angélique, une main dans la poche de son long short kaki. Et son tee-shirt sombre plutôt ajusté ne laisse aucun doute sur la qualité de sa musculature. Trop grand, trop bien fichu, trop beau. Même le fait qu'il soit vêtu comme n'importe quel vacancier ne parvient pas à le rendre moins visible.

Au contraire, le contraste n'en est que plus saisissant.

Son regard parcourt notre petit groupe pendant que la MC, une grande blonde aux cuisses aussi fuselées que musclées, nous explique le fonctionnement du village de vacances et les activités auxquelles nous pourrions nous adonner. Il ne semble pas avoir plus envie de l'écouter que moi. Je me surprends à suivre son manège et observe les membres de notre petite assemblée lorsque, à leur tour, ils constatent sa présence. Comme si sa beauté virile et magnétique ne pouvait laisser personne indifférent.

– Oh putain ! Mais quelle bombe !



En tout cas, pas Belinda.

– Graaave !

Ni Joséphine.

– Tu m'étonnes !

Ni Justine.

Gloussements.

Ni Gwen.

Et... gloussements.

Ni... euh... *moi*. Oui, même si je ne suis pas d'humeur.

Autant dire que j'ai bien du mal à conserver mon expression détachée quand je tourne à nouveau les yeux vers la scène et constate que le type m'observe. Un léger sourire ourle ses lèvres et lui fait perdre son expression indolente lorsqu'il hoche la tête dans ma direction, comme pour me saluer.

– Oh putain ! Alerte rouge les filles, la bombe du fond a salué Alexandra !

Ce qui est formidable avec Belinda, c'est qu'elle est observatrice. Et qu'elle adore associer *tout* notre entourage à ce sens de l'observation.

Je table intérieurement sur le fait que la majorité des personnes qui partageaient notre car entre l'aéroport et le Dream ne parlaient pas français. Avec un peu de chance, elles n'ont donc pas compris un mot de ce que vient de dire la blonde pulpeuse à mes côtés. Surtout avec la musique assourdissante qui accompagne les propos de l'équipe sur scène. Ce qui est certain, c'est que la chef du Dream s'en contrefiche et poursuit ses explications sur les sorties snorkeling.

– Punaise, mais c'est juste génial, Alex ! Tu imagines la semaine de rêve que tu vas pouvoir passer ?

Contrairement aux vacanciers, mes copines, elles, parlent parfaitement le français. Autant dire qu'elles n'ont pas manqué de relever la remarque de Belinda. Jo, en tout cas, en frétille déjà d'aise. Parce que si elles sont là pour se reposer et faire la fête entre filles, même Pauline, qui est pourtant dangereusement enceinte pour une destination aussi lointaine, elles ont un objectif avoué : me faire tomber dans le lit d'un beau mec qui me fera enfin oublier l'humiliation de mon histoire avec Louis.

J'ai beau m'insurger en haussant les yeux au ciel, je suis obligée d'admettre que, lorsque nous nous retrouvons dans le restaurant principal du Dream, après nous être douchées et rhabillées pour dîner rapidement – et en luttant contre la fatigue du voyage –, je ne peux pas m'empêcher de chercher des yeux le beau brun dans la salle largement ouverte sur la plage et les jardins magnifiques qui l'entourent. Bien que j'aie mieux à faire que mater un inconnu trop séduisant pour être honnête, ne pas le trouver quand nous prenons place me déçoit un peu.

Certes. Mais croiser son regard quelques instants plus tard alors qu'il est assis à côté de la belle gosse qui nous a accueillies à l'arrivée me déçoit... encore plus. Surtout lorsque je lance un regard furtif vers le couple pour constater que la belle gosse en question se penche autant que possible sur le beau ténébreux.

Je hausse une épaule. Intérieurement.

Ils sont jeunes, ils sont beaux, il fait chaud. Bientôt, ils sentiront bon le sable chaud... Bref, ils se sont trouvés et ils ont bien fait. Je ne vais pas commencer à gamberger sur un type que j'ai vu trente secondes simplement parce qu'il a des yeux revolver.

*Si ?*

*Nooon.*

Même si les yeux revolver dardent sur les miens et sont mis en valeur par un sourire... désarmant ? J'admets que cela va être difficile. Surtout avec Belinda à côté de moi, qui semble avoir le regard partout, même dans les endroits qui devraient lui être inaccessibles. Je soupire.

– Ne me parle même pas, tu me saoules déjà, Belinda. Et après tout ce trajet, je ne suis vraiment pas d'humeur à écouter tes stratégies d'entremetteuse.

Naïve que je suis, je pense un instant l'avoir découragée. Au moins pour ce soir, puisqu'elle semble extrêmement concentrée sur le reste des convives, tout comme Justine et Jo qui sont très motivées pour ne pas dormir seules cette semaine. Sauf que c'est Belinda. C'est-à-dire un bulldozer fait femme. Subtile et délicate dès lors qu'elle a une idée en tête.

Je comprends un peu tard que son idée fixe sera désormais de me pousser dans les bras du beau gosse dès qu'elle en aura l'opportunité. L'occasion survient justement dans la file d'attente, devant le buffet des desserts, lorsqu'elle se retourne pour me parler et que je vois subitement, à son œil qui frise, qu'elle vient de remarquer quelque chose qui entraînera probablement une de ses réactions imprévisibles. Dont je sais d'ores et déjà que je vais pâtir.

– Belinda, pourquoi tu écarquilles les yeux comme ça ?

– Ne m'en veux pas, ma poule, tu me remercieras plus tard.

Je n'ai pas le temps de lui demander de quoi elle parle puisqu'elle se déporte subitement pour pivoter sur le côté et me donne, sans même chercher à s'en cacher, un coup de ses hanches moelleuses dans le bas-ventre. Ce qui me propulse en arrière, directement contre un torse large et dur, dont émane une odeur subtile et masculine.

Enivrante.

Avant que je ne sois retenue par un bras ferme. Brun. Musclé.

En temps normal, je pourrais, bien entendu, y être sensible.

Mais pas là. Non, là, je n'ai qu'une pensée : *JE VAIS LA TUER !*

Mon regard radioactif n'a malheureusement pas le temps de la réduire à l'état de poussière puisque cette peste insupportable se retourne avec un immense sourire pour s'adresser au propriétaire du bras. Et de la main qui, je le remarque maintenant, est fermement appuyée contre mon ventre. Ce qui fait naître en moi non seulement une agréable impression de sécurité, mais également des sensations que je me refuse à analyser.

– *It's incredible. You save my friend. You are one hero*<sup>1</sup>.

Belinda a énormément de qualités, mais la maîtrise de l'anglais n'en fait pas partie. Cela dit, ça ne lui a jamais posé problème puisqu'elle fait preuve d'un aplomb sidérant quels que soient le lieu ou les circonstances. La preuve, elle semble bien déterminée à poursuivre sa conversation en anglais pour les nuls, tandis que je commence à gigoter pour m'extirper du bras d'acier qui ne me lâche pas. Je sens vibrer le torse contre lequel je suis toujours appuyée, au moment même où s'élève une voix rieuse qui répond, juste au-dessus de ma tête :

– *A hero ? Well, at least*<sup>2</sup>!

– *My friend name is Alexandra. And* (son sourire est celui du chat sadique d'*Alice au pays des merveilles*, je pressens le pire), *you know what? She is single*<sup>3</sup>.

Je suis certaine qu'au Moyen Âge, des inquisiteurs ont écrit des traités sur les morts lentes et douloureuses. Il ne me reste plus qu'à mettre la main dessus pour expérimenter, une à une, toutes les recettes sur la propriétaire du sourire jovial qui se tient face à moi. Et surtout, désormais, face à celui, dans mon dos, qui ne peut être que le canon magnifique que nous avons croisé plus tôt. Parce

qu'objectivement, à part lui, je ne vois pas qui peut être aussi bien foutu. Même si pour le moment, cette analyse ne concerne qu'un torse, un bras, qui se détend et me libère, et une main (l'autre n'ayant pas lâché l'assiette destinée à accueillir un dessert) qui, malheureusement, se détache également de mon abdomen.

J'en profite pour respirer à nouveau et j'essaie de me retourner sans montrer combien ce contact m'a troublée. Ni combien découvrir d'aussi près sa beauté stupéfiante me perturbe.

– *Hi !* (Je lui tends la main en mode « réflexe professionnel », pour lui montrer que je suis sympa mais qu'il ne m'intéresse pas.)  
*Thanks for your help<sup>4</sup> !*

Sauf qu'il prend ma main en m'adressant un sourire à tomber, et que sa poigne est ferme, sèche, chaude. Je me demande soudain ce qu'il pourrait faire avec des mains pareilles.

– *Nice to meet you, Alexandra, hope nothing happens to you again<sup>5</sup>.*

Sa voix amusée est à l'avenant, bien sûr. Chaleureuse, mais basse et un peu cassée, juste comme j'aime, si bien que c'est moi qui en oublie de lui lâcher la main alors qu'il serait plus que temps, après notre petit numéro, qu'on cesse de bloquer l'accès au buffet des desserts. Je secoue la tête comme si cela pouvait m'aider à retrouver mes esprits au moment où j'ai devant moi le plus beau type qu'il m'ait été donné de croiser dans ma vie, et je marmonne un vague « *Hope so too, yes. Good evening<sup>6</sup>* », avant de m'enfuir du buffet pour rejoindre notre table.

Avec une Belinda hilare et hautement satisfaite. Et mon assiette vide comme preuve absolue de ma perturbation.

---

1. C'est incroyable. Tu sauves ma copine. Tu es un héros (Belinda semble avoir une grammaire approximative...).
2. Un héros ? Eh bien... au moins !
3. Le nom de mon amie est Alexandra. Et tu sais quoi ? Elle est célibataire (toujours dans un anglais grammaticalement incorrect).
4. Salut ! Merci pour ton aide !
5. Ravi de te rencontrer Alexandra. J'espère qu'il ne t'arrivera plus rien !
6. J'espère te revoir, oui. Bonne soirée.

# CHAPITRE 3

## LEANDRO

Une volière. Je suis dans une putain de volière et ma tête va exploser si ces perruches ne cessent pas. C'est en tout cas l'effet que me font les bavardages incessants et ininterrompus sous mes fenêtres depuis près d'une heure. Je suis censé être dans la partie privative du club, avec accès exclusif à une plage isolée. Et mon premier matin commence avec des bavardages aussi volubiles que féminins. Jolis rires d'ailleurs, mais à un peu plus de huit heures du matin, je m'en cogne. Sérieusement, les vacances devraient être interdites aux vacancières en jet-lag.

Résigné, j'enfile rapidement un maillot de bain en prêtant une oreille pas aussi distraite que je le souhaiterais aux échanges de mes nouvelles voisines que j'entends comme si j'étais assis dans l'un de leurs transats. Autant en profiter pour commencer ma journée en nageant, avant que le reste des vacanciers ne se réveille.

– Je pars en repérage, les filles. Je sens que le prof de ski nautique n'attend que nous.

Le propos est suivi d'une réplique immédiate :

– Depuis quand tu as envie de faire du ski nautique ? Tu es absolument nulle pour tous les sports de glisse.

– Alors, déjà, je ne te permets pas. J’ai un équilibre incertain, mais ça ne veut pas dire que je suis nulle. Et puis (j’entends encore un rire, décidément, elles sont de bonne humeur, un rien les amuse) je n’y peux rien si c’est le prof de ski nautique qui est canon avec sa boucle d’oreille, et pas la prof de tennis.

– En même temps, c’est pas comme si tu étais meilleure au tennis...

– En même temps... je ne t’ai rien demandé, et moi, au moins, je compte faire autre chose que laisser ce corps sublime loin des regards masculins.

J’entends des gloussements et la conversation reprend :

– D’ailleurs, Jo, si tu pars enquêter, essaie de nous retrouver le canon d’hier. Je suis sûre que ça pourrait faire beaucoup de bien à Miss Coincée, à ma droite.

– Ne pas avoir envie de coucher avec un type en vacances ne fait pas de moi une coincée, je te signale.

Se pourrait-il que la voix soit celle de la jolie brune d’hier soir ?

– Ne pas y songer alors que le mec est sublime et qu’il t’a souri deux fois lors de notre première soirée malgré le fait que tu ressemblais à un vieux chiffon sale, c’est quand même extrêmement préoccupant.

– Je suis ici pour me reposer, pas pour sauter sur le premier mec venu.

– Euh... tu parles de l’apparition d’hier ? « Premier mec venu », je te trouve bien blasée, ma chérie.

– Redescends Justine, redescends. C’est juste un beau mec, même si, je te l’accorde, il ressemble un peu à Marlon Texeira<sup>1</sup>. En mieux, d’ailleurs.



J'avoue que je me rengorge un peu. Pour rien au monde je ne manquerais la suite.

– Cette phrase est magique. (J'entends une autre fille changer d'intonation, comme si elle singeait sa copine pour s'en moquer, montant dans des aigus un peu snob.) Sérieusement ? « C'est juste un mec qui ressemble à Marlon Texeira, en mieux. » C'est pas fabuleux, ça ? Tu vas finir par nous inquiéter, je te jure. Tu es en vacances, tu es célibataire, tu es magnifique, tu n'as que ça à faire, te concentrer sur un beau gosse pour te changer les idées, même s'il n'y aura peut-être rien au bout ! Mais ta libido est tellement down que tu oses nous dire qu'il est sublime et qu'on doit faire comme si ce n'était pas un sujet. Allô la Terre quoi, on est où, là ? Cela dit, ça pourrait être Marlon Texeira, j'ai vraiment l'impression de l'avoir déjà vu quelque part. Et puis, d'où tu connais Marlon Texeira, d'ailleurs ?

J'espère qu'elle n'aime pas suffisamment l'électro pour me reconnaître...

– Je travaille dans la mode, je te rappelle. Avec toi, il me semble.

La voix est basse, veloutée. Et moqueuse. Cette fois, c'est moi qui souris, elle m'amuse. Je suis presque certain que la voix pourrait être celle de la jolie brune croisée hier. Elle est partie si vite que je n'ai pas eu le temps de vraiment la découvrir. Ce qui est sûr, c'est que celle-ci lui irait bien et que ça me plairait de savoir qu'elle parle de moi. Même si c'est pour m'écarter comme si j'étais un Chippendale sans intérêt.

– En plus, je suis certaine qu'il a un sexe magnifique.

Les rires repartent. Je ne suis pas certain d'avoir envie d'entendre la suite.

Quoique.

Une question mérite toutefois d'être posée : qu'ont-elles mis dans leur café pour être dans un état pareil au petit matin ?

– C’est-à-dire, ma poule ? Éclaire-nous !

– Eh bien, je classe les bites. Et je précise que je fais les choses bien, vous me connaissez : j’ai même une sous-catégorie « glands », Mesdames.

Les fous rires reprennent, tandis que j’entends parler de bite « en fusée » et de glands « champignon ». J’aimerais savoir si ce sont elles qui sont complètement barges ou si la vraie nature des femmes m’a échappé toutes ces années. J’attrape un sac dans lequel je glisse mon portable, mon bouquin et une des serviettes de la chambre, et m’apprête à sortir de chez moi. Sauf que si je sors, je risque de manquer une partie de leur conversation. La tournure qu’elle prend me donne envie de poursuivre mes indiscretions.

– Bon, écoutez les filles, on a assez parlé de ma vie sexuelle.

– Tu n’as *pas* de vie sexuelle, Alex.

– Alors on a assez parlé de mon absence de vie sexuelle et de mon goût assumé et revendiqué pour cette absence de vie sexuelle. Et aussi de ce mec bien trop beau et bien trop jeune pour qu’on le regarde.

– Hein ?

Le « hein » a jailli en chœur et serait presque mélodieux si je n’avais pas aussi mal au crâne.

*Donnez-moi un café, par pitié.*

– C’est quoi, maintenant, cette histoire d’âge ?

– Le mec dont vous parlez a trente ans à tout casser.

*Vingt-neuf, pour être précis. Pas mal, ma jolie.*

– Et alors ?

Oui, et alors ? Je suis curieux d’entendre la suite.

– Et alors j’en ai trente-huit. (*Objectivement, elle ne les fait pas, cela dit.*) Et à part Gwen et Jo qui ont la vie devant elles, je vous

signale que vous avez peu ou prou le même âge que moi. On ne regarde pas un mec qui pourrait être notre fils.

– Notre fils ? Mais tu délirais ? À quel âge tu as eu tes règles, espèce de folle ? J'étais vierge à dix-huit ans, moi, dévergondée !

– Belinda, s'il te plaît, essaie de ne pas oublier que nous étions ensemble au lycée et que je sais donc très bien que tu as perdu ta virginité en seconde avec ce grand débile de terminale qui fumait du shit toute la journée.

– Bon, ça va, c'était une façon de parler. Et non, justement non, on ne comprend rien du tout, justement.

– J'ai trente-huit ans, je suis bien dans ma tête et dans mon corps, même si vous semblez en douter au motif que je n'ai pas un mec différent dans mon lit tous les soirs. Mais je n'ai absolument aucune envie de me trouver un *toy boy*.

– Mais ce mec a l'air de tout sauf d'un *toy boy*.

– Tu te trompes ! Ce genre de mec a forcément l'air d'un *toy boy* si tu as dix ans de plus que lui. Il est formidable si tu es la petite chose fragile dans ses bras et que tu as vingt-trois ans. Beaucoup moins quand tout le monde voudrait savoir combien tu le paies pour qu'il couche avec toi et que toi, tu te demandes s'il a remarqué que tu as la peau beaucoup moins satinée qu'à vingt ans. Chose à laquelle tu ne ferais d'ailleurs absolument pas attention si tu n'étais pas avec un type dans son genre, justement ! C'est l'horreur, un mec comme ça, ça n'aide pas du tout à se sentir bien dans sa peau. On doit tout le temps être aux aguets, à se demander quand il va nous dégager pour une minette dont les seins montent tout seuls au niveau du menton.

Non, pas question que je n'entende pas la fin de cette conversation. Sérieusement : où vont-elles chercher tout ça ?

On leur a déjà expliqué comment fonctionnent les hommes ou pas ? Mais la conversation se poursuit :

– « L’horreur », rien que ça. Tu m’emmènes quand tu veux dans ton château hanté alors !

– Je suis sérieuse ! Moi, j’aime les mecs, les vrais.

– Tu l’as bien regardé ou pas ? Et encore, j’attends de le voir en maillot de bain, je prends le pari qu’il n’y aura rien à jeter.

– Oui, mais avec ce genre de type, tu te sens vieille. Pas belle. Et moi, je n’ai absolument aucune envie de ressembler à Madonna, Demi Moore ou Brigitte Macron. Regarde de quoi elles ont l’air, avec ces gamins à leur bras. Alors qu’elles seraient juste de superbes femmes si elles étaient avec un type de leur âge !

– Tu es folle ! À lier ! J’ai envie de te noyer !

– En plus, je vous rappelle que les mecs plus jeunes baisent vite et mal.

Je suis totalement sidéré, mais j’avoue que la conversation a réussi à me faire oublier mon manque de sommeil.

– Bon, là, Alex n’a pas tort. (*Alex... intéressant... C’est donc bien toi. Ravi de te retrouver, Alex qui ne me trouves pas à ton goût.*) C’est vrai que les mecs jeunes, ça baise souvent sous hormones sans rien connaître au corps féminin, beaucoup trop vite et beaucoup trop mal. Ou parfois, pour peu qu’on ait trop bu, beaucoup trop longtemps. On arrivait à supporter ça parce qu’on était jeunes nous-mêmes, inexpérimentées ou bourrées. Rien que pour ces souvenirs, je me félicite d’avoir trente-sept ans, une capacité de dire à un mauvais coup qu’il l’est, et des orgasmes garantis avec Julien.

– Sérieusement, tu vas pas t’y mettre, Pauline ! Vous êtes givrées. Je suis à deux doigts d’annuler mes vacances tellement vous me faites monter dans les tours ! Ce mec a trente ans, pas quinze. Il *sait* baiser, ça se voit à sa façon de regarder ou de sourire, c’est

une méthode personnelle hautement scientifique, croyez-moi ! Et si je n'étais pas éperdument amoureuse de Chouchou, je vous aurais déjà enfermées dans vos chambres pour pouvoir lui sauter dessus en paix !

Je ne peux pas m'empêcher de jeter un coup d'œil par la baie vitrée, histoire de voir à qui je dois ce soutien constant et précieux. Sans trop de surprise, je reconnais la fille blonde au corps de Botero d'hier soir. Ce matin, ses seins, qui semblent aussi volumineux que magnifiques, cherchent désespérément à s'évader d'un improbable maillot de bain orange et rouge, tellement pigeonnant qu'on dirait un plateau en libre-service. J'adore. Je sens qu'elle gagne à être connue, elle. Et qu'elle pourrait être une alliée précieuse.

Je m'apprête à détailler le reste du groupe coloré qui babille devant moi lorsque je m'interromps. J'ai vraiment pensé « alliée précieuse » ? J'ai presque envie de secouer la tête en signe de dénégation, tant cette idée me surprend moi-même. Ça fait près de huit mois que je suis au plus bas, à me demander si j'ai vraiment envie de tout ce cirque, à ne plus avoir le goût ni de la scène, ni de la composition. Plus de dix mois que je songe à mon vieux pote Raphaël qui semble avoir enfin trouvé sa place sur cette Terre, maintenant qu'il a rencontré Romy. Et six mois que David a préféré mourir, parce que lui, justement, épuisé et lassé, ne la trouvait plus, cette place.

Et là, simplement parce qu'une jolie brune a posé sur moi un regard vert noisette plein de doute, juste parce que la peau de sa petite main était douce dans la mienne, je me retrouve en train de penser « alliée » et « stratégie ». J'esquisse un sourire. Je ne sais ni pourquoi ni comment, mais j'ai l'impression qu'un truc se réveille. Diffuse. Irradie. Comme le sourire, fragile mais incroyable, de

l'adorable brunette d'hier. Et ce truc, J'ai bien envie de le laisser s'exprimer après tous ces mois d'inertie pesante et découragée.

Je jette un dernier coup d'œil aussi discret que rapide au groupe coloré qui a décidé de camper sous mes fenêtres. Six jolies femmes, toutes différentes et toutes appétissantes, en short, paréo, maillot de bain, qui ont regroupé leurs transats à l'ombre d'un palétuvier pour être plus proches les unes des autres, et dont les sacs de toile ou paniers, débordant de revues et crèmes solaires, jonchent le sable. Un joyeux bazar qui fait, certes, très mal à la tête, mais me donne, décidément, envie de sourire. Et de descendre écouter la suite en direct. Surtout après avoir aperçu une certaine jeune femme dont la peau encore pâle contraste avec un maillot une pièce sombre révélant une taille fine, des cuisses déliées et des seins voluptueux.

J'entends un nouvel éclat de rire – je me demande quel malheureux vient cette fois d'en prendre pour son grade –, et je descends sur la plage. Histoire d'aller enfin me baigner, mais en me rappelant, d'abord, au bon souvenir des squatteuses de plage privée. J'avoue que lorsque je pousse le portillon séparant la plage de mon jardin privatif et commence à me diriger vers l'eau turquoise comme si de rien n'était, le silence qui m'accueille soudain vaut des points. J'essaie de ne pas me laisser dominer par le fou rire qui me guette mais, entre le regard incrédule d'une grande brune en short de jean et débardeur blanc qui ne dissimulent pas grand-chose d'une silhouette sportive et les soucoupes qui ont remplacé les prunelles de ma nouvelle copine pulpeuse, je bois du petit-lait.

Je passe sur les murmures étouffés et les petits hoquets nerveux. Tout comme sur un délicat : « Putain, mais qu'est-ce qu'il fait là, lui ? » qui me ravit au plus haut point. Fabuleux. J'ai l'impression d'avoir enfin découvert la véritable nature des femmes. Et Dieu sait que j'en ai côtoyé, mais il semblerait que certaines agissent

différemment quand elles pensent être hors de la présence masculine... Sans grande surprise, c'est ma copine Botero qui réagit la première :

– *Hi ! Good to see you, boy.*

Je suis fan de son anglais. Et encore plus de son accent qui est à lui seul un hommage aux dons des Français pour les langues étrangères. Je décide néanmoins de récompenser sa bonne volonté, et lui adresse donc mon plus beau sourire.

– *Hi, girls !*

Et quand je dis « *girls* », je pense surtout à la petite sirène au carré châtain foncé qui me regarde derrière des lunettes à grosse monture, type star de Hollywood. Elle répond, mais j'ai l'impression un peu vexante que me sourire et faire ma connaissance ne sont pas précisément ses priorités du moment. Tant pis. J'imagine qu'elles sont là au moins pour une semaine. Lui arracher un vrai sourire sera ma priorité à moi, pendant ces vacances qui viennent tout à coup de trouver un but.

Enfin... La faire sourire et la faire...

Je me secoue intérieurement. À force d'écouter ses copines de bon matin, me voici en mode obsédé sexuel. Pour quelqu'un qui s'imaginait passer des vacances sereines et paisibles, je prêterais plutôt à rire, non ? Sans m'arrêter – je ne les connais pas et n'ai aucun motif de le faire –, je me dirige tranquillement vers la mer, au bord de laquelle je dépose mon sac sur un transat libre et isolé, à l'ombre d'un palmier. C'est alors que je les entends à nouveau. Comme si le simple fait de m'être éloigné de quelques mètres les autorisait à reprendre leurs commentaires... sur moi.

*Comme si un Brésilien parlant anglais ne pouvait pas comprendre également le français...*

– L’une de vous aurait-elle l’amabilité de me confirmer que ce mec existe vraiment ?

Je pense reconnaître la voix de la grande brune, d’après ce que j’ai vu par la fenêtre. Une voix que, en toute modestie, je suis bien obligé de qualifier de *rêveuse*, lui répond :

– J’avoue que je me demandais également si ce n’était pas un mirage. Sérieusement, vous avez vu ce corps ? Tous ces muscles...

Ah, pour celle-ci, je n’ai aucune idée du visage... Enquête à suivre, mais merci pour le compliment, ce n’est pas désagréable, de bon matin.

– Perso, je bloque sur son cul. Je risque d’y passer tellement de temps que je ne suis pas certaine d’avoir celui de regarder le reste.

Je me marre. Ça, c’est ma copine aux seins en pastèque. Elle réussit à chuchoter en piaillant. Pas mal !

– T’as tort, crois-moi. Jamais vu des abdos pareils. Et avec tous ces colliers, je meurs...

Colliers que m’a offerts David pour se foutre de moi. Colliers que je n’arrive plus à retirer, comme si c’était une manière de le garder dans ma vie.

– Une chose est sûre, croyez-moi, je ne m’étais pas trompée. Le mec en a dans son maillot.

Rien à dire, elles sont tellement au taquet qu’on n’a pas le temps de déprimer avec elles. Ça pourrait être perturbant ou énervant, parce qu’après tout, j’estime n’être pas une simple enveloppe corporelle, mais c’est tellement drôle de les entendre parler aussi crûment, alors qu’elles doivent se brider d’ordinaire, que je savoure.

C’est à nouveau la voix que j’ai identifiée comme celle de la grande brune superbe qui reprend :

– Oh que oui, il en a ! Du coup, Alex, tu vas me faire le plaisir de sauter sur ce mec et de t’offrir un orgasme. (Excellente idée Alex,



écoute les conseils avisés de tes amies.) Ensuite, tu nous rapporteras tout. Et je te confirme que personne ne te demande de lui raconter ta vie... Parce que crois-moi, si tu ne te bouges pas, je ne vais certainement pas laisser un si beau spécimen nous passer sous le nez sans qu'aucune de nous en profite.

Mon Dieu ! Comment peut-on avoir l'air aussi mignonnes et bien élevées et dire des horreurs pareilles ? Le pire, c'est que je suis certain que, aussi déchaînées qu'elles soient ce matin, elles castreraient sans l'ombre d'un remords le premier type qui tiendrait des propos pareils à côté d'elles.

Je m'étire pour la forme, mains jointes vers le ciel céruléen, muscles dorsaux qui roulent. Autant qu'elles en aient pour leur argent.

– Vous me fatiguez, les filles. Sautez-lui dessus si vous voulez. Moi, il ne m'intéresse pas du tout, je vous ai déjà dit que je ne suis pas là pour ça. (J'entends un mouvement, comme si on déplaçait un transat.) Bon, je vais me greffer sur le cours de gym, j'ai vu qu'il commençait dans dix minutes. Vous serez les bienvenues quand vous aurez pris votre bromure et fini de baver.

Soyons lucide, ce n'est pas gagné, tout ça. Il n'empêche que j'ai rarement plongé avec un tel sourire aux lèvres.

---

1. Top model brésilien.

# CHAPITRE 4

## ALEXANDRA

À gauche, à droite.

Petite houle du fessier qui va bien, secoué-secoué.

Et vas-y que je balance les bras en même temps selon un mouvement à peine appris mais déjà assimilé.

Et ça repart ! À gauche... À droite... Hypnotisée, j'observe les fesses plus que charnues de Belinda en me demandant pour la millième fois depuis que je la connais comment elle fait pour les remuer avec un tel sens du rythme. Et surtout, avec trois mouvements chaloupés quand j'en termine péniblement un... sans le tiers de son sex-appeal, évidemment. Je jette un coup d'œil à l'animateur de ce début de soirée qui, manifestement, aime les fesses à la Renoir et semble plutôt congestionné. Belinda s'en fout et continue d'agiter son popotin, tandis que Gwen, Jo et Justine essaient tant bien que mal – et plutôt mal que bien, honnêtement – de reproduire la chorégraphie. Cela dit, gagner *Danse avec les stars* n'a pas l'air d'être leur priorité – et c'est tant mieux entre nous –, si bien que je les regarde avec amusement rigoler comme des baleines sur la piste de danse avec un enthousiasme contagieux.

Avec amusement et, je l'avoue, avec une certaine envie. Il fut un temps où moi aussi, j'aimais danser et bouger sans me préoccuper du regard des autres. Mais toutes ces années avec Louis qui n'aimait ni sortir ni danser m'ont un peu fait perdre en spontanéité. Et me faire jeter comme une vieille chaussette qu'on n'a pas envie de repriser au profit d'une plus jeune (chaussette, mais vous aurez compris mon sens unique de la métaphore) ne m'aide pas vraiment à me sentir totalement libérée et décomplexée. À part la salsa que je continue de pratiquer avec Belinda et Justine, et uniquement à l'abri des regards étrangers, entre les quatre murs de notre club, je me sens bien incapable de danser quoi que ce soit. Du coup, comme toujours, je les regarde s'éclater. Avec amusement et envie, donc.

Je prends prétexte de la présence bien utile de Pauline qui préfère sentir bouger sa fille embryonnaire que danser elle-même pour rester assise, au lieu d'apprendre à mon tour les fameux *magic signs* qui font la notoriété du Club Bra depuis sa création. Elle a bon dos, la copine enceinte, pas vrai ? Le DJ enchaîne sur une musique tellement ringarde et pourrie que même les filles n'arrivent plus à se motiver et finissent par nous rejoindre. Mais pas avant un passage par le bar qui leur permet de revenir, tout sourire, les mains chargées de petits verres remplis d'un liquide coloré.

– Figure-toi que ça s'appelle un « décollage », annonce triomphalement Justine en en déposant un devant moi.

– Et tu sais pourquoi ? interroge Belinda d'un air que je qualifierais de narquois et exaspérant.

– Non, pourquoi ?

Dans ces cas-là, mieux vaut ne pas être contrariante.

– Parce que cette petite boisson magique à base de rhum local permet même aux plus coincées des coincées de décoller.

– Je ne suis pas coincée. Je n’aime pas l’alcool, ça me rend débile, je n’ai pas envie de danser, surtout si c’est pour me ridiculiser et, pour la énième fois, je ne rêve pas de baiser avec le premier venu.

– Oui, donc tu es coincée, persiste Belinda, cette traîtresse que je connais depuis tellement longtemps que j’ai même oublié la vie sans elle.

Celle dont la mère était aussi débile que la mienne, sa meilleure amie. Au point qu’elles nous ont donné à chacune un prénom de chanson de Claude François qui a pourri toute notre adolescence (notamment le samedi, vers une heure du matin). Enfin, surtout la mienne, parce qu’évidemment, Belinda, elle, elle assume.

*En même temps, on aurait pu s’appeler Magnolias ou Marteau, on ne s’en est pas si mal tirées...*

Je secoue la tête en signe d’impuissance et m’apprête à reposer sans répondre le verre que Gwen m’a donné lorsque, en regardant machinalement en direction de l’équipe de barmen souriants à quelques mètres de notre table, je croise le regard de celui auquel j’avoue avoir un peu songé aujourd’hui. OK... *beaucoup songé*, depuis ce matin et le passage en maillot de bain du propriétaire du regard en question à côté de nos transats. Parce que moi, je ne l’ai plus revu de la journée, contrairement aux filles qui ont guetté son retour de baignade pendant que je me tuais à la gym, et ont gloussé toute la journée en se remémorant l’eau qui ruisselait sur ses abdominaux dessinés par son heure de natation.

J’aimerais être capable de lui lancer un bonjour indifférent, ou même de détourner le regard comme s’il n’existait pas. Mais je me sens aimantée sans parvenir à détourner les yeux. Pire, lorsqu’il me sourit, dos au bar contre lequel il est nonchalamment appuyé, en levant son verre dans ma direction, je ne peux que lui retourner son

sourire avant de boire quasiment cul sec le petit verre rapporté par Gwen. Et sans rien recracher, en prime. Erreur de débutante : aucun de ces mouvements n'a échappé aux filles. Elles se mettent à piailler, siffler et applaudir en me promettant avec volubilité et grands gestes du sexe torride et que sais-je encore.

Je m'empourpre à l'idée que, même sans comprendre le français, le sosie-de-Marlon-en-mieux puisse comprendre que nous parlons de lui. Histoire de ne pas les laisser me ridiculiser comme ça, même au milieu de vacanciers ne comprenant pas notre langue, je suis donc (presque) à deux doigts de me lever pour aller danser au rythme du zouk atroce que le groupe qui vient de remplacer le DJ amateur de fesses dodues a trouvé moyen de jouer. Pile lorsque j'observe que le contenu du verre que Belinda a porté à ses lèvres coule le long de son menton.

– Belinda ! Tu baves.

– C'est normal de baver, tu as vu la bête ?

Sans s'en cacher, Justine, qui repose son deuxième petit verre de décollage, jette à Jo un regard entendu, comme si ma remarque était complètement idiote. Elles m'énervent parfois.

– Non, mais je suis sérieuse, là. (Je désigne son menton.) Elle bave, vraiment. Regardez ! Elle ne peut pas boire sans que ça goutte ! (Je me tourne vers Belinda, un peu paniquée :) Belinda, tu es sûre que ça va ? Tu ne fais pas une attaque ou un truc dans le genre ?

À voir l'expression hilare de mon amie d'enfance, je comprends avec un certain soulagement que sa mort n'est pas pour tout de suite. Oui, mais alors ?

– Je suis allée voir Léon il y a une semaine.

Léon est le petit frère de Gwen. Il est aussi et surtout chirurgien plasticien en dernière année de clinicat à l'hôpital mais, jusqu'à

présent, il était plutôt réputé pour sa capacité à faire miraculeusement rétrécir les cuisses et gonfler les seins. Il est vrai que depuis quelques mois, dans la perspective de son installation, il nous a demandé d'accepter de lui servir de cobayes entre deux patientes officielles, au motif de tester ses produits sur nous. Pour le moment, c'est plutôt inoffensif, voire (parfois) joli – si l'on oublie que le sourcil gauche de Belinda est resté bloqué plus d'une semaine en accent circonflexe ou que Justine a eu le front tellement lisse que sa fille aînée a refusé de l'appeler Maman. Parfois, je me demande avec inquiétude s'il ne prend pas ce prétexte pour faire œuvre caritative en nous retouchant et éviter avec tact notre délabrement.

Bref, je chasse cette idée, somme toute assez désagréable, puisque nous avons désormais un autre problème s'il se met à transformer une jeune femme tonique en une impotente baveuse. J'interroge Belinda :

– Et ? Quel rapport ?

– Vous voyez ces ridules, là ? Vous savez, ces trucs affreux qui ressemblent à un code-barres ?

Belinda tapote le dessus de sa lèvre supérieure. Nous nous penchons toutes d'un même mouvement pour observer.

– Non, on ne voit rien, répond Jo.

– Je confirme, je ne vois rien non plus, intervient Gwen.

– Eh bien justement ! Léon m'a demandé si je voulais bien l'aider à parfaire sa technique, il paraît que c'est un geste assez délicat qui ne peut pas être pratiqué par n'importe qui ni sur n'importe qui. (Je me retiens de hocher la tête en me disant que Léon s'est évidemment bien gardé de nous solliciter, nous autres, qui aurions refusé. Il s'est adressé à Belinda dont la gentillesse et la volonté quasi viscérale de rendre service la perdront un jour.) Bref, figurez-vous qu'il m'a injecté de l'acide hyaluronique avant de bloquer le

tout avec du botox pour neutraliser la ride. C'est magique, plus de ridules !

– Elle a l'air contente en plus, marmonne Justine.

– Tu réalises que les seules ridules qu'on t'a enlevées n'existaient que dans ta tête et celle de Léon, mais que tu baves pendant l'apéro ? Il s'est vraiment fichu de toi, ce petit con... C'est un peu comme si tu avais des dents plus blanches mais que tu ne pouvais plus mâcher. Ça donne vraiment envie, ton truc.

Évidemment, c'est Jo qui se moque ; elle se fiche d'autant plus de son physique qu'elle est la plus jeune, avec Gwen, et qu'elle n'a pas besoin de la moindre retouche. Jo ne comprendra jamais que tout le monde n'est pas forcément aussi bien loti qu'elle. Et que parfois, ce type de geste peut rendre service et aider. Même si, dans le cas présent, je reste aussi sceptique sur le besoin initial que sur le rendu final.

– Ça a l'air drôlement bien comme résultat, en tout cas. Tu ne fais que baver ou tu as d'autres effets secondaires ?

Fou rire de Belinda, doublé d'un regard en coin en guise de réponse à Justine. Qui suscite évidemment la curiosité générale.

– Nous dirons que je suis mieux ici qu'avec Chouchou.

Chouchou s'appelle Julien. Mais Belinda semble l'avoir oublié depuis qu'elle l'a rencontré. Et nous avec, du coup.

– Pourquoi ? nous nous exclamons toutes en chœur.

– Parce que juste avant notre départ, j'ai voulu gâter Chouchou.

Bien entendu, Belinda ne baisse absolument pas la voix. De mon côté, je ferme les yeux, je ne veux pas savoir ce que peut bien signifier « gâter chouchou », même si toutes les vacances que j'ai passées avec eux dans des logements pas toujours bien insonorisés m'en donnent une vague idée.

– Eh bien, je ne peux plus !

Regards ronds.

– Vous savez que Chouchou n'en a pas une très grosse mais que, comme l'a toujours dit mamie, mieux vaut une petite qui frétille...

– ... qu'une grosse qui languit, oui, on sait, enchaîne Justine, entre exaspération et fou rire. Et alors ? Quel rapport ?

– Ben du coup, je dois toujours serrer très fort quand je le prends dans ma bouche, vous voyez l'idée ?

Hélas oui. Je vois très bien. Beaucoup trop bien, même.

– Eh bien, là, je ne peux plus. Impossible d'aspirer. Sa bite me tombe de la bouche, figurez-vous !

Pour le coup, le silence se fait à table, chacune pense au malheureux Chouchou perdu dans la bouche flasque mais lisse comme à vingt ans de Belinda.

Angoisse.

– Mais c'est la catastrophe, ton truc, reprend Justine.

– Ah ben ça, à qui le dis-tu ! Je peux même plus siffler, figure-toi !

– C'est sûr que ça, pour Chouchou, c'est pire que tout, réplique Jo, impassible. Parce que ne plus pouvoir le sucer, ça, à la rigueur, c'est pas bien grave. Mais le pauvre, imagine ce qu'il a dû endurer en découvrant que tu ne pouvais même plus siffler !

J'essaie de garder mon sérieux. Et de ne pas diriger mon regard vers le bar contre lequel je suis à peu près certaine que le brun irréal est toujours appuyé.

– Sérieusement, ça va durer combien de temps, cette histoire ?

Gwen a l'air stressée. Peut-être parce qu'elle est très soucieuse de la réputation familiale. Ou peut-être qu'elle envisageait de recourir à Léon et qu'elle panique ? Si je commence à avoir de telles pensées... Punaise, on vieillit.



– D’après lui, d’ici une semaine à dix jours, tout sera rentré dans l’ordre. Pile pour retrouver Chouchou et...

– Lui *siffler* la sérénade ? N’en dis pas plus, par pitié, on a compris, réplique immédiatement Jo de cette voix un peu cassée qui la caractérise tellement. Bon... comme vous l’avez toutes remarqué avec vos airs de ne pas y toucher, notre nouveau meilleur ami Marlon est au bar et personne n’ose l’approcher. Donc vous ne m’en voudrez pas, mais j’ai tout à coup grand besoin de nouveaux verres, histoire de faire plus ample connaissance et de trouver comment l’envoyer dans le lit de Miss Coincée. Gwen, tu m’accompagnes ?

Elle s’éloigne en m’adressant un dernier clin d’œil.

# CHAPITRE 5

## ALEXANDRA

En essayant de ne pas montrer que Canon de l'Univers m'intrigue, je suis, aussi naturellement que possible, Gwen et Jo du regard. Ainsi que la plupart des personnes attablées à côté de nous, ce qui ne me surprend guère. Parce que ces deux filles sont des bombes et que les voir ensemble est un véritable bonheur esthétique. Autant Jo est brune, depuis la frange jusqu'à sa peau mate, en passant par les deux billes sombres de son regard, autant Gwen est son pendant blond, longue chevelure raide, frange qui borde des yeux d'un bleu gris translucide et peau légèrement dorée. Fines et élancées, portant leurs vêtements parfaitement choisis avec une totale décontraction. On dirait deux modèles de BA.SH ou Zadig et Voltaire sur une page lifestyle d'Instagram, le genre de filles sur qui même un chiffon a de l'allure, et que l'on rêve d'imiter.

Dans la mesure où nous créons et vendons des vêtements pour femmes sur Internet sous la marque que nous venons de lancer, Three Girls, et qu'elles les portent parfaitement, je ne vais pas m'en plaindre. Néanmoins, elles pourraient être irritantes si elles n'étaient pas aussi sympas. Il n'empêche que j'ai un curieux petit pincement

lorsque je les regarde se rapprocher du bar et du sosie-de-Marlon-en-mieux qui va forcément se rendre compte qu'elles sont sensationnelles. Réaction plutôt incompréhensible, si on considère que je suis ici depuis deux jours, que je suis en vacances pour me reposer et que je n'en ai rien à faire, de ce type dont je ne connais même pas le prénom.

Rien à faire du tout.

Croix de bois croix de fer... Putain, j'arrive en enfer.

Sans grande surprise, elles sympathisent avec les barmen en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire. Et, dans la foulée, échantent en riant quelques mots avec Sosie-en-Mieux.

Elles me tuent.

Je m'en fiche.

Je m'en fiche.

Mais je jette un regard quand même.

Et constate, aussi improbable que cela puisse paraître, qu'il est encore plus magnifique quand il rit. C'est ce qu'il est en train de faire, la tête penchée en arrière, ses lèvres retroussées révélant son sourire blanc, en écoutant Jo lui parler. Qui peut lutter contre Jo, de toute façon ? C'est une fille libre, jamais amoureuse, jamais triste à cause d'un mec. Tout le contraire de moi qui suis cette vieille chose aigrie, abandonnée pour une plus jeune, focalisée sur son boulot, presque bonne à jeter du haut de mes trente-huit ans, sans enfant et sans mec. Miss Coincée...

*Miss Larguée, ouais.*

Tout le contraire de Jo. Quand je l'ai rencontrée, elle vivait comme bon lui semblait, créait les bijoux qu'elle portait et que tout le monde voulait lui acheter, acceptait des petits jobs lorsqu'elle désirait faire une pause, généralement du type plutôt cool, entre défilés, petits rôles et photos. Puis elle partait sur un coup de tête

rejoindre un type qui lui avait tapé dans l'œil, ou son frère Jack, agent et manager d'un des plus fameux groupes de l'industrie musicale, les KA-9. Coolitude familiale... Le mot qui me vient lorsque j'admire sa vitalité fantasque et cette frange brune qui surplombe son nez légèrement busqué, et sa bouche cerise. C'est *wild*.

Cette fille est faite pour traverser les États-Unis derrière un biker. Ou pour passer la nuit avec un type hypnotisant qui bouge comme une panthère et avec lequel elle a particulièrement l'air de bien s'entendre. Sans doute parce qu'ils ont approximativement le même âge. Soit dix ans de moins que moi, environ. Et puis après ? Je m'en fiche, j'ai dit. Si elle peut passer une bonne soirée pendant ses vacances, elle aurait bien tort de s'en priver, non ?

– Un décollage, un ! s'exclame Jo en revenant s'asseoir à notre table après avoir distribué sa nouvelle tournée de petits verres magiques.

J'en ai bu un qui m'a déjà fait passablement tourner la tête, pas question que j'en avale un deuxième, je risquerais de me retrouver en train de chanter comme... comme Justine, en fait. Elle est montée sur scène rejoindre le groupe qui vient de réclamer une choriste. En la regardant glousser près du chanteur plutôt pas mal et décliner son prénom au micro, toute mignonne avec son petit carré roux et ses grands yeux noisette alors qu'elle est un monstre de travail (et à mon avis un joli tyran dans le boulot, expression polie pour « belle garce avec son équipe »), je me demande une fois de plus comment une fille aussi rangée, calme et inintéressante que moi a pu avoir des copines si originales, intelligentes et ravissantes.

Comment j'ai pu faire pour les conserver toutes ces années malgré le temps passé avec Louis ? Heureusement que Pauline est enceinte, d'ailleurs. Parce que sans son ventre déjà énorme, son côté « J'ai un mari en or, des yeux verts, et je fais du kitesurf

comme personne » aurait pu me taper (un tantinet) sur le système. Je suis peut-être leur œuvre caritative, en fait. C'est mon côté « Alex est plus pratique que d'aller servir la soupe à Noël » qui doit jouer. Sans doute.

Pendant que Justine entonne, plutôt joliment, les premières paroles de *Hotel California* (elle a intérêt à tenir le rythme, sept minutes, c'est long), je feins de ne pas écouter la question que Belinda pose à Gwen et Joséphine.

– Alooors ? Il est comment ?

– Alooors... se moque Jo en retour, il est...

– Juste canonissime, oui ! enchaîne Gwen en buvant son verre de potion magique comme si c'était de l'eau. Jamais vu ça ! Et Dieu sait qu'on en a croisé d'autres à la dernière fashion week. Franchement, il est...

– Magnétique, magnifique, sexy. Ça, je confirme. Mais surtout, il a l'air intelligent et vraiment très sympa.

*Merde. C'est exactement ce que je me disais.*

Je me concentre sur Justine qui semble décidément trouver très à son goût le chanteur. En tout cas, le moins qu'on puisse dire est qu'ils se sont vite rapprochés au prétexte de chanter devant le même micro.

– J'ai vu qu'il avait l'air de bien se marrer.

– Tu m'étonnes, pouffe Gwen. Jo lui a demandé de quelle nationalité il était et quand il lui a expliqué qu'il habitait Berlin mais qu'il était brésilien, elle a enchaîné en espagnol, cette nouille. Tu aurais vu sa tronche. En plus, il est gentil, il n'a d'abord rien dit et a répondu poliment.

– Jusqu'à ce qu'il me parle vraiment en portugais, se marre Jo. J'avoue que je me suis sentie un peu seule.

– Tu es grave, franchement ! rigole à son tour Belinda. Bon, le plus important : il est libre ? Tu lui as parlé d'Alex ?

Je tends l'oreille autant que le permettent la musique et le brouhaha, même si je feins de n'écouter que Justine.

– Libre, je sais pas, figure-toi que c'est pas super évident à placer comme question, à peine trente secondes après avoir rencontré quelqu'un !

– Surtout en espagnol alors qu'il est brésilien ! glousse Pauline.

– Mais ce qui est sûr, c'est que je lui ai parlé d'Alex. Je lui ai dit qu'elle était célibataire. Et que, en vacances, c'était une grande consommatrice de mecs, jamais rassasiée et chaude comme la braise.

– Quoi ?? T'as pas dit ça ?

OK, j'ai sans doute posé ma question un peu fort puisque même Justine, depuis la scène, me regarde bizarrement. J'essaie de ne pas tourner la tête en direction de Sosie-en-Mieux et de réprimer le tremblement de rage de mes mains.

– Ah ah ! Non, évidemment que je n'ai pas fait ça ! Je voulais juste m'assurer que, malgré ton petit air de sainte-nitouche, tu suivais notre conversation avec Belinda. Espèce de fourbe, va !

Je respire un bon coup. Et, de soulagement, bois cul sec (encore) le verre de décollage que Gwen vient de rapporter. Je vais être pathétique mais il faut au moins ça pour que je me remette.

– En revanche...

Quoi, « en revanche » ? Je viens de finir mon verre, là, je ne vais pas non plus aller voler la bouteille entière pour réussir à affronter les élucubrations sadiques de mes prétendues copines ! Si ?

– Qu'est-ce que tu as fait encore, Jo ? je demande d'une voix que j'essaie de rendre menaçante.

– Disons que je me suis contentée de lui indiquer, puisqu'il est brésilien, qu'on adorait toutes le Brésil et que toi, tu dansais particulièrement bien la salsa.

Mais de quoi elle parle ? On n'a jamais mis les pieds au Brésil ! Je ne prends pas la peine de rétorquer que la salsa, c'est cubain, pas brésilien. Parce que je vais la tuer. C'est ce que j'essaie de faire en braquant les yeux sur la grande brune avec l'expression la plus exaspérée que j'aie dans ma panoplie, mais je crains que cela ait comme seul résultat de me faire loucher. En tout cas, sur Jo, c'est totalement inefficace.

– Au fait, il s'appelle Leandro, susurre Gwen qui, pourtant, n'est pas une méchante fille d'habitude.

J'ignore les ricanements entendus de Jo et Belinda et m'enfonce dans mon fauteuil en m'emparant du verre d'eau pétillante de Pauline. Heureusement qu'elle est enceinte. Avec les autres, impossible de boire autre chose que de l'alcool ce soir. Et pas question de me lever pour aller jusqu'au bar. C'est totalement irrationnel et parfaitement inexplicable, sans doute, mais je me sens aussi mal à l'aise qu'en quatrième quand je devais passer devant la classe de Samuel Barth pour aller à mon cours de français et que je cherchais à me donner une contenance en mode « Si je regarde à gauche avec un visage fermé alors qu'il est à ma droite, je ne serai pas ridicule et peut-être qu'il me remarquera et tombera amoureux de moi ». Je suppose que je n'ai pas besoin de vous confirmer que Samuel Barth n'a jamais noté que j'en pinçais pour lui, mais qu'il a dit un jour à mon copain Paul qu'il me trouvait jolie mais super snob. C'était peu de temps avant qu'il ne sorte avec Émilie Caheux, celle qui gloussait toujours lorsqu'elle le croisait sous le préau.

Pour en revenir à Leandro, puisque tel est son prénom, je suis à peu près persuadée que l'attitude des filles et les deux verres

d'alcool bien trop fort, que j'ai bus bien trop vite de surcroît, m'empêcheront d'agir avec naturel si je dois commander une boisson au bar. Je continue donc de siroter le verre de Pauline. Par chance, elle est occupée à admirer Justine se tortiller sur scène en jetant des regards de braise au chanteur. Braises qui sont néanmoins vite refroidies lorsque celui-ci remercie la salle pour son enthousiasme et Justine pour sa participation, juste avant qu'une jolie fille en robe rouge le rejoigne sur scène pour se jeter dans ses bras. J'imagine que Justine comprend tout de suite qu'elle a plutôt intérêt à se concentrer sur les activités sportives, et notamment sur le prof de planche à voile, pour les dix jours qui nous restent. Si tant est qu'elle ait toujours en tête de faire des folies de son corps plutôt que de parfaire ses talents artistiques.

En tout cas, bonne joueuse, elle descend après avoir remercié le chanteur et les musiciens qui l'accompagnaient, et nous rejoint en se marrant. J'en déduis qu'elle n'est pas traumatisée, ce qui n'est pas surprenant puisque pas grand-chose n'atteint ce monstre de volonté. À part, peut-être, l'élevage de poules en batterie et la production d'huile de palme qui permet au fabricant d'une certaine pâte à tartiner aux noisettes de rendre obèses des milliers d'enfants à travers le monde en tuant les orangs-outangs. On a beau être d'accord avec elle, on préfère en général éviter de la lancer sur ces sujets et la laisser manger son tofu fumé au quinoa sans lui demander s'il est bon.

On discute de tout et de rien, un peu des autres vacanciers et des MO présents, mais surtout beaucoup de nous, en rigolant énormément. Je croise à plusieurs reprises le regard chocolat de Leandro en essayant de ne pas remarquer qu'il aspire parfois sa lèvre inférieure entre ses dents d'une manière si sensuelle que je n'ai qu'une envie : me lever pour la mordiller à sa place. Je mets



cela sur le compte de l'alcool. Je n'ai prêté attention à aucun homme depuis que Louis m'a annoncé qu'il me quittait pour Giny-Rose, son assistante de vingt-quatre ans, soit plus jeune que moi de quatorze ans. Mais surtout, plus jeune que lui de dix-huit.

Je m'efforce aussi de balayer les pensées en question parce qu'il n'est pas concevable que je commence à ressembler à Louis en me transformant en cougar pathétique. Je serais sûrement ridicule d'envisager quoi que ce soit avec un type aussi beau, et plus jeune que moi. Sauf, j'imagine, s'il est l'équivalent de la nouvelle compagne de Louis... C'est-à-dire d'une petite pétasse futile, décérébrée, sexy, et surtout vénale.

*Ai-je besoin de le préciser ? Ce n'est pas du tout la raison pour laquelle un homme devra avoir envie de passer du temps avec moi.*

Parce que s'il est sexy – plus sexy qu'aucun homme qu'il m'ait été donné de croiser à ce jour –, le beau gosse dont j'essaie avec constance d'éviter le regard et de ne pas remarquer les sourires en coin ne semble pas avoir l'air d'un gigolo intéressé. Enfin, pour l'idée que je m'en fais... Ses yeux me paraissent bien trop vifs et bien trop profonds pour que je puisse le réduire à un petit jeune qui chasserait la femme plus âgée afin de gagner sa vie.

*En tout cas, c'est ce dont j'ai envie de me persuader.*

Quoi qu'il en soit, si le poster pour ados assis à quelques mètres de moi n'est pas un prostitué plus ou moins assumé pour femmes en mal d'amour ou de sexe, autant dire que j'ai plutôt intérêt à me rappeler que j'aurai bientôt quarante ans et qu'en toute lucidité, je ne peux pas prétendre à mieux qu'une amourette de vacances un peu superficielle. Or moi, je n'ai pas besoin d'amis puisque les miennes, les meilleures qui soient, sont toutes réunies ici ce soir. Je suis tellement perdue dans mes pensées que je ne réagis pas lorsque Belinda et Jo se lèvent pour aller parler au DJ. Et pas

tellement plus quand celui-ci annonce, plus tôt que prévu, la demi-heure de salsa traditionnelle, au même titre que les *magic signs* ou le madison qu'on danse dans tous les villages du Club Brasil à travers le monde.

– Je vous préviens, n'essayez même pas de me convaincre de danser, grincé-je, en avisant leurs mines réjouies.

– Allez ! Sois pas chiante, pour une fois ! On est entre nous, c'est les vacances, il fait beau, il fait chaud, personne d'autre que nous ne saura que tu as dansé quand on rentrera !

– Mais oui Alex ! À quoi ça sert d'avoir pris tous ces cours et de maîtriser la salsa comme une déesse si c'est pour ne jamais les mettre en pratique et te contenter de danser avec le prof ?

Je ne maîtrise pas la salsa comme une déesse. Pas trop mal, au mieux. C'est pour moi, et pour le plaisir de sentir la musique vibrer en moi quand je suis son rythme. Certainement pas pour me donner en spectacle à proximité d'un Brésilien beaucoup trop beau pour que j'occulte sa présence. Et puis, avec qui je danserais ?

– On m'a dit que vous dansiez très bien, Mademoiselle...

Je jette un coup d'œil aux filles dont les visages sont beaucoup trop angéliques pour être honnêtes. Franchement, à force de vouloir bien faire, elles en deviennent parfois insupportables. J'avise l'adorable papi, aussi âgé qu'il est petit (en tout cas plus petit que mon mètre soixante-huit), campé devant moi, main tendue. Est-ce la lassitude de toujours me retenir ? L'alcool qui m'aide à m'extravertir un peu ? L'ambiance, le lieu, les filles ? Le gentil sourire de celui qui m'explique en anglais s'appeler Roger (« Rodjeur », donc) mais me demande de l'appeler Géro (prononcez « Djairoeu », s'il vous plaît), parce que « Roger, c'est pour les vieux » ? Ou la présence aphrodisiaque d'un type au physique félin à quelques mètres ?

Je n'en sais rien, mais je me laisse assez facilement entraîner sur la piste de danse.

J'ai cette impression, peut-être un peu prétentieuse, que tout le monde me regarde et va remarquer mes erreurs et mes imperfections techniques. Et quand je dis tout le monde, j'admets que *tout le monde* est très brun avec beaucoup de cheveux qui flottent autour d'un visage parfait, et a tendance à se mordiller la lèvre en regardant dans notre direction. Ou croise mon regard au moment où je me lève en souriant pour accepter l'invitation de Géro. Par chance, c'est un excellent danseur et je m'amuse énormément avec lui le temps de deux morceaux de salsa cubaine assez classiques. Le nom du premier air m'échappe et le second, sur lequel j'ai l'impression d'avoir dansé des centaines de fois, est *Chan Chan*, du Buena Vista Social Club. Il parvient même à me faire oublier que je ne suis pas seule dans ma salle de danse avec un prof bienveillant et des amies fidèles, mais exposée aux regards et aux éventuelles critiques.

Miracle de la soirée ou du rhum qui compose le décollage, je finis par comprendre que tout le monde n'est pas aussi mal dans sa peau que moi et qu'ici, les gens n'en ont strictement rien à faire de savoir si je danse comme une professionnelle ou simplement comme une touriste détendue ayant accepté l'invitation d'un papi dynamique. Dont la bonne humeur est contagieuse.

Les dernières notes de *Chan Chan* s'achèvent et c'est le moment que choisit le DJ (celui qui continue de regarder les fesses de Belinda comme si c'était un baba au rhum) pour me faire redescendre sur terre :

– Un petit morceau en dédicace pour tous ceux, et surtout toutes celles, qui l'ont connu à la fin des années 1980. Je suis sûr qu'elles se reconnaîtront.

Je suis certaine qu'il me jette un regard appuyé comme si mon front non botoxé hurlait que j'ai trente-huit ans et pas dix-huit.

– En tout cas, reprend-il, chaque fois que j'entends cette musique, j'ai envie de s...

Il marque délibérément un temps qui permet aux plus motivés de rentrer dans son jeu et de siffler pour l'encourager. Belinda la première, bien sûr.

– ... de secouer une petite bouteille jaune, évidemment. J'espère que personne ne pensait à autre chose !

Satisfait de sa blague, il lance le morceau et j'entends avec désespoir les premiers accords d'une musique qui a effectivement baigné mon enfance. Résignée, je jette des regards de détresse à Jo qui a dansé à côté de moi avec un animateur et observe Géro frétiller d'enthousiasme. Il semble bien décidé à ce que nous frottions nos bassins pendant les trois minutes qui suivent. Je m'apprête à lui accorder cette dernière danse en priant pour que mon karma s'en souvienne, lorsque je sens une présence dans mon dos au moment même où j'observe Géro lever les yeux vers quelque chose situé à environ un mètre quatre-vingt-cinq du sol, derrière moi. Ou *quelqu'un*, à en croire la voix souriante qui s'élève, en anglais, dans mon dos.

– Si cela ne vous dérange pas, j'aimerais beaucoup danser à mon tour avec cette jeune femme. C'est un air de chez moi, vous comprenez.

Je ne sais pas si Géro comprend quoi que ce soit. Il semble aussi subjugué que je suis pétrifiée quand je sens deux mains fermes se poser sur mes hanches pour me faire pivoter. Je me retrouve face au torse musclé de Leandro. Je devrais décliner et m'enfuir en courant, mais j'en suis incapable. Si on se fie à la musique qui continue, aux filles qui rigolent en toute discrétion, au bassin du Brésilien qui

s'approche dangereusement du mien, à son sourire en coin et à ses jambes qui croisent les miennes avec aisance, je crois que je suis en train de danser une putain de lambada avec le sosie-en-mieux-de-Marlon-Teixeira.

# CHAPITRE 6

## LEANDRO

J'ai beau avoir mis en avant mon patriotisme brésilien, je crois que la dernière fois que j'ai dansé une lambada, c'était avec mamie quand j'avais vingt ans, pour son anniversaire dans sa propriété de Parati. J'essaie de chasser ce souvenir parce que, malgré toute l'affection que je lui porte, je n'ai aucune envie de penser à ma sémillante grand-mère alors que j'ai une main posée au creux des reins cambrés d'une jolie femme excitante. Des reins *très* cambrés d'une *très* jolie femme *très* excitante. D'autant plus excitante qu'avec ses yeux baissés, son rose aux joues et ses pieds nus, elle réussit la prouesse de conjuguer retenue et sensualité. Juste en balançant son ventre et son bassin devant le mien sans jamais le frôler, ou en s'avançant sur ma cuisse, comme le veut cette danse (que ses créateurs en soient remerciés), d'une manière qui suggère beaucoup de choses parfaitement inappropriées lorsque l'on n'est pas nu dans une chambre à coucher.

Je l'ai observée avec amusement lorsqu'elle a été obligée d'accepter l'invitation du touriste au moins deux fois plus âgé qu'elle. Le regard furieux qu'elle a jeté à ses amies était incomparable.

*Encore plus ravissante quand elle est en colère et que ses yeux noisette lancent des éclairs.*

Je n'ai pas pu m'empêcher de la suivre du regard, même si j'avais bien conscience que lesdites amies n'en perdaient pas une miette.

Mais voilà, depuis ce premier soir où je l'ai vue arriver au milieu de son groupe plutôt bruyant, discrète, un peu en retrait, elle m'attire alors que je ne la connais pas et qu'elle milite peut-être, sans que je le sache, pour la déforestation en Amazonie, les châtiments corporels ou l'épilation masculine intégrale. Ce qui revient peu ou prou à la même chose, finalement. Malgré toute l'empathie que j'éprouve pour les peuplades brésiliennes et la crainte que m'inspire un martinet (rien qu'à penser à la folle qui en avait sorti un de sous son lit en me suppliant de l'attacher pour la fouetter, je frémis), j'espère néanmoins que ce n'est pas une dingue de la cire pour hommes.

Cela dit, aussi incroyable que cela puisse paraître, je n'en ai rien à faire, de ce qu'elle peut bien penser, parce que j'ai l'impression que ce ne sera pas un problème, mais au contraire une solution. La seule chose dont je suis certain, c'est que, après tous ces mois d'abstinence que je ne m'explique pas, je la veux, elle. Ses mouvements parfois un peu hésitants mais toujours fluides, ses seins voluptueux que laisse deviner son top et qui se balancent sous mon nez, sa jolie croupe rebondie, ses cuisses fuselées et ses pieds fins. Mon sexe est parfaitement du même avis si j'en crois l'effet que lui fait la seule contemplation de sa bouche pulpeuse d'un carmin un peu mat. J'abaisse la main sur ses fesses, rondes et pleines comme je les aime ; je ne suis pas né au Brésil pour rien, les tiges sans forme, ça n'a jamais été mon truc. Je la fais tourner en fléchissant un peu les genoux, justement pour pouvoir balancer mes hanches

contre son cul. Et offrir un aperçu du paradis à mon sexe en souffrance.

J'ai subitement envie de lui murmurer beaucoup de choses que la bienséance interdit de dire à une inconnue. Alors je plaque mon bassin sur ses fesses pour que son corps comprenne ce que je ne suis pas capable de lui dire. Elle se raidit d'abord, mais je pose immédiatement la main sous son nombril, et je la sens qui s'alanguit en réponse. Je veux cette femme dans mon lit.

Vite.

Nous sommes de nouveau face à face et elle s'obstine à baisser les yeux, m'offrant la vision de ses longs cils. J'imagine que j'aurais la même si elle me prenait dans sa bouche en cœur. Mon sexe est ravi à cette perspective, même si mon jean me semble avoir rétréci d'un coup. Cette femme a réussi à me faire bander par simple suggestion alors que je n'ai pu baiser que sous cachetons et alcool depuis la mort de David. Si on peut vraiment appeler baiser ces nuits pathétiques d'après-concert qui ne m'ont apporté qu'un apaisement physique et permis de cesser de me demander ce que je fichais là.

– J'adorerais que vous me regardiez dans les yeux.

J'ai murmuré ces mots en portugais, presque plus pour moi que pour elle. Malgré la musique bien trop forte, elle les entend et exauce ma demande sans la comprendre. Ses grands yeux en amande, mélange subtil de noisette fondu de vert, se lèvent vers moi et un truc se serre au niveau de mon plexus.

– *What did you say ?*

Comme c'est dans cette langue qu'elle m'a questionné, et comme j'aimerais beaucoup continuer à les écouter, ses copines et elle, sans qu'elles le sachent, je me penche vers elle et murmure à son oreille, en anglais :



– Je vous demandais de me regarder. (Je souris avec un air délibérément taquin.) J'adore qu'une femme me regarde par en dessous, ça me donne des idées, pas vous ?

Elle hausse légèrement les sourcils, comme si elle se moquait, mais continue de bouger en suivant le rythme que je lui impose :

– Malheureusement, je suis totalement dépourvue d'imagination.

Évidemment, la chanson de Kaoma s'arrête précisément à ce moment-là et je sens que je vais peut-être me retrouver, comme un crétin, à devoir manger ma main. Ou à l'utiliser pour venir à bout de ce qui ressemble fort à une érection de cheval.

*Classe...*

Il n'empêche que, comme prévu, elle profite de la fin de la chanson pour se dégager doucement en ajoutant :

– Merci pour cette danse. Bonne soirée.

« Mais je vous en prie, bla-bla-bla », pourrait être une réponse envisageable. Sauf que je n'ai pas du tout envie de passer la soirée sans elle, alors, sans vraiment réfléchir, j'insiste :

– Je peux vous offrir un verre ?

Lourd, quoi. Mais on est en vacances pour quelques petits jours seulement. Pas collègues de bureau, amis ou voisins, avec des mois devant nous. Elle me jette un regard amusé.

– Je suis ici avec mes amies et j'ai prévu de boire des verres avec elles, justement, pas avec des inconnus.

– Nous venons de danser une lambada. Nous ne sommes plus exactement des inconnus. Et le but de ma proposition est *justement* de faire connaissance, pas de vous sauter dessus ou de vous saouler pour profiter de vous.

Techniquement, ce que je viens de dire se rapproche assez du mensonge parce que j'ai vraiment très envie de lui sauter dessus. Quant à la faire boire, même si je n'y songe évidemment pas pour

parvenir à mes fins, c'est uniquement après avoir accepté les verres des filles qui croisaient mon chemin jusqu'à être ivre que j'ai réussi à baiser récemment.

– Alors ?

Elle secoue la tête en souriant plus largement ; des paillettes pétillent au fond de ses yeux, de minuscules ridules se dessinent à leur coin quand elle sourit encore en replaçant une mèche raide de cheveux châtons derrière une oreille mignonne comme tout. Je la trouve craquante. À dévorer. Et je me retiens de ne pas le faire. Ma bonne éducation me perdra.

– Alors... Essayez ! À plus tard peut-être, dit-elle en haussant une épaule et en m'offrant un sourire indécis.

Je me retiens de brandir le poing vers le ciel. Ce n'est pas un non. À moi de le convertir en oui. Avec un peu de chance et de bonne volonté, dès ce soir. Je ne sais pas si la chance sera au rendez-vous, mais je compte surtout sur ma ténacité et me dirige vers le bar pour commander deux verres et revenir vers Alexandra la craquante. Je croise son regard pendant qu'elle écoute bavarder sa copine blonde, celle qui l'a poussée contre moi hier devant le buffet, et que j'aime déjà. Je lui souris spontanément et, miracle, elle me répond d'un sourire frais et sincère. Les battements de mon cœur s'accélèrent subitement et, même si je n'y comprends pas grand-chose, j'aime vraiment cette nouvelle sensation. Je m'appuie contre le bar en attendant ma commande pour continuer de les observer sans aucune discrétion. J'ai beau afficher un visage serein, ma respiration s'accélère rien qu'à la pensée de la retrouver.

Mais quand je vois deux filles d'une vingtaine d'années se diriger vers moi en gloussant, apprêtées comme j'en ai vu tant sur les festivals, et que j'entends leur question, je comprends que la détermination ne suffira pas si la chance me fait défaut ce soir.

– Excusez-nous, mais on se demandait... Enfin, vous ne seriez pas...

Je ne les aide pas parce que je suis saoulé d'avance, même si je m'efforce de conserver un air aussi avenant que le permet mon changement subit d'humeur. Cela dit, moi aussi, j'ai admiré des artistes quand j'étais plus jeune. Du coup, quand je songe au gosse que j'étais et au snobisme de certains qui avaient pourtant l'air cool tant qu'on ne les approchait pas, j'essaie toujours d'être accessible et sympa avec des fans. Dans la limite de la préservation de ma vie privée, quand même. Un truc que David n'avait peut-être pas suffisamment bien compris et qui lui a bouffé toute son énergie... Je chasse ces idées sombres parce que cela fait déjà six mois que je vis avec elles. Et qu'il n'est pas question qu'elles s'incrument pendant mes vacances.

Face aux deux filles qui m'ont abordé et qui continuent de glousser avec une admirable constance, je m'efforce donc d'incarner l'artiste sympa que j'aurais aimé rencontrer quand je n'étais moi-même qu'un gamin, puis cet étudiant, certes riche et gâté, pour qui la musique n'était pas une carrière envisageable. Je souris donc complaisamment, j'échange deux ou trois vanes avec les filles, Nicole et Amy, Américaines plutôt bien roulées aux sourires *ultra brite*, et bien entendu, je me prête au jeu de ces fichus selfies... Une photo à trois, les filles enroulées autour de moi, au point que j'aie l'impression d'être une barre de pole dance. Une autre, seul avec Amy, pendant laquelle je ne peux pas m'empêcher de jeter des coups d'œil à la table de mes nouvelles copines françaises. Heureusement, ma jolie brune est absorbée par sa conversation avec la blonde filiforme qui est venue me parler au bar tout à l'heure, Gwen il me semble, et elle ne m'accorde pas un regard...

C'est reparti pour une nouvelle série de selfies avec Nicole, alias Nicky, cette fois. Elle sourit tellement à l'écran que je suis presque aveuglé par ses dents blanches... au point de me demander si elle n'en aurait pas plus de trente-deux. On finit par trinquer pendant que je leur raconte quelques anecdotes pas bien secrètes et sans conséquence, qui leur donneront l'impression d'être dans la confidence des dieux et qui devraient les conduire, je l'espère, à me foutre la paix jusqu'à la fin de la semaine.

Je suis faux cul et ce n'est pas trop glorieux ? Peut-être, oui... Ou non. D'autres, à ma place, ne s'embarrasseraient même pas de tous ces égards. Et croyez-moi, je ne suis pas venu ici pour faire des *public relations*, n'en déplaise à mon père qui ne désespérera jamais de me voir reprendre sa succession, mais au contraire, pour changer d'air. Si j'ai voulu éviter les maisons de ma famille, les spots plus luxueux où j'aurais retrouvé d'autres types fortunés ou d'autres artistes internationaux, ce n'est pas pour consacrer une soirée entière de vacances à ces deux nanas, aussi sympas soient-elles au demeurant.

Et puis, maintenant que j'ai rencontré Alexandra, il n'est pas question que je me disperse. Cette fille a un truc indéfinissable que je ne m'explique pas mais qui me donne envie de lui consacrer un maximum de mon temps. Ce qui implique me tirer au plus vite de ce traquenard. C'est sans compter sur Lina, la chef du village, qui arrive près de moi avec ses dents tout aussi blanches – elles rayent le parquet –, son bronzage parfait et sa silhouette qui ne l'est pas moins, mise en valeur par une tenue estivale respectant le *dress code* du jour : bleu et blanc.

Je suis maudit.

Je m'interdis de soupirer tout comme de lever les yeux au ciel. Il semblerait que je ne suis pas près de me débarrasser des femmes

sangsues ce soir. Il fut un temps où ça ne m'aurait pas déplu, mais là, trois, c'est beaucoup trop pour moi. D'autant qu'il n'y en a qu'une avec laquelle j'aie envie de terminer ma nuit, mais qu'elle ne fait pas partie du petit groupe qui me colle désormais. Reste donc à réussir à me débarrasser de mes trois nouvelles copines. Autant les deux Américaines ne sont pas bien méchantes, un peu impressionnées et presque trop respectueuses, autant Lina ne paraît pas vouloir en rester là. Je la connais peu, mais elle paraît dotée d'une ambition dévorante, et si son corps pouvait l'aider à grimper l'échelle sociale, ça ne semblerait pas être un problème pour elle. Pas la peine de préciser qu'en tant que DJ blindé, héritier de la famille qui peut faire ou défaire sa carrière, je suis une proie de choix.

La manière qu'elle a d'agripper mon épaule dans ce qu'elle semble prendre pour une caresse sexy m'apparaît presque comme une privation de liberté. Elle m'exaspère au plus haut point, mais il y a du monde, elle bosse pour une des sociétés de mon père, et j'ai décidé que je ne me brouillerais avec personne cette semaine. Il n'empêche que si je la laisse faire, elle est capable de me violer dans un coin sombre. En fait, elle joue de sa féminité d'une façon tellement agressive que je ne suis même pas certain qu'elle ne tente rien en public.

*Sortez-moi de là, putain.*

Je sais bien que je n'ai pas un physique facile... OK, je déconne : ma mère est un ancien top-modèle français et la famille de mon père a d'abord fait fortune en commercialisant dans le monde entier les Cariocas, les tongs en plastique coloré qui sont quasiment devenues un symbole du Brésil ; je serais malvenu de me plaindre d'être moche ou pauvre. Donc je ne me plains pas, mais croyez-moi, parfois, ça saoule. Particulièrement ce soir, lorsque, après être enfin

parvenu à me libérer des assauts de Lina, je constate que mon groupe de bavardes françaises est toujours attablé.

Mais que ma jolie Alexandra a disparu.

# CHAPITRE 7

## ALEXANDRA

Allongée sur le transat que j'ai avancé jusqu'au bord de l'eau, les yeux fermés derrière mes lunettes de soleil, un Panama blanc incliné sur le haut de mon visage, seule sur une plage de rêve pendant que les filles, comme la plupart des vacanciers, dorment encore, je suis tout sauf détendue. J'ai prétexté la tête qui me tournait et un peu de fatigue due au décalage horaire pour m'éclipser sans dîner pendant l'apéro hier soir. Je ne sais pas dans quelle mesure mes amies qui me connaissent par cœur ont vraiment été dupes. Difficile, j'imagine, de ne pas observer que je louchais en direction du beau Brésilien. Et des trois filles subjuguées avec lesquelles il n'a cessé de rire et de prendre des photos.

Tout ce petit cinéma juste après m'avoir offert la danse la plus érotique de ma vie, m'avoir fait sentir que je ne le laissais pas indifférent en plaquant son sexe en érection contre moi, et avoir insisté pour que je boive un verre avec lui. Idiote que je suis, j'ai joué la nonchalance quand il a insisté pour qu'on boive encore un verre, même si j'avais envie de croire à son numéro de charme et de

me dire que je pouvais vraiment intéresser un type aussi séduisant, malgré la différence d'âge. J'ai ri amèrement en mon for intérieur.

Parce qu'évidemment qu'on est en vacances et que c'était un flirt comme il y en a tant, quelque chose de léger, pour prendre du bon temps. Cela dit, l'espace d'un bref instant, lorsque ses yeux ont plongé dans les miens, j'y ai lu son désir, mais aussi ce que j'ai pris pour une gentillesse sincère. J'ai eu envie de cette insouciance, après tous ces mois passés à me noyer dans le travail pour oublier que Louis m'avait quittée pour une fille tellement plus jeune que moi que c'est presque comme s'il avait tatoué sur mon propre front la mention « périmée » en lettres fluo clignotantes.

Je suis bête, n'est-ce pas ? Naïve ? Il faut l'être pour avoir pensé qu'une femme de bientôt trente-neuf ans pourrait intéresser un type de dix ans de moins. Ça marche pour les hommes ça, parce qu'on est idiots, avec notre indulgence devant leurs cheveux qui tombent et leur ventre qui se ramollit, affirmant que ça leur donne du *charme*. Mais bizarrement, eux, quand ils ont le choix, ils sont rarement indulgents pour nos corps peut-être plus épanouis mais moins fermes, ou pour nos traits moins lisses. Bref, je suis au paradis, et au lieu de profiter comme je devrais, je ressasse.

Il n'a pas mis cinq minutes, le beau danseur, avant de m'oublier, non pas pour une, mais pour *trois* filles, cramponnées à lui, qui ne laissaient aucun doute sur ce qu'elles ressentaient en sa présence. C'est surtout la chef du village qui semblait promise à une belle fin de soirée ; elle ne le lâchait pas et le caressait, tandis qu'il riait encore aux plaisanteries des deux gamines. Elles avaient quoi, ces filles ? Dix-neuf ou vingt ans ? Mon Dieu, que je me sens stupide. *Vraiment* stupide, parce que je le trouve *vraiment* séduisant... Je ne sais pas si c'est le fait de penser à son regard taquin ou à sa bouche bien dessinée, mais je défais les liens de mon haut de bikini.



Le sourire à nouveau aux lèvres, je revis, derrière mes paupières baissées, la danse d'hier soir. Après tout, ce qui est pris n'est plus à prendre.

*Surtout à mon âge, pas vrai ?*

Je suis en train de ruminer lorsque j'entends des pas qui s'arrêtent dans le sable juste derrière mon transat, à hauteur de ma tête. Je n'ai pas besoin d'ouvrir les yeux parce que je sais que c'est lui, j'y ai tellement pensé que c'est une évidence. Avec mon haut de maillot dont les brides sont dénouées, je me sens à demi-nue sous son regard. Je me mords les lèvres en priant pour que mes tétons se tiennent correctement et n'essaient pas de faire les beaux. Difficile, j'imagine, parce que je me sens excitée par sa présence tandis que les paroles qu'il a prononcées hier soir de cette voix aux inflexions souriantes, calmes malgré la musique, tournent en boucle dans ma tête.

*Ça me donne plein d'idées. Vraiment plein d'idées.*

Je me cambre alors que je devrais rester stoïque. Je le laisse m'inspecter comme si je n'avais pas conscience de sa présence ou comme si elle m'indifférait. Comme s'il ne me faisait pas tant d'effet. La seule pensée de sa sensualité d'hier soir me donne envie de gémir. Est-ce que mes paupières qui frémissent derrière mes verres fumés pourraient me trahir ? Je me concentre pour qu'il ne remarque pas l'état d'ébullition dans lequel il me met et poursuive enfin son chemin jusqu'à la mer. Pas facile, alors que je lutte pour empêcher mes cuisses de se resserrer et que je ne crois pas avoir été aussi excitée un jour.

Mais il reste immobile.

Je ne peux empêcher un sourire de naître sur mes lèvres. Il veut jouer ? Alors...

– Bouh !

– Oh putain !

Sous l'effet de la peur qu'a provoquée en moi le cri de cette folle de Belinda, je viens de hurler en réponse. Et de tomber lamentablement de mon transat pour me vautrer dans le sable humide.

– Mais ça va pas la tête ? Tu es complètement malade ou quoi ?

Je me rassieds péniblement pour lever les yeux sur une Belinda hilare.

– Punaise ! J'aurais dû te filmer ! La chute lamentable d'Alexandra, la fille toujours si digne et si classe...

Je vais lui en donner, des chutes, si elle continue à me chercher comme ça. Il faut croire que mon expression est vraiment courroucée parce que Belinda cesse assez rapidement de rire.

– Je suis venue te chercher pour prendre le petit déjeuner, mais j'avoue que le spectacle de ton visage rêveur, et surtout de tes mamelons dressés vers le ciel, m'a arrêtée dans mon élan... À qui pensais-tu, au juste ?

Évidemment, je me sens tellement ridicule d'avoir pris mes fantasmes pour la réalité, surtout après avoir laissé Leandro entouré de trois filles aussi jeunes que jolies hier, que je m'abstiens de tout commentaire. Belinda m'observe un bref instant mais se garde bien d'insister.

– Ça va, j'ai compris, tu rumines et tu boudes.

Elle sort une serviette de mon cabas de plage, la déploie, et s'y installe tranquillement.

– Et tu ne veux rien me dire. OK.

Elle soupire ostensiblement, cette fois.

– Alors je ne vais rien te demander, mais sache juste, même si je me doute bien que tu n'étais absolument pas en train de penser à un certain Brésilien bombastique, que l'homme en question a quitté

l'apéro immédiatement après ton départ. Seul. Et, petit détail absolument sans importance...

Elle me lance un sourire triomphant qui pourrait bien m'exaspérer.

– ... il n'était pas plus présent que toi au dîner qui a suivi. Je précise également, pas du tout parce que tu es notre amie et pas du tout parce que tu avais l'air contrariée, que, lorsque tu nous as abandonnées hier soir, nous sommes allées inspecter tous les restaurants du village et qu'il n'était dans aucun d'eux, alors que les trois filles qui le collaient y étaient, elles...

Je ne dis rien mais j'avoue que j'ai déjà beaucoup plus envie de sourire.

– Et sache aussi, même si j'ai bien compris en te voyant danser froidement la lambada avec lui hier qu'il ne t'intéresse pas du tout, que tu ne l'intéresses pas du tout, et que vous n'iriez pas du tout formidablement bien ensemble – notamment ce soir, dans le lit de votre choix –, que le Brésilien en question quittait la salle du petit déjeuner pour aller nager pile au moment où je suis passée devant en venant te chercher. Donc comme nous sommes certaines de pouvoir manger sans le croiser, et que boudier le ventre vide a dû te creuser l'appétit, tu te décides à m'accompagner, oui ou merde ?

Vous comprenez pourquoi ces filles, et celle-ci en particulier, sont mes meilleures amies ?

Environ deux heures plus tard, je me demande tout de même pourquoi j'ai accepté d'accompagner Gwen et Jo à un cours de CAF (comprendre : « cuisses abdos fessiers ») alors que j'aurais pu continuer de me nourrir de pancakes aux fruits frais en compagnie de Belinda et de Pauline. Je suis quelqu'un de plutôt rigoureux d'habitude, je me suis toujours méticuleusement astreinte à aller régulièrement à mon club de gym, même si ça m'ennuyait

profondément, parce que Louis me disait toujours que, sans exercice physique, je risquais de m'empâter. Mais là... j'ai juste envie de me lever et de m'enfuir.

Il faut dire que, non seulement c'est barbant au possible, malgré les fous rires récurrents des filles, mais en plus, c'est super difficile. Sérieusement ! En plus, voir les deux petites bombasses qui collaient Leandro hier soir, juste devant nous, exécuter facilement les séries imposées par la prof qui, elle, passe son temps à nous houspiller en anglais, m'épuise encore plus.

– Alleez ! On serre les dents et on continue ! Alexandra, tu rêves ! (Oui, je confirme : je rêve... de me barrer très vite.) Gwen et Jo, si vous avez encore l'énergie de parler, c'est que vous exécutez mal l'exercice. La prochaine fois, vous en ferez vingt de plus pour la peine (fous rires de Jo et Gwen dont les tapis encadrent le mien) ! Alleez ! On s'accroche, c'est bientôt fini !

On est dans une espèce de grand abri très couleur locale : quatre immenses poteaux de bois qui soutiennent un toit en palmes séchées, aucun mur, un parquet spécialement conçu pour l'extérieur, tout ça face à la mer. L'endroit idéal pour bouquiner à l'ombre en se laissant bercer par le bruit des vagues. Ou pour dormir. Au lieu de ça, on s'inflige délibérément la double souffrance de faire des exercices physiologiquement contre nature (en tout cas contre la mienne) et de subir en prime la vision des minuscules fesses toutes pommelées des deux gamines super bien foutues auxquelles Leandro faisait les yeux doux. Je m'en fiche de ces filles, soyons claires. Mais ça m'agace.

Bref, j'en suis à me demander si ramper vers la pelouse impeccable qui borde un des côtés de l'espace ne serait pas la manière la plus discrète de retrouver Belinda et Pauline lorsque la tortionnaire reprend :

– Alexandra, tu rêves encore ! Allez les filles ! On s'accroche, pensez au maillot de bain ! À genoux, en appui sur vos mains, fesses vers le ciel, visages vers moi, on commence par le côté droit ! *Pissing dog's posture* !

Je traduirais poétiquement par : « position du chien qui pisse ». Je suis donc en train de lever consciencieusement la jambe droite, comme si j'étais un chien qui s'apprête à uriner, en essayant de me convaincre que ça va transformer mes capitons en postérieur de mannequin lingerie, lorsque je vois une des deux filles de devant regarder entre ses cuisses. Elle se met à glousser, chuchote rapidement quelque chose à sa copine et, d'un coup, elles s'effondrent toutes deux sur leur tapis, couchées à plat ventre, pendant que la prof s'égosille d'indignation :

– Nicky et Amy ! On s'accroche !

À ma gauche, j'entends Gwen qui murmure quelque chose que je ne comprends pas.

– C'est pas le moment, là, Gwen ! On va encore se faire engueuler, et moi, tout ce que je veux, c'est me tirer de ce cauchemar. J'aimerais éviter une série supplémentaire, tu vois.

– Il est là !

– Quoi, « il est là » ? Tu parles de quoi ?

– Regarde entre tes jambes, patate ! dit Jo, la voix parfaitement claire.

Comme je ne suis pas contrariante, je m'exécute. Fesses dressées vers le ciel, pied droit s'élevant et s'abaissant au rythme des ordres de la folle furieuse qui nous sert de prof, je courbe la tête et jette un coup d'œil prudent et intrigué entre mes cuisses. En maillot de bain, campé sur ses jambes légèrement écartées, les bras croisés, Leandro nous contemple avec intérêt. Devrais-je dire, si je prends la peine de suivre son regard qui me paraît fixé à peu près

dans ma direction, *grosso modo* au niveau de mon postérieur tendu, que Leandro *me* contemple avec intérêt ?

*Pitié, non. Pas dans cette posture humiliante.*

*Et s'il vous plaît, faites qu'il vienne d'arriver.*

*Et qu'il soit myope.*

Apparemment, il ne l'est pas puisqu'il me sourit. Après avoir croisé mon regard à travers mes cuisses, donc. Je fais quoi, là ? Je m'effondre comme les deux gamines de devant, histoire de quitter cette position ridicule ? Ou je continue, comme si de rien n'était, à lever la jambe aussi dignement que possible, en livrant à son regard intéressé mon intimité moulée dans mon legging de sport ? À côté de moi, Gwen et Jo n'en peuvent plus de glousser, mais elles continuent d'obéir aux ordres de la folle du fitness qui nous persécute. Je prends le parti de les imiter, mais heureusement, il semblerait que, pour une fois, je bénéficie d'un petit coup de pouce du sort puisque la voix de la prof s'élève :

– Parfait, Mesdames, vous aurez les plus belles fesses de la plage ! Bra-vo ! Allez, on passe aux étirements et ensuite je vous libère.

Me gardant bien de me retourner, je feins d'être totalement absorbée par le stretching final. Lorsque je me redresse et range mon tapis, je suis un petit peu désappointée de ne plus voir Leandro nous observer, mais aussi un peu soulagée de ne pas avoir à le croiser. J'accepte avec reconnaissance la proposition de Jo d'aller retrouver Belinda et Pauline qui nous ont réservé « nos » transats à la plage. J'ai besoin d'un peu d'air pour me remettre de cette situation totalement ridicule. Et probablement aussi de passer discrètement par ma chambre pour vérifier devant mon miroir à quoi ressemblent *vraiment* mes fesses tendues sous leur legging.

# CHAPITRE 8

## LEANDRO

Il faut reconnaître que mon père et ses collaborateurs font toujours bien les choses. Ils savent trouver les plus beaux endroits pour y implanter leurs clubs de vacances, et la plage de sable fin du Caribbean Dream ne déroge pas à la règle. Elle est d'un blanc presque hypnotique sous le soleil impitoyable de cette fin de matinée, et contraste violemment avec le bleu turquoise de la mer dans laquelle je viens de nager pendant une heure. Elle est surtout immense, cette plage, comme le village lui-même, et j'aurais pu opter pour un tas d'autres endroits que celui que j'ai choisi pour revenir vers le rivage.

Ce qui m'aurait donc permis d'éviter de croiser Alexandra et ses amies.

Oui, mais ça aurait été beaucoup moins amusant. Et m'aurait empêché, derrière mon apparente indifférence, d'observer une fois de plus les yeux écarquillés, pour ne pas dire exorbités, d'Alexandra et ses copines lorsque je sors de l'eau, ruisselant et les muscles d'autant plus bandés que je viens de les solliciter durement. Je pense que j'explose carrément les scores lorsque je m'approche

du seul transat que leur groupe n'accapare pas sur cette partie de la plage. Un transat que j'ai bien entendu consciencieusement approché, tôt ce matin, pendant qu'elles prenaient le petit déjeuner. J'y ai simplement laissé une des serviettes de plage mise à disposition par le Dream, parfaitement anonyme, ainsi qu'un sac de sport.

Alors que je les entendais bavarder et rire depuis la mer au moment où je sortais la tête de l'eau, il n'y a désormais plus un son qui émane de leur groupe statufié. Sérieusement, à part le bruit des vagues, on pourrait entendre un colibri voler. Si ça ne me faisait pas autant rire intérieurement, ça pourrait presque être flippant. Je leur décoche mon plus beau sourire en prenant ma serviette sur le transat, et m'adresse à elles en anglais :

– Bonjour les filles ! J'espère que je ne vous dérange pas ?

C'est évidemment la belle brune et ma copine blonde qui me répondent quasiment d'une seule voix :

– Bien sûr que non !

Je prends ma serviette et commence à me sécher. Lentement. Ne pas rire est probablement le plus difficile, mais je ne m'en sors pas si mal. J'entends vaguement que des gloussements et chuchotements reprennent du côté de Jo, Gwen, Miss Pastèque et leur copine enceinte. Ma jolie brune, en revanche, garde les yeux obstinément rivés sur les pages d'un magazine, dissimulés derrière des lunettes à grosses montures en écaille, très Hollywood des années 1950. J'essaie de ne pas m'attarder sur ses seins pleins et ronds, manifestement juste faits pour ma main, et dont les tétons pointent à travers le tissu du maillot de bain une pièce qui sublime son corps tellement sexy que je ne peux pas rester indifférent.

Il ne manquerait plus que mon sexe me trahisse pour que mes chances de me consacrer pleinement à Alexandra en soient



considérablement amoindries. J'essaie de penser une fois de plus à ma grand-mère en train de danser – parfois, ce type de souvenir peut finalement avoir du bon –, et feins d'être absolument fasciné par le contenu de mon sac de sport.

J'ai gagné, puisque la conversation de mes nouvelles copines reprend. Lentement mais sûrement... L'heure qui suit compte probablement parmi les plus enrichissantes de mon existence. En tout cas parmi les plus distrayantes, c'est certain. Allongé sur mon transat avec des écouteurs qui ne diffusent, bien entendu, aucune musique, je prends l'air absorbé par un bouquin dont je me force à tourner régulièrement les pages pour ne pas semer le doute dans leur esprit.

*Et peut-être aussi pour leur rappeler que je ne suis pas juste un type musclé en maillot de bain.*

Je les entends parler aussi bien de leur vie de famille (si j'ai bien compris, elles ont toutes des enfants, sauf Jo et Alexandra) que de sujets qui feraient probablement rougir l'exploitant d'un site de vente de sex toys lui-même. Bref, j'ai droit à un certain nombre d'échanges pour le moins instructifs. Je suis à deux doigts d'intervenir pour leur donner mon avis sur la nécessité de porter des talons pour plaire aux hommes le premier soir lorsque débarque la petite rouquine qui chantait *Hotel California* hier soir. Mignonne comme tout avec sa petite étoile tatouée sur le flanc, et qui ne semble pas avoir froid aux yeux.

– Eh, mais voilà ?

– Juuustiine ! On ne t'attendait pas si tôt. Viens raconter à tata Jo ce que tu as fait cette nuit, vilaine fille.

Justine rit de bon cœur avant de rejoindre le dernier transat inoccupé, juste à côté de celui de leur copine enceinte.

– Oh, tu vas pas t'en sortir comme ça ! Alors ? On ne t'aurait pas vue partir hier soir avec le prof de planche à voile ?

Justine s'enduit consciencieusement le corps de crème solaire avant de répondre nonchalamment :

– C'est bien possible...

– Et ?

– Et c'est un super putain de super bon coup, conclut-elle dans un nouvel éclat de rire. Punaise les filles, ça fait du bien ! Je t'assure que pour un quasi-puceau, il ne se débrouillait pas si mal que ça, crois-moi, lance-t-elle à Alexandra en s'esclaffant toute seule

Elle secoue la tête, feignant la réprobation, mais je vois bien qu'elle s'amuse aussi. Les rires et commentaires fusent de plus belle.

– Du coup, tu remets ça cette nuit ?

– Du coup, c'est une possibilité si Monsieur veut de moi... encore que je suis partie au milieu de la nuit parce que je manquais vraiment d'espace dans son lit une place, et qu'il fait peut-être la tête. Bah... on verra bien ce soir. En attendant, tout va bien chez vous ? Vous m'expliquez ce que fait le beau gosse juste à côté de vos transats ?

Techniquement, la question serait plutôt de savoir ce qu'elles font sur la partie privative de la plage qui appartient à mon logement, mais je ne vais pas chipoter. Je tourne une page de mon livre avec application. L'idée étant que demain matin, elle puisse avoir la même conversation avec Alexandra.

Mais à *mon* propos.

Sauf qu'au lieu de continuer sur ma présence, malgré tout l'intérêt que ce sujet devrait avoir pour elles, la conversation dévie sur une thématique que j'ai assez peu envie d'explorer, je l'avoue.

– Je crois que j'ai une varice. Vulvaire, je précise.

C'est la belle brune enceinte aux yeux verts transparents qui vient de proférer ces mots d'une voix plutôt sombre. Je ne vois pas son visage, déjà parce que j'essaie de rester aussi discret que possible en continuant de faire semblant de lire face à leur petit groupe disposé en arc de cercle. Mais aussi parce qu'elle est penchée sur son entrejambe qui semble la fasciner. Ne devrais-je pas lui faire comprendre que, même si je ne suis pas supposé parler le français, elle est sur *ma* plage, et que je la vois ? J'imagine que le fait qu'elle semble se moquer de ma présence est la preuve de ma parfaite intégration dans leur petit groupe. Pour autant, même si elles supposent que je ne les comprends pas, je ne suis pas certain d'avoir vraiment envie d'en savoir plus sur ce type de sujet.

Sauf que si je me lève, je ne vais plus pouvoir continuer de regarder fixement Alexandra pour la faire sortir de sa zone de confort. Exactement comme à l'instant, lorsqu'elle a tourné le visage vers moi et constaté que je la dévorais des yeux. Je sais... je pourrais arrêter de l'observer pour aller échanger avec elle en anglais. Mais j'aime le flirt, la montée du désir qu'il amène... Et je sens qu'elle n'est pas de celles que l'on brusque.

*OK... Autant le reconnaître : ses copines me terrorisent un peu.*

Je soupire et tourne une page.

– Moi, de toute façon, j'ai eu tellement d'hémorroïdes à cause de ma grossesse qu'il n'est même pas question que Chouchou songe à s'approcher à nouveau de mes fesses dans cette vie.

Je tourne un peu nerveusement la page suivante. Tant pis pour ma crédibilité.

*Épargnez-moi, par pitié.*

– Est-ce qu'on est vraiment obligées d'aborder le sujet des hémorroïdes alors que vous avez déjà évoqué celui de vos rééducations périnéales hier ?

Jo semble relativement excédée. Ou en tout cas, feint à merveille de l'être.

– Oui, et tant qu'à faire, doit-on vraiment savoir aussi que Chouchou et toi pratiquez le sexe anal ?

Je dois être un abominable pervers parce qu'entendre ces deux mots, « sexe » et « anal », de la bouche pulpeuse comme une cerise d'Alexandra me donne plein d'idées classées X. Et totalement assumées.

– *Pratiquez*, corrige ma copine Belinda. De toute façon, je n'ai jamais été pour. Ou alors avec capote, parce que sérieusement, quand il y a éjaculation, vous êtes d'accord que, après, c'est...

– On est d'accord avec absolument rien du tout ! Tu vas te taire, oui, à la fin ? l'interrompt Jo en lui faisant les gros yeux.

– Oh ! On est entre filles, si je ne peux pas évoquer ce sujet avec mes amies les plus proches, avec qui pourrais-je en parler ?

– Un gastro-entérologue, peut-être ?

– Ça va pas la tête ? Jamais je n'oserais aborder une question pareille avec un médecin !

– Si seulement tu pouvais avoir les mêmes égards envers nous, ce serait juste formidable, tu vois.

– OK, vous êtes prudes, c'est abominable, parfois. Cela dit, pour en revenir à ces histoires d'hémorroïdes, on n'est pas non plus obligées d'en parler, mais on oublie quand même trop souvent que c'est une réalité dont on se garde bien de nous informer avant de faire un bébé. J'appelle ça « le complot pour la vie ».

– Allons bon, c'est quoi encore, cette histoire ?

– Ben oui, ma chérie... Tu n'as jamais remarqué que les femmes ayant eu des bébés se lâchent complètement mais se gardent bien de faire preuve de la moindre solidarité féminine qui consisterait à prévenir les autres femmes, celles qui n'ont pas encore donné la vie,

en les informant, *avant*, des effets réels ? Au lieu de ça, on a droit à des lieux communs du type : « Ça a été le plus beau jour de ma vie », « Le sexe pendant la grossesse était tellement waouh » ou : « Je n'ai jamais eu des seins aussi gros. » Mais, bizarrement, on oublie complètement des détails tout à fait anodins, précise-t-elle d'une voix railleuse. Négligeables, même... Du style : « Maintenant que ton vagin est détruit par la plus belle chose que tu aies vue au monde, prépare-toi aussi à voir tes seins dégonfler. Puis dégringoler au fur et à mesure que tes cernes s'agrandissent. Et au fait, toi là-bas qui souris devant ta première échographie, j'oubliais ! Figure-toi que tu as de fortes chances de ne plus jamais pouvoir aller aux toilettes sans serrer les dents. »

Elle les regarde toutes avec un regard féroce.

– Mais tu ne pourras jamais en parler à tes meilleures amies parce qu'elles sont *très* chiantes.

Jo applaudit :

– Très, très élégant. Vraiment.

– OK, je reconnais que c'est trash. Ce que je veux dire, c'est que tout le monde n'a pas la chance de faire trois enfants, comme Gwen, en retrouvant une silhouette de préado canon à la sortie de la maternité. Parfois, on fait pipi dans sa culotte et on garde un ventre tout mou tout moche.

*Charmant.*

– Charmant...

On est décidément en phase, ma jolie Alexandra et moi. Sa voix mélodieuse accélère immédiatement les battements de mon cœur. Incroyable.

– Bref, tu ne réalises pas combien tu as eu de la chance de ne pas avoir d'enfant.

– Bref, je ne réalise pas, non.

Je ne peux pas m'empêcher de tressaillir à ces mots qu'Alexandra a répétés d'une voix un peu monocorde. Du coin de l'œil, je note sa mâchoire crispée comme si le sujet la heurtait. Elle s'efforce de prendre une grande inspiration alors que sa copine rousse se penche vers elle :

– Ce n'est pas ce que voulait dire Belinda, tu le sais, ma puce.

Elle a l'air triste subitement. Et je ressens pour elle une empathie un peu incompréhensible, si l'on considère que je ne sais rien d'elle, à part que ses yeux noisette prennent parfois de jolis reflets whisky et que j'ai envie de dévorer son corps de toutes les façons possibles. Bizarrement, malgré la réplique de son amie la chanteuse, les autres filles semblent un peu désemparées face à son désarroi.

C'est le moment que choisit mon téléphone pour sonner.

Toutes lèvent la tête dans ma direction. Je regarde l'écran et ne peux retenir un sourire.

Ma mère.

Je voulais une diversion pour éloigner les idées sombres de la petite tête brune d'Alexandra. Je crois que je l'ai trouvée. Je me lève pour pouvoir m'isoler et lui parler tranquillement.

*Est-ce que j'ai vraiment entendu des soupirs ?*

Mais avant de m'éloigner des filles, je prends la peine de décrocher, en essayant de réprimer un sourire qui ne demande qu'à s'élargir. Et surtout, de répondre, à haute, intelligible voix... et *en français* :

– Salut Maman... Comment vas-tu ?

# CHAPITRE 9

## LEANDRO

Pendant que l'eau de la douche à l'italienne ruisselle sur mes épaules, avant de dîner et, je l'espère, de retrouver ma jolie brune, je ris tout seul en songeant à mon petit spectacle de cet après-midi. Au silence qui s'est fait lorsque j'ai décroché quand ma mère m'a appelé, je me suis dit que celui qui avait précédemment suivi ma sortie de la mer était somme toute assez surfait. Parce que là, c'était un silence niveau « treizième jour de méditation en ashram ». Un silence du genre vraiment... très silencieux. Les questions ont fusé et un dialogue s'est ensuivi.

« Donc, en fait, tu comprends le français ? »

Merveilleux. J'ai eu du mal à rester impassible en répondant aux questions qui jaillissaient de tous côtés. Ou plus spécifiquement de la part de Jo et Belinda. Je pense même qu'Alexandra a vu tressaillir la commissure de mes lèvres quand j'ai, tant bien que mal, cherché à réprimer le fou rire qui me gagnait lorsque je leur ai avoué que ma mère était française et moi... un peu aussi.

Je concède bien volontiers qu'ensuite, j'y suis allé un peu fort. Et qu'il n'est pas exclu qu'Alexandra m'ait pris pour la caricature du

petit con prétentieux. Mais je n'ai pas vraiment réfléchi aux réponses à leur donner quand elles ont commencé à me questionner, l'air éberlué. Et puis, voyant à quel point Alexandra semblait gênée, je me suis dit qu'en profiter et en jouer était peut-être *la* solution pour la faire sortir de sa zone de confort, la mettre mal à l'aise, mais en même temps, lui faire prendre vraiment conscience de ma présence et du fait que j'avais envie d'elle. Envie d'elle au point d'être sexuellement agressif, *parce qu'elle le mérite*, peu importe les barrières qu'elle a choisi de dresser autour d'elle, entre tristesse latente, problème manifeste d'estime de soi et considérations ridicules sur la différence d'âge.

Avec un peu de chance, sous ses airs de jolie princesse bien élevée, j'ai peut-être réussi à la convaincre. Ce qui est sûr, c'est que l'avoir vue si nette et si lisse, et néanmoins incapable de dissimuler sa sensualité comme sa mélancolie, me donne beaucoup d'idées qui la décoifferaient et ébranleraient ses limites.

Vraiment *beaucoup*.

Si je veux être pragmatique et efficace, je dois considérer le fait qu'elles ne seront pas en vacances éternellement. En tout cas, même si je serais entièrement prêt à prolonger si Alexandra en émettait le désir, moi, je suis en principe ici pour moins de quinze jours. Autant dire qu'on n'a pas trop de temps à perdre à se tourner autour.

Plus tôt elle viendra dans mon lit, plus grand sera notre plaisir mutuel.

*Et plus si affinités ?*

J'espère juste réussir à faire entendre mon point de vue à celle dont le prénom tourne en boucle dans ma tête. La première femme qui me fait me sentir à nouveau vivant depuis la mort de David.



# CHAPITRE 10

## ALEXANDRA

Parfois, la vie vous joue vraiment des sales tours. Plus exactement, parfois, elle est parfaitement pourrie. Et injuste. C'est ce que je me dis en tout cas face au miroir de ma salle de bains, en observant les traînées que mon mascara, dilué par mes larmes, a laissées sur mes joues déjà joliment hâlées, mon nez gonflé et mes yeux rougis qui me donnent l'apparence étrange d'une petite truie croisée avec un lapin souffrant de myxomatose.

*En même temps, qui te regarde ?*

Il y a encore une demi-heure, ma seule préoccupation était d'être suffisamment mignonne et désinvolte, au moins en apparence, pour montrer à Leandro que j'étais parfaitement capable de surmonter la double épreuve de la position du chien qui pisse et de sa drague narquoise (et en français, s'il vous plaît). Les filles m'avaient affirmé que c'était deux « non-événements », qu'il fallait en rire, que ça ferait une sacrée anecdote à raconter en rentrant. Je les avais quittées, galvanisée, pour retrouver ma chambre et me faire belle. Sauf que dans la chambre, il y avait le Wi-Fi. Et mon smartphone. Et les réseaux sociaux.

*Si j'avais su à quel point c'était vraiment un « non-événement » de se faire gentiment tacler par un mec très sexy...*

J'inspecte ma tenue en reniflant, celle que j'ai soigneusement choisie avant de me connecter à Facebook : mon pantalon blanc cintré, un peu masculin, ceinturé sous une chemise rayée rose et blanche, à peine entrouverte sur un soutien-gorge de jolie dentelle, rose aussi, mais très pâle. Aucune raison de pleurer en principe, je devrais être fière au contraire, puisque c'est moi qui l'ai dessinée et que ces pièces, grâce à l'entregent de Jo, ont été bien relayées par les blogueuses et les influenceuses, comme dans les actualités mode de quelques magazines sympas.

Mais là, je n'ai pas le cœur à m'enorgueillir de ce que nous avons réussi à construire en l'espace de quelques mois de travail acharné, entre récupération de ce que j'avais dessiné en cachette de Louis et création intensive avec Jo et Gwen. Je n'ai en tête que le statut Facebook de celui qui a si longtemps partagé ma vie. Je n'ai pas pu m'empêcher d'aller lire sa page parce que j'ai vu tellement de notifications de relations communes que ma curiosité en a été piquée. Une phrase : « Le plus heureux du monde », identifiant sa nouvelle compagne, Giny-Rose.

*Je lui en donnerai, du Giny-Rose, moi, à Virginie-je-me-prends-pour-une-héroïne-de-Gossip-Girl.*

Et une image, sombre, floue, en noir et blanc pour l'accompagner.

Celle d'une échographie.

*Lui*, qui a quatre ans de plus que moi, va être père d'ici six mois si mes calculs sont exacts.

*Moi*, avec qui il a toujours refusé d'avoir des enfants malgré mon envie viscérale, parce qu'on était « bien comme ça et que la grossesse déformerait mon corps », moi dont il a exigé que je

prenne la pilule du lendemain les deux fois où il aurait pu y avoir un « accident », moi qui ai accepté, je suis seule.

Seule avec mes trente-huit ans dans une chambre d'hôtel trop grande pour mon cœur flétri.

*Inutile.*

*Au rebut.*

J'essaie de me ressaisir. De me dire que je vais aller de l'avant. C'est ce je fais depuis notre rupture. De toute façon, on ne s'aimait plus et son comportement me prouve que je devrais me réjouir de ne plus être avec lui. Sauf que cela ne me soulage pas mais renforce, au contraire, le sentiment du gâchis de toutes ces années que je lui ai consacrées. Au mépris de mon propre bien. Pas d'enfant, mais pas de vrai boulot non plus. Parce que j'ai fait sa connaissance de futur orthodontiste après avoir planté mes deux premières années de médecine, ce qui lui a toujours permis de sous-entendre que je n'étais pas très douée pour les études. Et d'affirmer qu'il ne fallait pas pour autant que je fasse n'importe quoi comme métier.

*N'importe quoi...* Du stylisme, par exemple.

Je repense à toutes ces années passées à végéter dans son ombre. À croire que, puisque j'étais matériellement très gâtée, j'étais heureuse. À fermer les yeux sur ses absences en congrès et les traces de rouge à lèvres sur son col ou la naissance de sa mâchoire. À continuer de croquer mes tenues en son absence, en feignant de m'accommoder du job d'acheteuse à mi-temps pour une marque locale de vêtements *outdoor* qu'il m'avait trouvé, tout content, pour « m'occuper ».

J'essaie de ne pas penser une fois de plus aux raisons pour lesquelles Louis a accepté de faire aussi facilement droit à la demande de mon frère Vincent, avocat jusqu'au bout des dents,

surtout lorsqu'il s'agit de sa petite sœur. S'il a concédé de me payer une importante *prestation compensatoire*, alors même que nous n'étions pas mariés, c'est qu'il devait y avoir eu bien plus que les quelques chemises tachées de rouge que j'avais vu passer, non ? À commencer par toutes ces petites assistantes dentaires admiratives du bel orthodontiste qui devaient bien rire lorsque je passais le voir au cabinet. La dernière en date est désormais officiellement liée à lui, partageant sa joie de se savoir bientôt père de cet enfant qu'il n'a jamais voulu avec moi.

Je ressasse. C'est absurde. Stupide. J'aurais pu m'en douter. Ouvrir les yeux. Prendre conscience de mes qualités et de mes désirs profonds. Et mes clics et mes clacs dans la foulée, en comptant sur ma famille et mes amis pour m'épauler. Ça m'aurait évité de me retrouver à trente-huit ans, seule, à pleurer sur la nullité de mon existence dans une superbe chambre d'hôtel payée avec l'argent de mon ex-même-pas-mari. C'est ridicule, je le sais. Mais rien n'y fait. Au lieu de rejoindre les filles qui doivent se demander ce que je fais, je pleure encore, face au miroir.

On gratte à la porte. Je regarde l'heure sur mon portable, ce fichu messenger de mauvaises nouvelles dont j'aurais été bien inspirée d'oublier l'existence. C'est très clairement le moment de faire semblant d'être joyeuse à l'apéro, les filles doivent se demander ce que je fais.

– Alex ?

*Quand on parle des louves...*

La voix étouffée à travers la porte de ma chambre est celle de Belinda, mais je suis certaine d'avoir entendu d'autres timbres derrière elle. Je me tamponne les yeux avec un peu d'eau, respire une fois encore face à mon reflet en m'efforçant de me tenir droite et pars leur ouvrir.

– Oh ma poulette... J'en étais sûre ! On a vu, nous aussi.

C'est Belinda qui fait irruption la première dans ma chambre, tout en frous-frous blancs et roses, et qui essaie manifestement de m'étouffer entre ses seins odorants et pailletés pour me consoler.

– Viens là, que je te fasse un énorme câlin comme tu détestes. Pousse-toi, Bella, tu vas la tuer avant qu'elle ait pu enfin profiter de la vie sans ce crétin ! dit Jo avant de me déposer un baiser léger sur la pommette.

J'admire au passage la tenue que nous avons également créée pour elle : un short en jean frangé blanc, génial sous un tee-shirt de lin rose pâle, le genre basique simple mais introuvable.

– Alex, je suis désolée, intervient Justine d'une voix ferme, mais tu n'as pas le droit de perdre ton temps à cause d'un abruti qui avait comme décoration de salon une sculpture de molaire plus haute que moi.

Je ne peux pas m'empêcher de pouffer. Elle a raison, qu'est-ce que c'était moche, ce truc. Ridicule. Grotesque, aussi. Et... Je suis à court de vocabulaire, mais vraisemblablement galvanisée par la présence de mes amies, j'enchaîne :

– Tout est plus haut que toi, Justine. Tu mesures un mètre cinquante-cinq, je te rappelle.

Justine me jette un regard faussement furieux mais je sais qu'elle joue le jeu pour me dérider.

– Ça ne rend pas plus légitime le choix d'une dent de deux mètres pour décorer un appartement.

Jo s'esclaffe et renchérit :

– Pour ça, je ne peux pas donner tort à Justine. Ça faisait tellement : « Regardez, je suis un grand orthodontiste imbu de lui-même, je gagne plein de pognon, j'adore ça et je vous le rappelle à chaque instant. » Franchement, ma vieille, sois contente qu'il t'ait

rendu la liberté, je finissais par me demander si tu allais ouvrir les yeux un jour.

Je rigole en la voyant si virulente, mais je réplique :

– « Vieille ». C'est bien ça le problème : je suis vieille.

– Tu vas finir par me faire péter les plombs si tu continues de te lamenter ainsi, lance Joséphine, un tantinet agacée. Line Renaud est vieille. Jane Fonda est vieille. Et elles profitent de la vie, au moins. Donc tu es mignonne, et tu vas arrêter tout de suite de te plaindre. Surtout à cause d'un crétin prétentieux. Crois-moi, ça fait bien longtemps qu'on aurait dû oser te le dire. Tu as trente-huit ans et toute la vie devant toi pour profiter des hommes moins cons que l'abruti avec lequel tu as passé seize trop longues années. Alors tu te mouches un bon coup, tu te remaquilles parce que là, tu ressembles à Belinda quand elle organise une soirée Halloween, et tu sors en souriant de cette chambre. Les autres nous attendent au bar et Gwen ne te laissera pas te coucher ce soir sans avoir participé à la tournée de décollages qu'elle avait en tête !

J'ai toujours le cœur gros. Évidemment. Mon humiliation et ma rancœur sont toujours latentes.

Mais elles ont raison.

La vie est bien trop courte pour que je la passe à me lamenter.

Ce soir, je sors !

# CHAPITRE 11

## LEANDRO

Alexandra est bourrée. Mais *vraiment* bourrée. Voire parfaitement pétée, totalement ivre ou absolument saoule. Le spectacle qu'elle offre à vaciller, piailler, sauter ou tourner sur elle-même entre la piste de danse et le bar, au gré de l'inspiration du DJ, mauvais, au demeurant, pourrait même être assez drôle s'il n'avait pas deux conséquences que je trouve extrêmement contrariantes :

- 1) cela signifie que je ne coucherai pas avec elle ce soir puisqu'il est inenvisageable de coucher avec une femme qui ne serait pas lucide, de surcroît titubante, surtout quand on a prévu de la faire grimper au-delà du septième ciel ;
- 2) Alexandra se laisse complaisamment chauffer par une espèce de bellâtre blond à chignon avec un tatouage de scorpion sur l'épaule dont j'ai cru comprendre qu'il enseigne le ski nautique. Le fait qu'il soit ma propre caricature, du chignon au tatouage, mais en version nordique, joue probablement pour beaucoup dans mon exaspération.

Appuyé contre le bar de la plage, les pieds – en tongs évidemment – en contact avec le sable toujours tiède malgré l'heure

avancée et l'obscurité, je la regarde danser sous le ciel étoilé avec ses amies au moins aussi déchaînées qu'elle. J'avoue ne pas comprendre toutes leurs réactions – qui témoignent probablement d'une très grande complicité mais, surtout, de goûts musicaux de chiotte : hurlements lorsque le DJ (qui ne fera jamais carrière ailleurs que dans le groupe de mon père) passe *J'irai où tu iras* par Céline Dion et un chanteur français dont je n'ai jamais entendu parler ; glapissements assourdissants quand le même DJ (qui mériterait pour le coup de perdre son job) accepte de faire entendre successivement deux titres d'un chanteur parfaitement ringard qu'adorait ma mère : *Belinda*, puis *Alexandrie Alexandra*. J'ai les oreilles qui saignent mais me marre sous cape lorsque commence la seconde de ces deux chansons, en observant Miss Pastèque rugir avec le chanteur, agiter ses doigts laqués de rouge comme s'il s'agissait de griffes, tout en regardant ma jolie brune.

Dans la mesure où ça a l'air d'éclater Alexandra, j'ai plutôt tendance à sourire et à l'observer avec délectation balancer ses magnifiques fesses rondes en levant les bras au ciel. J'aime tellement la regarder bouger que je suis à deux doigts d'aller dégager le DJ pour m'installer aux platines. Après six mois passés à éviter quoi que ce soit qui ressemble à une table de mixage...

*Alexandra, qu'est-ce que tu me fais ?*

Mais évidemment, c'est compter sans la ténacité de ma copine Lina qui débarque avec un sourire tout sauf innocent, deux verres à la main et une robe – rose et blanche, évidemment – qui ne laisse absolument rien ignorer de sa silhouette parfaite ni du fait qu'elle a manifestement oublié d'enfiler des sous-vêtements.

*Je suis maudit.*

Je l'écoute distraitemment me raconter sa journée et combien elle s'investit dans la préparation des soirées pour qu'elles soient



parfaites et à la hauteur des engagements du Club Brasil... bla-bla-bla. J'ai envie de bâiller mais de telles filles, bosseuses et ambitieuses, sont résolument utiles au groupe familial, et ce n'est pas parce que je ne suis pas sensible à son supposé numéro de charme que je ne peux pas reconnaître ses qualités professionnelles. Je discute avec elle sans grande conviction, et surtout sans quitter des yeux Alexandra. Le prof de ski nautique et son scorpion tatoué sont en train d'opérer un rapprochement qui est tout sauf discret. À voir la gueule du type, je suis à peu près certain qu'il a choisi ce job pour baiser tout ce qui bouge et qu'il n'en a strictement rien à cirer, lui, que les mouvements d'Alexandra soient si peu assurés pour cause d'ingestion massive de rhum et autres alcools locaux.

– Elles sont marrantes, ces filles. Pour leur âge, elles ont encore vachement la forme.

Manifestement, Lina a décidé de passer à l'attaque du haut de ses moins de vingt-cinq ans. C'est presque subtil pour elle.

– Vous n'avez pas à peu près le même âge ? je lui demande tandis qu'elle fronce le nez de contrariété. Ce qui est certain, c'est qu'elles sont super canon, à s'éclater comme ça. On sent qu'elles s'amuse entre elles et qu'elles n'en ont rien à faire, du regard des autres... Ça change de certaines gamines qui sont tout le temps en train de poser, de se regarder, pas vrai ?

Lina marmonne une réponse assez inaudible, essaie vainement de relancer la conversation sur le sujet qui la passionne le plus (elle), puis finit par s'éloigner. Sans que je fasse le moindre effort pour la retenir. J'en ai eu tellement, des femmes comme elle entre mes draps depuis que je suis en âge de baiser. Jeunes souvent, bien foutues toujours, petites ou grandes, minces ou rondes, mais finalement interchangeables. Je n'ai jamais eu la moindre difficulté pour conquérir qui que ce soit. C'est un peu désolant, parce que ma

famille est riche – OK, rectification : richissime –, ensuite, parce que, pour ceux qui s'intéressent à l'électro, je suis vite devenu très célèbre et que rien n'est plus simple que de coucher avec une fan qui vous prend pour un demi-dieu.

Ça aurait pu devenir lassant plus vite, mais mon pote Raph avait le goût des défis qui ajoutaient un peu d'imprévu à toutes ces conquêtes trop faciles. Jusqu'à ce qu'on finisse par prendre l'habitude de les baiser ensemble et que cela devienne, ça aussi, sans surprise. Jusqu'à ce qu'il tombe amoureux et décide de ne plus partager – décision aussi compréhensible que regrettable lorsque l'on connaît la femme de sa vie. Jusqu'à ce que *je* finisse par céder aux propositions de David, en pimentant ces soirées redevenues insipides avec des drogues aux effets aussi brutaux qu'éphémères.

Jusqu'à ce que David déprimé, épuisé, se suicide, et que je me réveille un matin avec une envie profonde de vomir toute cette mascarade et de passer à autre chose.

J'observe Scorpion frotter son bassin contre la croupe cambrée d'Alexandra et je décide que ce petit jeu va devoir prendre fin. Si je ne l'ai pas dans mon lit ce soir, pas question que ce soit parce qu'elle décide de rejoindre celui du premier tocard sans scrupule qui passe.

Il faut croire que j'ai quand même un peu de chance puisqu'Alexandra s'approche du bar sans avoir remarqué ma présence, pile à l'instant où commence un morceau de Brodinski, juste après le dernier de Feder. Le DJ progresse, dommage que je choisisse précisément ce moment-là pour lui enlever sa plus belle danseuse.

– J'ai envie d'un truc qui pétille avec énormément d'alcool, vous avez ça ?

Si son timbre est toujours aussi mélodieux, sa voix, elle, me paraît bien plus pâteuse que lorsqu'elle s'est adressée à moi ce

matin. Elle m'électrise encore autant ; sans qu'elle ne fasse rien pour, en plus.

*Sans doute, d'ailleurs, justement parce qu'elle ne fait rien pour...*

Je me décale et me rapproche, me retenant de toucher la mèche de cheveux qui s'échappe de son chignon de fortune. Sa nuque est gracile, plus pâle que le corps déjà bronzé qui m'obsède depuis que je l'ai vue en maillot de bain, et je me dis que je ne me laisserais pas de la mordiller ou de l'embrasser, si seulement elle se laissait apprivoiser.

– Si j'étais vous, j'opterais plutôt pour un truc qui pétille, mais avec aussi peu d'alcool que possible.

Je lui tends le verre de Perrier auquel je n'ai pas encore touché.

– Ça par exemple, ça me paraît idéal pour ce que vous avez.

De profil par rapport à moi, toujours tournée en direction de la barmaid, elle s'est figée en m'entendant lui parler. Je jurerais que sa poitrine se soulève un peu plus rapidement et m'efforce de ne pas en profiter pour admirer les rondeurs que je devine sous sa chemise. Chemise dont les premiers boutons ont sauté pour mon plus grand plaisir.

– Parce que vous savez ce que j'ai, peut-être ?

Elle s'est tournée vers moi, sa main fine sur laquelle dansent quelques bracelets s'empare du verre que je lui ai tendu, ses yeux d'ambre plongent dans les miens. Ma queue tressaille instantanément.

– Vous voulez dire, à part une gueule de bois très douloureuse demain matin ? Non, je ne sais pas, mais vous pourriez peut-être me raconter ça pendant que je vous raccompagne chez vous ? J'allais me coucher de toute façon, je peux en profiter pour vous déposer devant votre bungalow, ça vous évitera de vous perdre dans les allées du Dream...

Je ne parviens pas à réprimer un sourire à ces derniers mots, elle est tellement faite qu'elle serait capable de tourner en rond avant de finir dans le premier hamac venu.

– Vous vous moquez de moi, là, non ?

La formulation est hésitante, mais le sourire bien réel.

Mon Dieu qu'elle est belle...

– Un peu, j'avoue... Mais ma proposition est sérieuse.

– Vous êtes plutôt contradictoire, alors ?

Je suis un peu perplexe et j'imagine que cela doit se lire sur mon visage puisqu'elle reprend :

– Vous proposez de me raccompagner en tout bien tout honneur. Donc je trouve ça un peu paradoxal, par rapport à votre proposition plutôt frontale de ce matin. Vous vous souvenez ? (Elle se mordille la lèvre comme si elle était contente du bon tour qu'elle est en train de me jouer.) Quand vous m'avez dit que j'avais absolument tort sur la manière de baiser des mecs plus jeunes, mais raison sur la taille de votre sexe, et que vous m'invitiez à vérifier tout ça. Non ?

*Ah, quand même... Continue de boire Alexandra, j'adore !*

– Elle était plus que sérieuse. Mais je préférerais qu'on passe à l'action quand vous ne serez plus en état de jouer dans une pub pour la sécurité routière.

– Je n'ai jamais dit que je voulais passer à l'action !

Elle me sourit, je lui souris, je vais finir par la prendre sur mon épaule et l'emmener cuver dans ma chambre pour lui sauter dessus dès qu'elle sera de nouveau lucide.

– Et je ne vois pas ce que la sécurité routière vient faire dans un village de vacances dans lequel tout le monde se déplace à pied.

Je viens donc officiellement de me faire clouer le clapet par une femme à douze grammes.

– Touché, Alexandra. (Elle frémit lorsque je prononce son prénom en me penchant vers son oreille délicate.) Il faut croire que je perds la tête en votre présence (elle frissonne quand je lui mordille doucement le lobe avant de m'éloigner à nouveau) ou que vous exhalez tellement l'alcool que ma tête tourne alors que je n'ai pas bu une goutte...

Son rire fuse, joli, si joli. Je fonds.

– Vous avez sans doute raison, ramenez-moi chez moi alors. Mais...

Mon cœur est déjà en train de battre comme si elle venait de me proposer un strip-tease. Juste parce qu'elle accepte que je la raccompagne devant sa chambre sans me demander d'y entrer. J'ai quinze ans.

– Mais ?

– Mais il y a toutes mes amies... et puis Jeff aussi, je lui avais dit que je le retrouvais.

– Vos amies ne s'inquiéteront pas, on leur fera un signe en partant. (Je sens cinq paires d'yeux braqués sur nous, hyper discrètement... et j'ai plutôt l'impression qu'elles seront ravies de me voir partir avec elle, mais ça, je le garde pour moi.) Et sinon, qui est Jeff ?

J'ai bien une vague idée mais autant en avoir le cœur net.

– C'est le prof de ski nautique. Vous ne voyez pas ? Un blond avec un tatouage de scorpion. Il est adorable, il a lui aussi proposé de me raccompagner, il faut que je le prévienne...

*Mais certainement pas, ma mignonne, certainement pas.*

– Mais non... Pas d'inquiétude. Il vous verra demain, vous lui expliquerez. Vous savez, il a l'habitude et ne se formalisera pas.

On a assez joué, il me semble. La pluie et le beau temps, ça va cinq minutes. Je suis en mode gentil garçon mais j'ai besoin de la

toucher et de m'isoler avec elle. Je lui prends la main pour l'inviter à me suivre.

– Attendez ! Mes sandales ! s'exclame-t-elle en se penchant sous le bar.

Elle se relève en brandissant triomphalement une paire de chaussures dorées. Et, preuve de l'effet stupéfiant qu'elle a sur moi, le simple fait de la voir se redresser après ce bref passage devant mon sexe me transforme presque en ado imprégné d'hormones. Je serre les dents et l'entraîne à ma suite. *Histoire de ne pas la prendre au vu et au su de tout un village de vacances contre le bar.*

Alexandra titube tout au long du court chemin qui nous mène vers son bungalow. J'espère juste que le numéro qu'elle m'a indiqué est le bon. Au pire, je me sacrifierai et lui proposerai de l'héberger, n'est-ce pas ? Je serre plus fermement sa petite main confiante et l'écoute babiller. Elle raconte absolument tout ce qui lui passe par la tête. Et j'adore ça.

– Vous savez que ça m'a trotté dans le crâne, votre petit discours de ce matin. Parce que dans l'absolu, c'est pas du tout mon genre de sortir avec des inconnus comme vous. D'ailleurs, le premier homme avec lequel j'avais couché vient de me quitter, c'est dire.

Ça existe vraiment, des femmes comme ça ?

– Vous étiez avec lui depuis longtemps ?

– Seize ans, oui.

Incroyable. Je ne sais même pas s'il m'est arrivé de rester seize jours avec une femme !

– Et que s'est-il passé ?

Elle a un petit rire désabusé.

– Oh ! Un grand classique. Il m'a quittée pour une quasi-gamine qui a seize ans de moins que lui. Ça ne s'invente pas, n'est-ce pas ? Et dix de moins que moi. Son assistante. Évidemment, elle est

enceinte alors qu'il ne voulait pas d'enfant avec moi. La grande nouvelle a été annoncée aujourd'hui sur tous les réseaux sociaux. Du coup, j'aurai droit à l'humiliation supplémentaire de supporter le « ventre arrondi de l'amour » à un mariage auquel je ne peux pas ne pas me rendre.

Elle a réussi à me répondre quasiment sans balbutier. La colère ?

– Vous êtes triste ?

– Non. En colère. Amère. Honteuse. Inutile. Vieille. Mais triste, certainement pas.

Je m'arrête de cheminer et l'attire vers moi. Amusant de constater qu'elle semble tellement menue sous mon regard alors que ses courbes sont si féminines et si voluptueuses.

– Vous n'êtes pas vieille.

– J'ai trente-huit ans, bientôt quatre-vingt-dix donc, affirme-t-elle, me faisant presque rire. Elle est absolument barge... Pas d'enfant, plus de mec, une société apitoyée qui me regarde comme si j'étais bonne pour le rebut pendant que mon ex, qui a quatre ans de plus que moi, batifole avec une poupée sans rides.

– J'ai fréquenté énormément de poupées sans rides, Alexandra, aucune ne vous arrive à la cheville.

Je peux y aller sur le mode « romantisme au clair de lune », elle est tellement ivre que de toute façon, elle ne se souviendra de rien.

– Vous voyez, vous n'avez pas dit que je n'avais pas de rides.

– Vous n'avez pas de rides et vous êtes mieux qu'une poupée sans rides. Ça vous va ?

– Eh bien vous avez tort, regardez !

Elle recule et fronce la bouche. Je ne sais pas ce qu'elle veut me montrer mais elle ressemble un peu à un poisson qui voudrait faire un bisou.

– Vous voyez ces rides ? Ça s'appelle le code-barres. Eh bien, soit on a le code-barres, soit on ne siffle plus.

Bien. Je n'y comprends rien mais j'opte pour la prudence. Et donc le mensonge.

– En effet, je comprends. Ça semble être un vrai problème.

– Et regardez ! reprend-elle en désignant son décolleté.

*Pas de problème, si elle veut que je regarde, je suis son homme.*

– Vous avez vu ? (Elle serre ses seins entre ses bras et ma queue qui devine combien elle s'y trouverait bien hurle de frustration.) J'ai ces tout petits plis entre les seins quand je fais ça. Eh bien avant, ça n'existait pas.

Je me retiens de passer l'index entre les deux globes rebondis, beaucoup trop appétissants, pour ma santé mentale et respire un grand coup.

– Vous êtes complètement délirante, en fait. Je vais mettre ça sur le compte de l'alcool et demain, lorsque vous aurez dessaoulé, je m'occuperai de vous montrer tout ce que vos seins m'inspirent, comme idées interdites aux sans-rides de moins de dix-huit ans.

J'ai l'impression qu'elle ne pige pas un mot de ce que je viens de lui dire parce qu'elle poursuit, s'emparant de ma main :

– Et ça ! Regardez !

Elle m'adresse un sourire adorable qui me donne juste envie de la faire taire en l'embrassant.

– Vous voyez ? Quand je souris, il y a ces trucs qui se plissent maintenant sur mes tempes...

Elle vient de diriger ma main vers les petits plis qui se sont effectivement formés en haut de ses pommettes et qui ajoutent encore à son charme et sa beauté naturels. Preuve qu'elle a dû beaucoup sourire, non ?

*Merde. Elle me plaît vraiment.*



Mon index s'y promène doucement. Mon pouce en profite pour redescendre et s'aventurer sur la ligne de sa mâchoire.

Alexandra, dont les pupilles sont soudain dilatées, cesse de parler. De respirer, même...

Je prends sur moi pour ne pas m'emparer de ses lèvres qu'elle mordille avec nervosité. Demain nous appartient et je préfère qu'elle ait envie de me revoir plutôt qu'elle me déteste d'avoir profité de son ébriété. Enfin, ça, c'est ce dont j'essaie de convaincre mon sexe qui crie famine, ainsi que ma bouche qui a envie de la dévorer et se moque éperdument de ma volonté de me comporter comme le gentleman que je n'ai jamais été.

Je suis incapable de lui parler et, si je continue de la toucher comme ça, je vais vraiment lui sauter dessus. Alors je reprends sa main pour l'emmener, silencieusement cette fois, devant son bungalow. On n'entend que le bruit assourdi de la fête qui continue de battre son plein sur la plage, et de quelques insectes bourdonnant encore à proximité des fleurs exotiques, odorantes et colorées, plantées dans les allées. Je regarde Alexandra passer le bracelet avec carte magnétique que tous les touristes portent au poignet, pousser la porte et pénétrer dans sa chambre, en me demandant comment je vais pouvoir conclure cette soirée.

– Oh ! Regardez qui est là !

Je sursaute. *Qui* est là ? Dans une chambre fermée ?

Je m'avance de quelques pas et hallucine complètement en voyant que celui qui se tient effectivement devant Alexandra a déjà posé les mains sur les hanches de cette dernière.

– C'est Jeff ! C'est pratique quand même de travailler au Dream, il a pu me faire une surprise.

Mais le meilleur est à venir puisqu'Alexandra, sans se dégager de l'emprise du blaireau à scorpion qui se tient devant elle et me

regarde, moi, avec un air mêlant défi viril, excitation alcoolisée et provocation sexuelle, poursuit, tournant juste la tête pour me parler d'une voix soudain beaucoup plus rauque :

– Vous restez avec nous, Leandro ? Plus on est de fous, plus on rit, non ?

# CHAPITRE 12

## ALEXANDRA

Tout cela ne peut pas être réel. J'ai l'impression incroyable et totalement euphorisante d'être devenue une autre femme.

*Une femme qui serait très nue, et en compagnie deux hommes pas tellement plus vêtus.*

Je me penche pour caresser le torse de Jeff de la pointe de mes seins. Ma caresse est lente, voluptueuse, et même si la tête me tourne un peu, je ressens chacune des sensations qu'elle fait naître au creux de mon ventre. La chaleur de la nuit tropicale ajoute encore à l'érotisme de cette situation. Jeff, allongé sous moi, abdominaux contractés, m'observe à travers ses paupières mi-closes.

Et Leandro.

*Surtout Leandro.*

Leandro, debout à l'entrée de la chambre, bras croisés sur sa chemise ouverte, torse bronzé, tatoué, parfait, et dont je sens les yeux sombres qui me dévorent. Il se délecte du spectacle de mes hanches nues que je balance langoureusement, autant pour lui que pour jouer avec Jeff et faire monter mon propre plaisir.

*J'avoue... Surtout pour lui.*

Je m'approche de la bouche de Jeff pour y promener ma langue, mes fesses se tendent vers le Brésilien silencieux et je me plais à l'imaginer, goûtant du regard le spectacle impudique que je lui offre. C'est savoir qu'il est présent, qu'il nous regarde, qu'il *me* regarde, qui me procure du plaisir, bien plus que les caresses du beau blond allongé sur le lit. Jeff s'empare de l'un de mes seins pour mieux en agacer la pointe de ses doigts, puis de sa bouche, et je laisse échapper un gémissement de plaisir. Il se redresse légèrement et son autre main passe de ma hanche à son membre dressé qu'il commence à promener contre mon sexe humide.

– Attends... je murmure contre ses lèvres, avant de le repousser, me retournant comme pour obtenir l'accord de mon beau Brésilien.

Un sourire, à peine perceptible, incurve sa bouche pleine pendant qu'il hoche la tête en guise d'approbation. Sans me quitter des yeux. Alors je prends appui sur mes genoux pour me redresser, une main appuyée contre le torse désormais luisant de sueur de Jeff. Lentement, très lentement, je commence à coulisser sur le sexe bandé de Jeff, sans pouvoir réprimer le lent gémissement que la montée inexorable du plaisir fait naître sur mes lèvres.

C'est bon. Très bon.

Je m'incline davantage vers le scorpion qui me contemple depuis le pectoral du beau blond et je ferme les yeux pour imaginer la vision que je donne à Leandro. Le visage tendu par le plaisir que je sens monter à mesure, je ne peux pas m'empêcher de pivoter une fois de plus pour observer le superbe Brésilien. Comme s'il ne pouvait plus tenir, tel un grand fauve qui serait resté tapi, guettant sa proie dans l'ombre, il vient tranquillement vers moi. Sa démarche est souple, presque dansante, et un sourire déterminé, celui du conquérant, flotte sur sa bouche magnifique.

J'aimerais être seule avec lui.

Mais, en même temps, je sens mon bas-ventre se contracter à l'idée folle de ce qui m'attend. Je continue d'onduler. J'ai l'impression d'être une autre, de m'être transformée pour mon propre plaisir, mais sans doute aussi pour capter toute l'attention du beau brun dont l'assurance contraste tant avec ma propre inexpérience. *A priori*, cela ne marche pas si mal puisque j'entends Leandro déboucler sa ceinture, retirer son pantalon, et le son qu'il fait en tombant sur le bois exotique du sol me fait frémir. Mon rythme cardiaque s'accélère encore à l'idée qu'il va m'approcher et, pour une raison qui m'échappe, alors que la scène et le lieu ne s'y prêtent guère désormais, j'ai l'impression de n'être là que *pour lui*, de me prêter à ce jeu, qui m'est pourtant tellement étranger, *juste pour lui*.

Une main ferme mais douce s'empare de mes hanches, les caresse. J'en frissonne comme si je savais qu'il avait la capacité de me bouleverser et que plus rien ne sera comme avant. Et puis j'entends le bruit caractéristique d'une pochette d'aluminium qu'on déchire et je devine que Leandro est à son tour en train de mettre un préservatif. L'idée de me faire combler par ces deux hommes sublimes, l'idée, surtout, que l'un des deux est Leandro, cette moiteur, ce silence uniquement troublé par mes gémissements de plaisir tandis que sa main trouve mon clitoris et commence à le caresser avec une sensualité experte, tout cela me donne l'impression de perdre la tête.

C'est alors que je sens le poids du corps du Brésilien contre mon dos qui s'embrase instantanément, sa bouche contre mon oreille :

– Penche-toi, Alexandra.

La sensation est inouïe, j'entends Leandro me chuchoter que je l'excite, qu'il me trouve parfaite, sublime, bandante, qu'il va continuer jusqu'à ce que je crie grâce. Ses lèvres caressent ma nuque, je m'étourdis du parfum de sa peau.

Le plaisir que je ressens est inouï.

Mais quand je me réveille, mon lit est vide d'homme, brun ou blond, ma chambre, déserte. Mes tempes sont tellement douloureuses que mon premier regard est pour la salle de bains dans laquelle se trouvent les médicaments qui pourraient soulager cette atroce gueule de bois.

Sauf que la salle de bains est beaucoup trop loin du lit dans lequel je suis étendue, nue. Je tends une main molle vers la bouteille d'eau posée sur ma table de nuit. Et soudain, tout me revient en bloc, comme un coup de matraque en pleine tête qui ajoute encore à ma nausée. Moi, lascive, déchaînée, prise par deux hommes que je ne connaissais pas il y a moins d'une semaine.

*Oh. My. God.*

J'ai l'impression d'être subitement shootée à l'adrénaline et je me rue vers la salle de bains pour prendre la douche – brossage de dents et ingestion d'un Aspégic 1000 inclus – la plus rapide de l'histoire de l'hygiène humaine. Ensuite, je saute dans la première robe de plage venue, salue au passage la femme de ménage qui se présente pour nettoyer ma chambre et me précipite vers le bungalow voisin, celui de Jo.

Vide, comme ceux des autres filles, situés à proximité.

En même temps, à midi, quand une mer turquoise s'offre à vous, ce n'est pas totalement traumatisant comme constatation. Je poursuis ma course vers la plage, j'ai l'impression d'être dans un état second et que ma tête va exploser.

Ça n'a pas pu arriver.

Ça n'a pas pu *m'*arriver.

Les affaires des filles sont à leur emplacement habituel, devant l'ancien phare occupé par Leandro. J'avise Justine et Belinda en train

de discuter pendant que Pauline lit un magazine. J'ignore où sont passées les autres, mais je m'en tamponne pour le moment.

– Les filles, faut que vous m'aidiez. C'est la catastrophe.

Pauline baisse sa revue en arquant un sourcil ironique.

– Bonjour à toi aussi, Alex chérie.

Belinda et Gwen se marrent en me regardant.

– Est-ce que ton visage hagard aurait un rapport quelconque avec le fait que tu sois rentrée hier soir avec un Brésilien canon ?

Belinda affiche un visage gourmand qui annihile ses efforts pour parler innocemment.

– Je suis dans la mouise comme tu peux pas imaginer ! Je crois que j'ai couché avec lui...

– Oh ! Mes félicitations, ma poule ! s'exclame Gwen qui a l'air très contente pour moi. (Rien à dire, c'est une amie empathique.) C'est trop...

– ... avec lui et avec Jeff, le prof de ski nautique au scorpion.

Bizarrement, tout le monde se tait. Trois paires d'yeux de la taille d'assiettes à dessert me contemplent, incrédules.

– Tu dis ? demande Belinda, la voix un peu enrouée.

– Je me suis réveillée avec des flashs. Moi, Scorpion et Leandro...

– Leandro ?

– Leandro, euh... dans mon...

– Oh la vache !

– Je ne te le fais pas dire.

– Tu n'étais pas contre la sodomie ?

Pourquoi cette question de Pauline me semble complètement inutile ?

– Cela dit, moi aussi, je suis plutôt contre la sodomie, je vous rappelle. Mais avec Leandro, ça peut se discuter, poursuit Belinda.

Et c'est peut-être un détail pour vous, mais pour moi ça veut dire beaucoup, conclut-elle, très fière d'elle.

– Punaise, les filles ! Je vous dis que j'ai couché avec deux quasi-inconnus la nuit dernière et vous me parlez de l'intérêt de la sodomie, c'est vraiment pas le moment !

– En même temps, excuse-moi, mais j'imagine bien qu'un de ces messieurs devait être niché dans ton derrière si tu as couché avec les deux en même temps.

– Cela dit, elle pouvait aussi en prendre un dans sa bouche, non ?

– *Stoop !*

Je crois bien que j'ai hurlé. En tout cas, le résultat ne se fait pas attendre, elles se taisent enfin.

– Je ne suis pas certaine d'avoir passé la nuit avec eux. J'étais tellement saoule que je suis incapable de savoir si j'ai couché avec eux, l'un d'eux, ou personne. Je me souviens seulement avoir été raccompagnée par Leandro. Jeff m'attendait dans ma chambre. J'ai proposé à Leandro d'entrer. Ça, je suis à peu près sûre que c'est arrivé. Le reste est beaucoup plus flou. Mais dans mes souvenirs, je suis très nue, et eux aussi. Et je n'arrive pas à savoir si c'est réel ou si c'est juste un mauvais rêve. Je suis dans la merde.

– Pourrais-tu mieux choisir tes expressions lorsque tu nous parles de rapport anal, s'il te plaît ? Et cela dit, peut-on vraiment évoquer un mauvais rêve quand deux beaux gosses nus décident de te consacrer un peu de leur énergie ?

– Pauline, tais-toi par pitié, je ne suis pas d'humeur, là.

Belinda a la gentillesse (ou la présence d'esprit) de ne pas rire et de poursuivre aussi sérieusement que possible :

– OK, si je résume, tu ne te souviens plus de rien. Soyons pragmatiques : tu as des courbatures ?



Je prends la peine de réfléchir avant de grimacer.

– Oui... Ça veut vraiment dire quelque chose ?

– Si tu n’as pas du tout mal aux fesses, non.

*Pas bête.*

– J’ai mal aux fesses. Mais cela dit, ça pourrait aussi bien venir du cours de gym d’hier, non ?

Je les regarde avec un air de chiot suppliant. Et ça marche : Gwen opine du chef.

– Oui ! Moi aussi j’ai des courbatures. Et à des endroits qui pourraient prêter à confusion. Pourtant, je vous confirme que je suis restée parfaitement fidèle à mon mari.

Je l’embrasserais. Belinda paraît réfléchir.

– Enfin, il doit bien y avoir des détails, non ? Tu étais comment ce matin ?

– Fourbue et nue. Et avec des visions très claires de ce je faisais entre Jeff et Leandro.

– J’en viendrais presque à te souhaiter que ça ait eu lieu, murmure Belinda d’une voix rêveuse.

– Mais non ! Je ne veux pas avoir couché avec deux hommes juste parce que j’étais ivre morte, même si ça te permet d’assouvir un fantasme ! Et je veux pouvoir savoir à quoi m’en tenir si je les croise tout à l’heure !

Rien que d’y penser, je suis mortifiée.

– OK, poursuivons : ça sentait l’homme et le sexe ? Il y avait des capotes ?

Belinda est méthodique. Un peu crade. Mais méthodique.

– Est-ce que ça sentait le sexe ? je répète en me demandant comment j’ai pu boire au point de devoir me poser ce genre de questions. Aucune idée, je suis partie à peine ma douche prise. Pour les capotes, en revanche, je n’y ai pas pensé.

– Fonce dans ta chambre et va inspecter tes poubelles, ça sera déjà un indice, non ?

J'ai envie de me gifler tellement j'ai été négligente.

– L'idée est bonne mais la femme de chambre arrivait au moment où je suis partie à votre recherche. À mon avis, c'est mort.

– Mince...

Belinda s'abîme quelques instants dans une réflexion qui creuse une ridule entre ses deux sourcils. Elle a dû échapper à la vigilance de Léon, mieux vaut ne pas le lui dire.

– Du coup, je ne vois qu'une solution, reprend-elle.

– Laquelle ?

Ma voix est pleine d'espoir. Tout plutôt que de ne pas savoir si je suis devenue la femme super libérée du *resort*, ou si je reste cette bonne vieille Alexandra, sage comme une image et cocue comme personne.

*Et entre les deux, on pourrait trouver un juste milieu ?*

– Tu vas leur demander.

– Quoi ?

*Elle n'est pas sérieuse, là ?*

*« Bonjour ! bien dormi ? Aurais-tu l'obligeance de me dire si nous avons eu un plan à trois hier soir ou si c'est juste un délire personnel dont je te prierais, dans ce cas, de ne pas tenir compte ? »*

– Belinda n'a pas tort. C'est la seule façon d'en avoir le cœur net. Si Gwen s'y met...

– Et comme Jeff est plutôt occupé (Belinda désigne d'un doigt que je qualifierais de triomphal et perfide deux bateaux qui naviguent au large en tractant des skieurs), il ne te reste que la solution *caliente* : c'est-à-dire... (Elle se tourne avec un large sourire vers le portillon entrouvert qui permet d'accéder au bungalow de Leandro.) Celle de demander à un certain Brésilien...

Déjà que je rougis de honte rien qu'à l'idée de le croiser de nouveau... Autant dire que l'idée d'aller le trouver pour savoir s'il s'est occupé de mon postérieur la nuit dernière ou si j'ai des rêves érotiques qui feraient pâlir d'envie Jacquie et Michel me démoralise totalement.

# CHAPITRE 13

## LEANDRO

Je rêve d'Alexandra.

Plus précisément, je rêvasse : alors que je suis douché et déjà en short de bain, je suis allongé sur mon lit, incapable de faire autre chose que de penser à elle.

L'envie me démange de caresser sa peau.

Mon nez frémit au souvenir de son parfum.

Son rire ne cesse de retentir dans ma tête. Sans compter cette question qui tourne en boucle dans mon crâne, comme un *leitmotiv* susurré d'une voix sensuelle : « Plus on est de fous, plus on rit, non ? »

Je fais pitié à me comporter comme un adolescent enamouré alors que le dernier souvenir que j'aie d'elle est celui d'une femme totalement débridée. Je suis en train de me convaincre que si je veux la voir, le meilleur moyen est probablement de quitter ce lit, puis cette chambre, pour essayer de la retrouver sur la plage ou ailleurs dans le *resort*, lorsque l'on toque à la porte. Je remercie intérieurement la femme de chambre d'avoir réussi à m'extirper du matelas incroyablement confortable sur lequel j'étais bien parti pour

rester avachi encore une bonne partie de la journée (*note pour moi-même : penser à confirmer à mon père la qualité de la literie en suite Deluxe*), je m'étire, me lève (enfin), quitte ma chambre pour traverser le séjour, et me dirige nonchalamment vers l'entrée.

Sauf que quand j'ouvre, je ne tombe pas sur la gironde et sympathique quinquagénaire affectée à ma suite, mais sur celle qui occupe toutes mes pensées depuis que je l'ai quittée. Alexandra se tient sur le pas de ma porte comme une apparition miraculeuse. *Mais une apparition affichant une expression effarée, et qui semblerait sur le point de s'enfuir.* Dans la mesure où mes rêves ne lui ont pas rendu hommage, malgré ses cernes prononcés qui la rendent encore plus désirable, il n'est évidemment pas question que je la laisse se raviser. Je lui souris tranquillement sans quitter son visage magnifique des yeux et opte pour le tutoiement :

– Bonjour, ravi de te revoir si vite, Alexandra. Tu veux entrer une seconde ?

Comme elle me dévisage de ses grands yeux de biche, se demandant visiblement ce qu'elle fait là, j'insiste doucement en posant la main sur son bras pour l'inviter à franchir le seuil.

– Sauf si tu insistes pour autre chose, je te propose simplement un café. Reste avec moi le temps que je le prépare, on ira le boire sur la terrasse.

Elle inspire un grand coup et j'essaie de faire abstraction de la pensée que cela rend encore plus appétissante la rondeur de ses seins dans le décolleté de sa robe de plage multicolore sous laquelle on devine les liens d'un haut de maillot de bain kaki. Je vais essayer de bien me comporter pour une fois, histoire de ne pas tout faire foirer. Je traverse le salon pour m'approcher de la partie cuisine. J'adore l'idée qu'il y ait tout cet électroménager alors qu'aucun résident n'a jamais préparé plus qu'un café ou un thé dans cet

espace, j'en suis certain. Mais peu importe, le client doit se sentir comme chez lui, avoir envie d'utiliser le room service, d'aller dans un des nombreux restaurants du Dream. Ou pouvoir proposer un café Jura à une belle brune tétanisée qui se presse les mains avec une nervosité manifeste que je ne m'explique pas pour le moment.

Je prends mon temps pour le préparer, ce fameux café, d'ailleurs. Je sens qu'Alexandra a besoin de se calmer avant de me parler et je ne veux surtout pas l'effrayer alors qu'elle a fait la démarche de venir vers moi. Pour autant, après avoir laissé passer quelques instants dans un silence pas trop inconfortable de mon point de vue, je finis quand même par reprendre la parole :

– Que me vaut le plaisir de ta présence, Alexandra ? À part, évidemment, ton envie de tester la qualité de mon café, mais j' imagine que tu n'es pas venue que pour ça ?

Elle me regarde en esquissant ce qui pourrait s'apparenter à un commencement de début de tentative de sourire. On progresse.

– Je ne bois pas de café.

*Bravo, mec. J'appelle ça avoir un sacré feeling.*

– Ça m'excite, poursuit-elle, je n'ai pas besoin d'en rajouter.

*OK, je vois. Je rebondis ou je ne rebondis pas, là ?*

– Enfin...

*Voilà, je l'ai de nouveau perdue : elle a compris toute seule. J'ai droit à la totale : yeux écarquillés, silence, reprise en mode balbutiant avec joues rosies.*

– Enfin... bref, ce n'est pas ce que je voulais dire.

Je m'efforce de rester imperturbable, du moins en apparence. Parce qu'au fond, je bous. D'envie de la prendre dans mes bras pour lui demander ce qui la rend si nerveuse, de la rassurer... avant d'aller la dévorer sur le lit qui n'attend que nous dans la pièce à côté.

– J’avais compris. Tu ne bois pas de café parce que ça t’excite. Pas de problème. Comme tu ne me sembles pas particulièrement surexcitée à l’heure où je te parle, j’imagine que c’est parce que tu te sens nerveuse et que tu veux garder ton calme.

Elle acquiesce, j’ai l’impression d’avoir affaire à une ado qui aurait volé les bulletins dans la salle des profs.

– Donc explique-moi. C’est à propos d’hier soir, j’imagine ? Je peux t’offrir autre chose à boire ?

*À part mon corps, je veux dire*, mais j’imagine que je vais garder ce type de réflexions pour moi pour le moment.

– Non, c’est gentil.

Alexandra est passée en mode débit mitraillette, elle est à l’aise, rien à dire, ça se sent...

– J’ai juste besoin de savoir si j’ai couché avec toi cette nuit et...

*Pardon ??*

– Et ?

– Et... euh... le prof de ski nautique... tu sais ? Jeff. Celui qui a un tatouage...

*Avec un scorpion. Oui, je sais.*

Appuyé contre le plan de travail baignant dans la lumière du soleil, je l’écoute terminer en buvant posément, au moins en apparence, une nouvelle gorgée de café. C’est peut-être un peu salaud mais je crois qu’il y a moyen de s’amuser. Et j’avoue que j’adore la voir rosir.

– Tu te souviens de quoi, au juste, Alexandra ?

Elle ferme brièvement les yeux avant d’inspirer un grand coup pour affronter mon regard en levant vers moi son joli visage.

– À dire vrai, je n’arrive pas à savoir si ce dont je me souviens est réel ou si c’est un cauchemar.

– Mais encore ?

Je sais, je pourrais lui répondre tout de suite, mais ça serait beaucoup moins drôle.

– Disons que j’ai un souvenir de toi et moi en train d’ouvrir la porte de ma chambre et de tomber sur Jeff. Puis... dit-elle avant de s’interrompre, les yeux fermés, comme pour me faire disparaître. De moi sur Jeff et de toi... Oh mon Dieu, ce n’est pas possible que je dise un truc pareil à voix haute.

– De moi ?

J’ai bien une vague idée des deux endroits où je pourrais être mais je suis curieux de savoir quelle option elle a retenue.

Elle soupire, encore. Rosit, encore. J’adore, toujours.

– De toi, derrière.

– Derrière ?

J’arque un sourcil en affichant une expression qui se veut perplexe. Un vrai petit ange auquel on donnerait le bon Dieu sans confession. Après *Où est Charlie ?*, je vous invite à découvrir *Mais où se cache le sexe de Leandro ?* Je sens que mon grand-père et mon père ne sont pas les seuls de la famille à avoir le sens du business. Le succès me guette. Cela dit, je crois que si je continue de torturer Alexandra ainsi, elle va finir par user ses mains à force de les triturer. Je décide d’arrêter de la tyranniser, j’ai beaucoup mieux à faire avec elle. Je m’offre le luxe de boire encore une petite gorgée de café avant de répliquer :

– Si je te comprends bien, mais n’hésite surtout pas à m’interrompre si je me trompe, tu es en train de m’expliquer que tout ce dont tu te souviens de la nuit passée, c’est toi, empalée sur ton copain au scorpion, et moi (je marque un temps, souris largement parce que, croyez-moi, des instants pareils, ça se savoure) en train de me consacrer à tes jolies fesses, c’est bien ça ?



Les yeux d'Alexandra ont subitement triplé de diamètre. Le phénomène mériterait qu'on s'y attarde s'il ne me donnait pas autant envie de rire. Cette fois-ci, c'est moi qui inspire un grand coup sans la quitter du regard. Je crois que je l'ai perdue jusqu'à ce qu'une petite voix étranglée s'élève :

– Oui. C'est ça. Je peux avoir un verre d'eau, finalement ? Enfin, sauf si tu as une bouteille de gin ou de tequila ?

Je lui sers son verre d'eau, le lui tends, savoure lorsque sa main menue frôle la mienne. Et ne recule plus.

*Place forte en cours de reddition. Je répète : place forte en cours de reddition.*

– J'ai bien entendu tout ce que tu viens de me dire. Pour te répondre : premièrement, si par hasard tu l'ignoris, sache d'abord que tu es extrêmement drôle quand tu as bu. (Elle grimace mais n'en est que plus mignonne.) Deuxièmement, je te confirme que je t'ai accompagnée jusqu'à chez toi et que Jeff t'attendait dans ta chambre, mais...

À cet instant, Alexandra gémit et se cache le visage derrière les mains. Dont elle écarte immédiatement les doigts en les faisant lentement glisser vers le bas pour continuer de me regarder en secouant la tête avec incrédulité. Je la trouve vraiment adorable quand elle doute. Pour autant, je n'ai pas envie de la torturer non plus.

– Mais Jeff n'est pas resté avec nous.

Je lui raconterai plus tard, ou pas, comment je l'ai invité à dégager, en lui disant que s'il n'obéissait pas, il pourrait dire adieu au Dream, parce que je me chargerais personnellement de le virer à coups de poing dans sa petite tronche de raclure. Avant bien sûr d'en informer le service ressources humaines en expliquant comment il s'introduit dans les chambres de clientes éméchées pour profiter

de leur état au mépris de toutes les règles de respect du consentement des femmes ou, tout bêtement, de la propriété privée. Je marque une pause pendant qu'elle m'observe, avec l'air de réfléchir en se demandant ce que mes paroles peuvent bien impliquer.

– Et, même si l'envie ne me manquait pas, je ne suis pas resté non plus.

Je préfère passer sous silence le fait qu'elle a essayé de m'insulter, malgré son hoquet, pour m'expliquer que je n'étais pas son père, qu'elle pourrait même être ma mère si elle avait eu ses règles à dix ans comme Belinda, et que si elle avait envie de passer la nuit avec deux hommes, alors qu'elle était bronzée et en vacances, c'était quand même son droit le plus élémentaire. Je l'ai accompagnée à la salle de bains pour vérifier qu'elle parvenait à faire une toilette rapide sans se noyer dans le verre à dents, l'ai forcée à avaler un comprimé de paracétamol malgré ses jurons persistants. Puis je suis reparti, sans me retourner, héroïque donc, lorsque je l'ai entendue se déshabiller, tout en continuant de m'agonir d'insultes fleuries, pour se coucher. Enfin.

– Oh, mon Dieu ! Merci !

Dieu n'a pas grand-chose à voir dans l'histoire à mon avis, mais je préfère rester humble. Je me rapproche et je pense que l'espace qui nous sépare doit équivaloir à la longueur de ma main. Histoire de vérifier que je suis toujours aussi bon en géométrie, j'agrippe légèrement ses hanches pour qu'elle se rapproche de moi.

Retour des pupilles dilatées, taille triple.

– Ravi de te voir aussi soulagée. Si tu me permets, tout cela appelle quelques petites observations de ma part.

– Oui ?

Elle halète légèrement mais ne m'a pas demandé de retirer mes mains. Cela tombe très bien parce que je n'en avais pas l'intention.

– Je suis ravi de voir que tu as une imagination aussi développée, Alexandra, je poursuis, en gardant une main sur sa hanche et en remontant l'autre jusqu'à son menton que je caresse doucement du pouce. Mais il faut que je te dise un truc : j'espère que ça ne sera pas un problème pour toi mais, tu vois... la sodomie, c'est pas pour moi. Maintenant...

Je me penche vers sa ravissante petite oreille pour lui murmurer la suite.

– Si c'est vraiment ce que tu attends de moi, on pourra s'arranger. Il paraît que je ne me débrouillais pas trop mal.

Je me garde de lui expliquer que, dans une vie qui me paraît bien lointaine désormais, quand j'étais adepte de plans à trois avec mon pote Raphaël, notre petite chorégraphie était bien réglée, et je lui laissais toujours le plaisir d'être derrière. J'ai mieux à faire.

– Qu'est-ce que tu fais ?

Je caresse de mes lèvres sa peau délicate.

– Je viens de t'embrasser dans le cou.

– OK. Mais pourquoi ?

– Parce que tu sembles avoir des difficultés à te souvenir de la nuit précédente.

– Quel rapport ?

Sa respiration est de plus en plus erratique maintenant que je l'ai approchée jusqu'à ce que nos deux corps se touchent et qu'elle sait précisément combien elle me plaît.

– Si tu avais vraiment passé la nuit avec moi, Alexandra, je peux t'affirmer que, gueule de bois ou pas, tu t'en souviendrais. Parce que je n' imagine pas ne pas me souvenir d'une seule minute de la nuit que tu accepterais de passer avec moi.

Ses pupilles sont si assombries que je ne vois même plus l'or de ses iris. J'ai tellement envie d'elle.

– OK. Mais je ne vois toujours pas le rapport.

Elle est douce, cambrée contre mon corps, je sais qu'elle ne s'enfuira plus tandis que je laisse mes doigts se promener paresseusement sur sa nuque.

– Le rapport ? Disons que je te crée des souvenirs.

Et je l'embrasse.

# CHAPITRE 14

## ALEXANDRA

Leandro m'embrasse et je n'y comprends rien. *C'est juste incroyable et si bouleversant que j'aimerais que cela ne s'arrête jamais.* Je n'y comprends rien parce que je ne m'attendais pas à ça. Pas à ce baiser, expert évidemment, mais tendre, aussi, et qui me trouble tellement. Pas à ces émotions perturbantes. Pas à ce fourmillement dans tout mon corps aimanté par le sien alors que je le connais à peine. Depuis qu'il m'a attirée vers lui au point de me permettre de sentir son érection, bien réelle et qui n'a rien d'un délire dû à mon imagination trop fertile, depuis que ses mains ont commencé à se promener de mes hanches vers ma nuque, depuis qu'il a déposé quelques baisers légers sur ma peau subitement hypersensible, même moi, avec mon inexpérience en matière d'hommes, je me doutais bien de ce qui allait suivre.

Je vais être honnête. Je l'espérais, ce baiser, depuis que je me suis transformée en une boule de désir presque douloureux, juste en franchissant le pas de la porte de la suite luxueuse qu'il occupe. Le genre de désir qui naît dans l'estomac et irradie au point de vous

donner l'impression de manquer d'air. Et d'avoir le cœur qui bat au niveau de l'entrejambe.

*Magique.*

Le seul fait d'avoir levé les yeux sur le torse nu, sculpté et encre de Leandro a encore contribué à obscurcir mes pensées déjà considérablement troublées par l'abus d'alcool. Il m'a littéralement embrasée.

*Il faut dire qu'il y a de la matière.*

Totalement perturbée par son corps athlétique, je n'ai pu que bredouiller ce que j'avais pourtant répété sur les quelques mètres qui séparaient la plage de chez lui.

*Brillante.*

Alors évidemment que, troublée par ce spectacle, électrisée par les frissons qu'il fait naître sur mon corps rien qu'en frôlant ma peau de ses pouces, je l'attendais, son baiser. Mais je l'imaginais torride, comme le type sublime qui me fait toujours face avec son demi-sourire sensuel. Sauvage comme la panthère noire à laquelle il me fait penser lorsque tous ses muscles nerveux roulent sous sa peau mate. Bestial, comme dans ces films où les deux amants se déshabillent frénétiquement et baisent comme des animaux, éperdus d'un désir trop longtemps inassouvi. Le ventre noué, les poumons comprimés, je m'y suis préparée quand il m'a murmuré, un peu moqueur, un peu tendre déjà, qu'il allait me *créer des souvenirs*. Parce que s'il ne l'avait pas fait, c'est moi qui l'aurais plaqué contre le mur pour caresser cette peau lisse et bronzée, et lui arracher ce short de bain qui ne laissait aucun doute sur l'envie qu'il avait de moi.

Et j'aurais pris du plaisir.

Pris *mon* plaisir à en oublier mon prénom en ayant enfin un orgasme insensé. Du sexe pour du sexe pour la première fois de ma

vie, pour effacer l'autre ordure qui m'a quittée pour une bimbo. Faire un truc vraiment fun, un coup d'un soir, même en journée, avec un type qui n'existe pas dans la vraie vie – pas dans la mienne, en tout cas –, pour prendre un pied royal avant de continuer mes vacances en en rigolant ensuite avec mes amies. Je me le serais créé, mon *souvenir* de vacances. Mais un *souvenir* atomique et boosté aux hormones.

Sauf que ce n'est pas du tout ce qui se passe.

Le baiser qu'il me donne en prenant ma nuque dans sa main lourde est doux.

Doux, déterminé, curieux. Et gourmand.

*Très gourmand.*

Je sens son sourire qui s'élargit tandis qu'il l'approfondit de ses lèvres chaudes, enjôleuses, et que je lui offre les miennes. Je ferme les yeux en m'y abandonnant, sans doute pour lui dissimuler ma surprise aussi, et combien cette délicatesse experte me déstabilise. Surtout lorsqu'il l'interrompt pour appuyer son nez contre mes cheveux, me humer, puis recommencer, mais cette fois-ci d'une manière beaucoup plus décidée et ferme. Me faisant perdre définitivement la tête tandis que je savoure le frottement de sa joue un peu râpeuse contre ma paume. Je ne comprends pas cette façon qu'il a de réprimer sa force en me soumettant au jeu savant de sa langue. À quoi joue-t-il ? Il me domine malgré tout lorsqu'il immobilise doucement mes bras pour les appuyer contre le mur et se rapprocher encore. Je suis comme droguée par son goût contre ma langue, son odeur, sa puissance.

Je ne sais plus comment réagir.

Ce n'est pas ce que je suis venue chercher. Ce n'est pas ce que je peux assumer.

Je voulais savoir si on avait effectivement *baisé comme des animaux*.

Je voulais, probablement aussi, qu'on *baise*, de nouveau, *comme des animaux*. Qu'on tire un coup à la va-vite, libérateur, avant de repartir, apaisés et bons amis (ou pas), chacun de son côté.

Je veux oublier Louis.

Prendre un pied d'enfer ainsi que m'y invitaient les filles.

Mais là, rien ne se déroule comme prévu et je ne comprends plus rien à ce qui se passe. Aux battements de mon cœur qui n'a rien à faire dans cette histoire. À ces mains qui cheminent paresseusement sous ma robe qu'elles viennent soulever avant de trouver le haut de mes cuisses et de les caresser. À ce regard brillant d'un désir maîtrisé mais déterminé. Je suis stupéfiée, déroutée, électrisée, et malgré toute ma volonté de garder la tête froide, je me laisse porter par sa douceur d'autant plus enivrante qu'elle émane de mains parfaites, si fortes et savantes.

Je ne m'explique même pas comment je me retrouve soulevée contre son corps musclé, mes jambes entourant ses hanches, mon entrejambe appuyé contre son sexe si dur. Je le laisse m'embrasser et me caresser avec ce mélange improbable de tendresse amusée et de détermination sauvage, qui me bouleverse. Louis ne m'a jamais tenue comme ça. Louis ne m'a jamais regardée comme ça. Certainement pas à la fin de notre histoire. Mais pas non plus lorsqu'elle a commencé et que je l'aimais, admirative, et presque reconnaissante qu'il veuille de moi.

Je lui rends son baiser avant de laisser glisser mes mains, pour découvrir, presque fiévreusement, son torse magnifique et dénudé.

– Chhhut Alexandra... Calme-toi. On a le temps.

*Non, on n'a pas le temps. Ce ne sont que des vacances. Il est un rêve fait homme et si je me prends à rêver, j'aurais trop peur de me*



*réveiller encore une fois sans lui. Il est trop jeune pour moi, il va bien finir par s'en apercevoir, non ?*

Leandro se contrefiche manifestement de mon soliloque intérieur. Il me serre contre lui en m'embrassant et, accrochée à ses épaules puissantes, je me sens minuscule contre son corps dense et ferme. Totalement à sa merci lorsqu'il me dépose sur le plan de travail de la cuisine.

*Ouiiii... S'il te plaît. Fais de moi ce que tu veux mais continue...*

Pile au moment où vibre mon téléphone que, dans le feu de l'action, j'ai dû poser machinalement lorsque je suis arrivée. Ce sont les filles. Sûrement. On continue de communiquer durant le séjour *via* notre conversation WhatsApp. On a prévu de partir en excursion au marché de Quatre-Épices. Ou un truc dans le genre.

Je ferme les yeux, puis les rouvre. Ce n'est définitivement pas un rêve et je n'ai donc aucune raison de faire n'importe quoi. Punaise, mais qu'est-ce qui m'a pris ? Leandro semble me considérer avec attention. Ses lèvres sont luisantes de notre baiser, son visage est toujours contracté par le désir. L'espace d'un instant, je me dis que je dois rester. Parce que c'était tellement bon et que j'ai l'espoir de retrouver cette connexion improbable.

Mais, heureusement, mon téléphone vibre à nouveau et me rappelle à la réalité. Je suis une femme française de trente-huit ans, en vacances avec ses amies, n'ayant strictement rien à faire dans la chambre d'un Brésilien trop beau et qui doit avoir dix ans de moins qu'elle. Tant pis pour lui, le pauvre, il trouvera son plaisir ailleurs, je ne suis pas inquiète pour lui. Mais moi, je ne suis plus du tout celle qu'il lui faut pour le soulager.

J'ai déconné. *Totalement* déconné. J'imagine que je peux mettre ça sur le compte de l'annonce de la future paternité de Louis, de mon rêve érotique, de mon envie de me prouver que je peux encore

plaire. Mais il n'empêche que j'ai commis une grosse erreur. Avec un baiser monumental en option, mais quand même. Je me laisse glisser du plan de travail en rabattant ma robe du même mouvement. Pas malin puisque je me retrouve désormais coincée entre le rebord et un grand brun à l'expression de moins en moins conciliante.

– Je vais y aller. J'ai, euh... une excursion.

Il hausse les sourcils.

Je poursuis. Je suis une grande fille. Je pourrais même être sa mère si j'avais eu mes règles à dix ans, donc à moi de faire preuve de maturité.

*Comment s'en tirer dignement, comme si de rien n'était, après un baiser explosif, et sans s'occuper de Monsieur ? Alexandra vous dit tout ce soir sur YouTube.*

– J'avais besoin d'y voir plus clair. Et je te remercie mais, euh... enfin... C'est plus clair.

Les sourcils de Leandro semblent ne plus vouloir retrouver leur position normale.

– Vraiment ?

– Oui, oui. Vraiment.

Je me faufile entre le plan de travail et lui, hume au passage son odeur boisée et virile, et parviens à le contourner sans qu'il ne fasse rien pour me retenir. J'en éprouve presque un pincement de regret. Il se retourne pour continuer de me contempler, la main droite fourrageant dans sa chevelure brune, son bras gauche appuyé contre le plan de travail. C'est normal, ce sourire moqueur ?

– En tout cas, je te remercie, c'était, euh... très bien. Bravo, je reprends alors qu'il me regarde avec un sourire de plus en plus large.

« Bravo » ? J'ai vraiment dit ça ? Pitié, non...

Je récupère mon téléphone et me dirige comme une criminelle en fuite vers la porte de la suite. Plus que trois mètres. Deux. Un...

– Alexandra ?

Je me fige et me retourne parce que je suis une femme qui assume ses actes. Pas une gamine.

*Enfin, je crois.*

– Oui ?

Mon Dieu qu'il est beau. La peau de son torse luit d'une fine couche de sueur, on dirait l'incarnation de l'érotisme. Je manque de défaillir pendant qu'il avance tranquillement vers moi jusqu'à s'arrêter à quelques centimètres à peine.

*Touche-moi...*

– Hier soir, tu m'as supplié de rester avec toi. Cette nuit, tu as rêvé que je te prenais avec un autre homme. À l'instant, tu viens de t'alanguir entre mes bras (il aspire doucement sa lèvre inférieure et la lèche sans me quitter des yeux), et j'ai toujours ton goût dans la bouche. Je ne suis pas dupe.

Il avance sa main vers moi, son pouce effleure la ligne de ma mâchoire, se retire, c'était bien trop court, je veux qu'il revienne.

– Je ne peux pas croire une seule seconde que la véritable Alexandra soit cette femme qui se cache et cache ses désirs comme tu essaies de le faire à cet instant. Alors si tu penses que je vais te laisser t'enfuir comme ça, je peux te dire que tu te plantes complètement : crois-moi, je ne te lâche plus du séjour.

# CHAPITRE 15

## ALEXANDRA

– Le mancenillier est l'arbre le plus mortel du monde.

Je regarde avec circonspection l'arbre qui longe le chemin que notre groupe a emprunté. Ses fruits ressemblent à des petites pommes vertes. Selon notre guide, bien trop volubile pour un lendemain de beuverie et de (faux) plan à trois, le terme « mancenillier » dériverait de l'espagnol *manzanilla*, ou « petite pomme ». S'il me semble bien moins méchant que les cactus que j'ai pu croiser dans le désert américain, il y a un panneau planté juste devant, sur lequel apparaissent en gras et en rouge des mots particulièrement inspirants. Comme « Extrêmement toxique » ou « Danger de mort ».

*Vive les vacances, vive l'insouciance<sup>1</sup>...*

– Il ne faut donc jamais vous appuyer contre son tronc, insiste le guide. Ne faites pas comme ce couple d'amoureux fougueux qui a failli mourir en faisant vous savez quoi.

Instantanément, je pense à Leandro. Plus exactement, si j'essaie de rester lucide : instantanément, je pense encore plus à Leandro. Ce qui semble d'autant plus compréhensible qu'il se tient à quelques

mètres à peine de moi et est juste à tomber par terre avec son short type baroudeur qui lui arrive au genou et ce tee-shirt, d'un bleu pétrole un peu passé, qui fait ressortir sa peau métissée et souligne son torse sans le mouler. Affichant un sourire aussi goguenard qu'entendu, celui dont il ne se départ plus depuis que j'ai découvert qu'il nous attendait déjà au début de l'excursion, il me dévisage, comme s'il avait lu dans mes pensées. Quant à son regard... Même moi qui n'ai pas confiance en moi, je sais y reconnaître ce désir intense qui étincelait dans ses yeux, il y a à peine deux heures lorsque nous étions seuls dans sa suite.

Je déglutis et essaie de chasser le souvenir oppressant mais tellement excitant de ces moments que nous venons de partager.

Sauf que c'est impossible.

Surtout quand il se mordille la lèvre inférieure en m'observant d'un air entendu.

Je manque de m'effondrer sur place et frissonne rien qu'en songeant à ses premiers baisers cheminant le long ma nuque alors que, collée à lui par sa grande main ferme, je percevais toute son envie de moi.

*Je te crée des souvenirs...*

Je fais semblant d'être totalement passionnée par les explications du type sec comme un marathonien surentraîné qui a promis de nous montrer des plages sublimes *via* la forêt au pas de course – et sans baignade, on n'est pas là pour rigoler –, avant de nous amener au village le plus important des environs. Je fais surtout mine de n'être pas du tout ultra-consciente qu'une panthère noire faite homme se rapproche tranquillement de moi.

– Je sais à quoi tu penses, Alexandra.

Évidemment qu'il le sait, je dois ressembler à une adolescente sur le point de jouer à son premier Action ou vérité alors que le

garçon de ses rêves y participe aussi. Transparente et totalement surexcitée. La voix qui vient de caresser mon oreille est toujours aussi tonique et souriante. Comme le mec magnifique auquel elle appartient et qui est désormais beaucoup trop proche de moi pour me permettre de garder les idées claires.

Du coin de l'œil, je note que les cinq pestes avec lesquelles je suis partie en vacances ne perdent pas une miette du spectacle, tandis que le guide nous explique que nous serons d'ici trois quarts d'heure au marché des épices. Malgré la chaleur humide, ça semble formidable. La seule odeur suave et aphrodisiaque qui m'intéresse cependant, n'en déplaît aux vendeurs du « bois bandé » local vanté par le guide, c'est celle de la peau du mec bien trop beau qui se tient à côté de moi et qui ne me quitte pas des yeux. Un mélange de soleil et d'un parfum subtil mais entêtant, dont je n'arrive plus à me défaire depuis que ses lèvres ont trouvé les miennes.

Je me contente de lui adresser un sourire crispé et me rapproche discrètement des filles, avant de me remettre à marcher en mode pilote automatique lorsque le guide nous enjoint de reprendre la route. Je suis tellement occupée à faire semblant de ne pas remarquer que Leandro échange comme si de rien n'était avec la propriétaire d'une voix féminine bien trop suave à mon goût (mais qui est cette pétasse ?) que je ne comprends strictement rien à ce que peuvent bien dire les cinq perruches qui m'accompagnent.

– Donc Alexandra n'a pas écouté un mot de tous les conseils que nous venons de lui donner.

Voilà. Je savais qu'elles allaient finir par s'en rendre compte.

– Excusez-moi, je réfléchissais aux épices que je pourrais acheter au marché.

– Bien sûr, réplique Belinda, sarcastique.

La prudence voudrait que je m'avoue vaincue. Mais allez savoir pourquoi, je suis d'humeur combative. Ou suicidaire ?

– Mais oui, figure-toi. Je me demandais si le gingembre valait le coup.

– D'abord, tu as horreur de faire la cuisine. Ensuite, tu n'as pas besoin de gingembre quand un aphrodisiaque sur pattes te dévore des yeux. Donc arrête de te payer nos tronches, s'il te plaît. Et explique-nous plutôt ce qui s'est passé entre le moment où tu nous as quittées sur la plage et celui où tu nous as rejointes avec tes lèvres qui ressemblaient à celle de Kim Kardashian quand elle sort de chez son médecin esthétique, un jour de promo sur le collagène.

Je devrais vraiment songer à supprimer Belinda de ma liste d'amies. Torturer n'a jamais été une preuve d'affection.

– C'est pas qu'on n'ait pas une vague idée, hein... Mais on adorerait t'entendre nous confirmer que tu as enfin lâché le balai que tu avais dans le c...

Jo est encore pire. Aucune de mes amies ne me laissera en paix. Jamais. Je secoue la tête, fataliste.

– Je pensais que j'avais pris des vacances. Pourquoi personne ne m'a prévenue que partir avec vous, c'était pire que l'enfer ?

– Oh ! Arrête de te la jouer, Alex ! J'ai l'impression, d'ailleurs, que la diablesse qui sommeillait en toi s'est plus que réveillée, et c'est tant mieux. Alors, tu racontes ?

Je m'apprête à me livrer en pâture aux fauves assoiffés de sang qui se prétendent mes amies lorsque Jo nous interrompt de la façon féminine et gracieuse qui la caractérise :

– Oh putain de merde !

*Voilà.*

– Les filles, je viens d'être contactée par une instagrammeuse qui a plus de 102 000 *followers*, @HortenseFromFrance. Elle m'explique

que sa sœur se marie et qu'elle a pour mission de l'aider à trouver une robe dans un esprit un peu bohème. Elle adooore nos premières créations et se demandait si on accepterait d'en dessiner une pour l'occasion.

Waouh ! J'avoue que j'en oublierais presque la voix ultra-agaçante et de plus en plus enjôleuse de la femme qui discute avec Leandro, celle que, curieusement, j'entends plus que les autres dans le brouhaha des touristes qui bavardent autour de nous.

– Évidemment qu'on dit oui ! Franchement, y'en a marre de voir Rime Arodaky<sup>2</sup> partout, tu pourrais dessiner une sublime robe de mariée pas guindée, Alex !

J'avoue que je suis tentée. Sauf qu'on est parties en vacances complètement sous l'eau, sans même avoir terminé les collections capsules qu'on avait prévu de sortir à notre retour, et en plein développement de nos ventes sur Internet, grâce à nos collaborations avec des blogueuses et des instagrammeuses.

Mais justement, c'est une instagrammeuse qui nous contacte... Et puis une robe de mariée, c'est quelque chose qui fait son petit effet et que j'ai toujours rêvé de réaliser un jour. Pour moi... mais comme cela me semble très compromis pour le moment, autant en dessiner une pour une autre femme qui, elle, aura eu la chance de tomber sur le type suffisamment amoureux pour la demander en mariage, non ?

– Si on arrive à s'organiser et que vous vous chargez de la communication des deux prochaines capsules, je veux bien me lancer. Il me faudrait des détails sur la fille, évidemment. Sur ses goûts aussi, et le budget, bien sûr.

Jo a un petit rire.

– On va gérer avec Gwen, promis, et tu auras évidemment toutes les infos sur la future mariée. Mais tu réalises ? C'est une chance de



dingue. 102 074 followers pour être précise, c'est magique pour une maison comme la nôtre. Quant au budget, Hortense m'indique justement... qu'il n'y en a pas.

– Elle pense qu'on va lui dessiner une robe pour ses beaux yeux ?

Je sais que les filles sur Insta ont un peu tendance à se le raconter mais ce n'est pas en offrant mon travail que je vais réussir à prendre conscience de ma valeur et m'estimer à nouveau. Ni à assumer mon quotidien sans recourir à la « prestation » versée par mon ex-cher-et-tendre que je me suis juré de ne plus entamer... Sauf pour nous offrir ces fabuleuses vacances à ses frais.

– Non, c'est exactement l'inverse, figure-toi ! La fille m'indique que le budget est *no limit*. Le fiancé semble très amoureux... Je sens qu'elle va devenir ma nouvelle meilleure amie, Miss From France...

– Bon, les filles, c'est formidable tout ça, mais moi, je suis enceinte presque jusqu'au cou, mes hormones me travaillent et je rêve de sexe.

La voix décidée de Pauline interrompt nos gloussements de satisfaction.

– Donc je suis ravie pour vous, c'est carrément une super nouvelle, mais maintenant, j'aimerais qu'on en revienne au concret, histoire que je puisse un peu vivre des vacances de rêve par procuration. Il s'est passé quoi, au juste, Alexandra, avec le beau gosse plein de muscles et de testostérone ?

Je m'apprête à soupirer une fois de plus mais j'entends un raclement de gorge. Poli. Très viril aussi, plein de muscles et de testostérone en fait, puisque Leandro s'est rapproché au point d'être juste derrière moi sur le chemin de terre étroit que nous empruntons en direction du marché, à travers la forêt caribéenne. Il me retient par le bras tandis que le groupe de plaies qui m'accompagne s'arrête

d'un seul mouvement pour ne pas perdre une miette du spectacle. Évidemment, le fait qu'elles bloquent également les autres vacanciers qui nous suivent les indiffère totalement. Et évidemment, le simple contact de sa grande main sur mon biceps chauffé par le soleil me fait l'effet d'un shoot du fameux gingembre local.

*En tout cas, s'il fait cet effet, il va vraiment falloir que j'en stocke pour mes longues soirées d'hiver.*

– Mesdames, si vous n'y voyez pas d'inconvénients, j'aimerais vous enlever Alexandra quelques instants.

Le sourire qu'il m'adresse est aussi coquin qu'éloquent et j'ai beaucoup de mal à ne pas le lui retourner avant de lui sauter au cou.

– On a été interrompus dans une discussion qui me passionnait et j'aimerais la poursuivre avec elle.

Le fait que j'aie préféré, pour ma part, ne pas poursuivre cette *discussion* n'a pas l'air de le perturber outre mesure. Cela dit, les gloussements entendus des filles sont tellement pénibles que j'hésite à résister. À part me donner en spectacle devant un groupe de randonneurs suspendus à nos échanges (Miss Voix Mielleuse, si tu nous regardes, prends-en de la graine), je ne vois pas ce que j'ai à gagner à refuser la proposition de Leandro. D'autant que, soyons honnêtes : je ne rêve que de ça, moi, poursuivre notre *discussion* que j'avais pourtant trouvé très intelligent d'interrompre. J'aimerais certes retrouver la douceur de ses lèvres fermes, mais surtout comprendre pourquoi le regard qu'il me destinait semblait aussi sérieux.

Mon expérience en matière d'amourettes de vacances est vraiment pathétique. Est-ce que je peux demander ce qu'il veut à un homme que je connais à peine et qui sera sorti de ma vie d'ici quelques jours ? S'il a des mains magiques, il me semble que cela

peut se discuter, non ? Comme s'il sentait combien je suis faible, Leandro se penche vers mon oreille pour y chuchoter. Il faut vraiment qu'il arrête de faire ça parce que je suis totalement réceptive à sa présence, au point d'oublier que j'avais trouvé malin de fuir et d'interrompre nos baisers.

– Je te promets de ne rien faire dont tu n'as pas envie.

Je frémis malgré toute ma volonté de demeurer imperturbable et je suis certaine qu'il s'en rend compte. Apparemment, Leandro a choisi d'initier la conversation que j'hésitais à engager.

– Mais il me semble que tu es une adulte et je te propose donc d'avoir une discussion d'adultes sur ce qui vient de se passer. Continuer de te comporter comme une adolescente immature ne changera rien au fait que j'ai adoré t'embrasser et que j'ai la naïveté de penser que tu as aimé ça aussi. Alors, sauf si tu viens me dire que je me trompe sur toute la ligne et que tu me demandes de te laisser tranquille, je compte bien continuer à le faire.

*OK.*

Il sous-entend que je me comporte comme si c'était lui l'adulte et moi l'enfant ? Alors que je me suis toujours distinguée par mon calme et mon caractère méthodique ? Je m'apprête à répondre un peu sèchement que ce n'est pas parce que j'ai perdu mon discernement pendant quelques instants qu'il faut qu'il s'attende à quoi que ce soit. Mais c'est oublier que je suis en vacances avec Belinda. Dont la voix réjouie s'élève immédiatement :

– Je ne vais pas te mentir en te disant que je n'ai pas entendu l'essentiel. Si tu n'acceptes pas cette proposition, tu peux te broser pour revoir tes filleuls.

Je suis marraine des jumeaux de Belinda. Je ne suis pas certaine que le moment soit parfaitement choisi pour lui exprimer mon soulagement à la seule idée d'être débarrassée de ces deux

monstres et de tout ce qu'« être leur marraine » implique dans l'esprit de leur mère (notamment les garder une fois par mois pour créer des liens... avec lesquels j'ai surtout envie de me pendre tellement ils sont épuisants). Quoi qu'il en soit, je comprends bien que cela signifie qu'elle sera fâchée. Or, Belinda fâchée est *vraiment* fâchée. Autrefois, je jouais le jeu et la réconciliation prenait parfois des lustres. Mais cela fait des années que je considère que j'ai mieux à faire que gâcher mon énergie dans une brouille dont je connais l'issue : elle est ma meilleure amie et nous allons nous réconcilier. Il serait idiot de la mécontenter inutilement, pas vrai ?

Je lève le visage vers celui de Leandro qui me fait face maintenant qu'il a cessé de s'amuser avec mon oreille. J'abdique :

– OK, allons discuter comme des adultes, alors.

Je fusille les filles du regard avant qu'elles n'aient l'idée d'applaudir. Je les connais, elles n'attendent que ça.

– Loin de ces sorcières, si possible.

Leandro affiche une expression franchement amusée lorsqu'il me répond :

– Notre discussion n'impliquait que nous, Alexandra.

Cette fois-ci, je suis certaine d'entendre les ricanements des filles.

– Si cela te va, je t'emmène à la plage juste à côté. Il commence à me gonfler, le boy-scout devant, à nous faire visiter au pas de charge sans qu'on puisse profiter du rivage.

Il me prend la main et je ne m'étonne même pas de la familiarité de ce geste qui me semble presque naturel, même s'il fait paniquer mon cœur.

– Tu me suis ?

---

1. L'auteure confirme bien volontiers que cette référence ne peut être comprise que par les lectrices nées pendant les 80's voire, comme elle, avant... Les autres, désolée, on vous dira pas. Privilège de l'âge. (Chanson de Dorothée, *Vive les vacances*, 1985).
2. Styliste parisienne dont les robes bohèmes chic ont notamment été lancées par Vanessa Paradis.

# CHAPITRE 16

## LEANDRO

Je tire sur l'encolure de mon tee-shirt pour le faire passer par-dessus ma tête et me retrouver torse nu devant Alexandra. Elle me dévisage comme si j'étais un strip-teaseur. Enfin, si l'on admet que les strip-teaseurs sont plutôt du genre à la perturber qu'à l'exciter. Je commence à ouvrir le bouton qui ferme mon short sans la quitter des yeux.

– À ton tour, non ?

J'essaie de prendre le ton le plus débonnaire de mon registre, mais manifestement, cela ne suffit pas à rassurer ma jolie Frenchie. Un pli contrarié se forme entre ses sourcils et elle me dévisage d'un air méfiant.

– Je croyais que nous devions parler.

Je reprends, patiemment :

– Alexandra, je ne suis pas en train de te proposer de coucher avec moi, là. Si je te suggère d'enlever, toi aussi, ton tee-shirt et ton short, c'est uniquement parce que, jusqu'à preuve du contraire, c'est bien plus confortable pour se baigner. Voilà ce que je te propose de faire : profiter de la mer après ces deux heures de marche militaire,

j'ajoute en désignant le lagon turquoise qui n'attend que nous. On parlera, crois-moi, je n'ai pas changé d'idée.

*Et plus si affinités, mais je la mettrai devant le fait accompli.*

Je jurerais avoir entendu un énorme soupir de soulagement. Sauf qu'elle n'a pas l'air plus enthousiaste à l'idée de se retrouver en maillot de bain. Je me trompe peut-être mais je pense comprendre le problème. C'est une femme après tout, ce qui, en soi – et tant pis pour les clichés ! –, est déjà souvent synonyme de « prises de tête, complexes mal placés et craintes irrationnelles ». Mais, en plus, c'est Alexandra. Si je tiens compte de ce que j'ai observé et entendu ces derniers jours, c'est une femme qui n'a eu qu'un homme dans sa vie : celui qui vient de la quitter pour une autre. Une femme *blessée*, donc. Une femme que je ne connais pas encore mais que j'aimerais voir redevenir confiante.

– Je t'ai déjà vue en maillot de bain, Alexandra. Crois-moi, si le spectacle ne m'avait pas plu, je ne serais pas ici à cet instant, à prier pour avoir la chance que cela se produise encore.

J'aimerais qu'elle comprenne combien elle est jolie, qu'elle me fasse confiance et surmonte son appréhension évidente à se dévêtir devant moi. Pourtant, elle continue de m'observer, entre indécision et ce qui semble être de l'incrédulité. Je ne crois pas me souvenir avoir dû une seule fois ramer autant dans ma vie pour plaire à une femme. J'hésite à faire ce que je sais faire de mieux d'ordinaire et qui a une nouvelle fois fait ses preuves dans ma chambre tout à l'heure : prendre ce qui me plaît lorsque les signaux sont clairs, et sans demander la permission. Mais Alexandra ne me laisse pas le temps de concrétiser cette stratégie élaborée.

– Écoute... Leandro. Je suis très flattée par l'attention que tu me portes (son regard glisse de mon visage à mon torse, puis vers mon... euh... Vraiment ?), même si je ne me l'explique pas. Mais au

cas où tu serais vraiment sérieux, j'aimerais juste que les choses soient claires. Je suis en vacances entre amies, pour m'amuser avec ces amiEs, et certainement pas parce que je suis adepte des plans cul en vacances. Je pensais que tu l'avais compris quand je t'ai dit hier que je n'avais eu qu'un homme dans ma vie.

Je contemple le joli visage agacé qui me fait face.

*Patience et longueur de temps<sup>1</sup>...*

– Il n'était absolument pas question de « plan cul », pour reprendre ton expression si poétique. Tu me plais. (Je me rapproche et observe avec intérêt qu'Alexandra en profite pour reculer vers le tronc du palmier qui nous ombrage.) Et ce n'est pas en essayant de me fuir que tu pourras nier cette attraction qui existe entre nous. Tu ne peux pas me dire que tu n'as rien ressenti quand on s'est embrassés, et que tu n'as pas envie de le ressentir encore ?

Alexandra secoue la tête en levant les yeux au ciel. J' imagine que cela signifie qu'elle veut que je comprenne plus facilement combien elle me considère stupide de la trouver séduisante.

– Ce qui s'est passé n'arrivera plus. Je ne suis pas là pour ça et tu trouveras certainement plein de jolies jeunes femmes de ton âge, voire plus jeunes, qui ne demanderont pas mieux que de te distraire pendant le reste de ton séjour.

Je vais finir par me vexer si elle persiste à ne considérer que notre différence d'âge pour me fuir, sans m'accorder le moindre crédit. Je suis plus jeune qu'elle, c'est vrai, mais je ne suis plus un adolescent indécis depuis bien longtemps. Et, sauf erreur, elle m'a plus que rendu mon baiser ce matin lorsque je l'ai embrassée.

– Mais c'est de toi que j'ai envie, Alexandra. Je n'ai pas besoin de distractions.

– Je ne sais pas à quoi tu joues ni ce que tu veux, Leandro ; au cas où cela t'aurait échappé, je dois avoir dix ans de plus que toi.



*Et voilà. Encore et toujours ce prétexte.*

Pour une raison qui m'échappe, mon exaspération se traduit souvent en langue anglaise. Je fais la fête en portugais ou en allemand quand je suis à Berlin, j'aime en français (ma mère exclusivement jusqu'à présent, mais c'est un bon début) et je m'énerve en anglais... Et là, Alexandra m'énerve.

– *And so what, Alexandra<sup>2</sup>* ? On s'en fout, de ton âge, à la fin !

– Et alors ? Tu as bien mieux à faire que de traîner avec des femmes plus vieilles que toi. De toute façon, je ne suis pas attirée par les hommes plus jeunes.

J'imagine que ce n'est pas le moment de lui objecter que cela ne s'est pas vraiment vu lorsqu'elle a ondulé contre mon corps pendant que je l'embrassais ce matin avant de me rendre mon baiser ?

– Et pour être complètement franche, si tu cherches quelqu'un pour payer tes services, tu n'as pas misé sur la bonne personne, désolée.

Mais de quoi, elle parle, au juste ?

– J'ignore si c'est à mettre sur le compte de la chaleur mais tu tiens des propos parfaitement incohérents, à la limite du délire. Je n'ai pas besoin de ton argent et baise avec qui me plaît sans trop de soucis, en principe, et sans payer ni être payé ! Tu as sérieusement cru que j'étais un gigolo ?

– J'avoue que j'ai du mal à comprendre pour quel motif tu t'intéresserais vraiment à moi, alors ? elle demande, désormais appuyée contre le tronc du palmier, et visiblement déstabilisée.

Je vois. Son ex devait vraiment être un sacré sale con pour qu'elle en soit arrivée à douter d'elle avec une telle sincérité. Je m'avance encore vers elle, sans la quitter des yeux, comme si je devais dompter un animal très farouche que je ne veux surtout pas effrayer.

– Hum... Réfléchissons. Peut-être parce que ça ne s'explique pas ? Parce que c'était lui, parce que c'était moi, et bla-bla-bla ? Mais aussi, parce que tu es objectivement très sexy. Peut-être parce que, justement, tu n'es plus une gamine, même si tu te comportes comme telle, et que j'ai adoré t'entendre rire. Parce que quand tu marches, tu es la féminité incarnée, que j'aime quand tu souris et encore plus quand tu *me* souris et que, pour tous ces petits détails, j'ai envie de te connaître davantage et de passer du temps avec toi. Pour cela... ou peut-être (je lui adresse un sourire taquin) parce que notre baiser m'a confirmé que toi et moi, c'était explosif et que ce serait vraiment stupide de ne pas vérifier que ce sera encore mieux quand je serai en toi.

J'ai mieux fait de me consacrer à la musique électronique qu'à une carrière politique impliquant de convaincre les foules, parce qu'au lieu de se jeter sur moi, Alexandra se contente de me regarder fixement. Encore. Je pourrais en nourrir un dépit réel, c'est assez vexant après tout, mais dans la mesure où elle choisit de rester appuyée contre le palmier sans quitter les lieux, comme en proie à une réflexion intense, j'espère avoir encore une chance de la convaincre de ma sincérité. Je m'avance calmement et appuie les mains contre le tronc au-dessus de son visage, en veillant à ne pas la toucher.

– Prise à ton propre piège, on dirait ? je souris pour lui montrer que, malgré ma remarque, je ne ferai rien qu'elle ne veuille pas.

Elle semble réprimer un sourire en se mordillant la joue. Et reste, même si elle continue de me dévisager sans mot dire. Moi qui étais si sûr de moi, je ne sais plus quoi penser. Peut-être que je me suis trompé, après tout.

– Figure-toi que ça me déstabilise vraiment que la jolie femme qui me plaît semble aussi indécise... Surtout après ce que nous

avons vécu cet après-midi.

Malgré mes doutes, je lui jette un regard entendu. C'est de bonne guerre, après tout. Et apparemment plutôt bien joué car elle rougit tandis que son souffle devient irrégulier et que sa poitrine se soulève à un rythme de plus en plus désordonné. Je m'efforce de ne pas admirer ce spectacle magnifique et de la regarder droit dans les yeux, mon visage penché vers le sien, en essayant de mettre autant de conviction que possible dans ma voix lorsque je reprends :

– Tu me plais vraiment, Alexandra, et, mets-toi bien ça dans ta caboche adorable mais compliquée, je n'ai pas envie que nous en restions là. Pour autant, je ne suis ni un obsédé sexuel, ni un harceleur, et je t'ai déjà confirmé que je n'étais pas non plus un gigolo. Si tu considères vraiment que je t'importune, il te suffit de me le dire et je m'en vais.

Je marque un temps, j'attends. On entend tout près de nous les cris de quelques oiseaux, peut-être des frégates, je n'y connais pas grand-chose et, pour l'heure, l'ornithologie n'est vraiment pas ma préoccupation. Alexandra baisse les paupières, rouvre un œil un peu égaré mais dont les pupilles sont assombries de désir. Et ne dit rien... Prenant entre mon pouce et mon index une mèche soyeuse qui s'est échappée de son chignon flou, je lui adresse un sourire taquin :

– C'est bien ce qu'il me semblait.

Je pourrais l'embrasser mais je veux que ce soit sa décision, parce qu'elle a envie qu'on apprenne à se connaître davantage. Pas qu'elle me choisisse parce que le désir physique l'aveugle et l'emporte.

– Même si tu ne dis rien. Comme je n'ai pas vraiment une passion pour les jolies femmes mutiques en manque d'enthousiasme, voilà ce que je te propose : je vais te libérer pour te permettre de reprendre tes esprits...

Je jurerais que son regard me lance désormais des éclairs.  
Frustrée, Alex ?

– Tu vas pouvoir remonter cette petite pente et marcher le long du chemin que nous venons de quitter, histoire de retrouver tes amies avec un E dont tu sembles avoir tellement de difficulté à te passer. Ne t'inquiète pas, le marché de Quatre-Épices n'est plus très loin. Cela te permettra de débriefer avec elles et de gamberger en groupe – j'ai cru comprendre, depuis le début de ces vacances, que vous adoriez ça, le debrief collectif de vos relations avec les hommes.

Je confirme : ce sont bien des éclairs.

– Pour ma part, je vais aller nager. Je ne suis pas sûr que la mer parvienne à refroidir mes ardeurs et m'aide à surmonter mon envie de toi, mais j'espère que cela te permettra de constater que je te laisse décider, et que je ne suis pas le genre de mec à te forcer la main ni à te prendre comme un sauvage sur le sable.

Je ne lui force pas la main. Mais puisqu'elle reste et me dévisage avec ce regard trouble qu'elle a eu lorsque nous nous sommes embrassés, je ne peux pas m'empêcher de promener un pouce nonchalant de sa pommette à sa mâchoire, frôlant la bouche par laquelle s'échappe sa respiration troublée.

– Voilà ce que je te propose : lorsque tu auras fini ton brainstorming avec tes amies avec un E, tu seras libre de me rejoindre. En connaissance de cause, en ton âme et conscience et, surtout, je l'espère, parce que tu en auras envie. Parce que tu auras compris que c'est inéluctable et que tous les prétextes que tu essayes de te trouver – le fait que tu n'as connu qu'un homme, le fait que tu es plus âgée que moi, le fait que tu es en vacances avec tes copines et qu'un type tel que moi n'y aurait pas sa place –, eh

bien, tous ces prétextes sont tellement vaseux que tu ne pourras que les balayer.

Je suis désormais aussi proche que possible d'Alexandra, mon corps entier est comme aimanté par le sien, et je dois me faire violence pour continuer de parler au lieu de l'embrasser. Pour ne pas profiter du fait qu'elle est à ma merci, follement érotique avec ces mèches qui volettent autour de son visage de poupée, sa peau dorée aux odeurs gourmandes d'huile solaire, sa poitrine voluptueuse qui se soulève.

– Tu as parfaitement le choix de ne pas venir, je ne vois d'ailleurs pas comment je pourrais te forcer. Sauf que j'aimerais être sûr que tu as vraiment toutes les cartes en main pour décider.

Ce faisant, je lui adresse mon plus beau sourire moqueur. Je pousse doucement mon sexe, désormais en douloureuse érection, contre son ventre pour qu'elle comprenne bien combien je suis sérieux, et je vois, à ses pupilles qui se dilatent encore plus, que le désir que j'éprouve pour elle n'a rien à envier à celui qu'elle ressent, elle, en ce moment.

C'est quand je me recule qu'elle incline, *enfin*, son visage vers le mien. Je m'empare, *enfin*, de sa bouche en cœur qui me fascine tandis que mes mains caressent ce corps que je rêve de posséder. Elle soupire lorsque je prends sa fesse à pleine main, gémit quand j'agace, de l'autre, son téton tendu sous le tissu de ses vêtements légers, et s'abandonne avec une telle spontanéité pendant que je l'embrasse comme si ma vie en dépendait que j'ai beaucoup de mal à me convaincre de m'arracher à sa peau si douce et à son odeur enivrante.

Il n'empêche que j'y parviens parce que je suis certain que le jeu en vaut la chandelle. Parce qu'elle n'a pas été capable de m'objecter quoi que ce soit pendant tout mon petit discours de séduction.

Ni même de me repousser. Parce qu'en m'arrêtant alors qu'elle a manifestement très envie que je continue, j'espère la laisser pantelante de désir et lui faire prendre conscience de cette alchimie qui existe entre nous. Je serre les dents, appuie mon front contre le sien, dépose un baiser sur le bout de son nez.

– Je t'attends déjà, Alexandra. À ce soir.

Puis je m'éloigne, aussi dignement qu'on peut le faire avec un sexe en érection très apparent sous un maillot de bain ajusté.

---

1. « ... font plus que force ni que rage ». Citation d'une fable de Jean de La Fontaine qui invite à prendre son temps et à réfléchir à une stratégie plutôt qu'à aller trop vite sans résultat.

2. Et alors, Alexandra ?

# CHAPITRE 17

## ALEXANDRA

– Je ne sais pas quoi faire...

C'est à peu près ce que je répète en boucle, aussi bien dans ma tête qu'aux filles, depuis que Leandro m'a quittée pour aller calmer sa libido dans la mer des Caraïbes. Nous sommes désormais revenues devant nos chambres respectives et je suis toujours aussi perdue, perplexe, perturbée. Peu importe en fait, le constat est le même : je. ne. sais. pas. quoi. faire.

Y aller comme une femme libérée que je n'ai jamais été, mais en sachant très bien pourquoi je viens ? Soit du sexe avant tout, même si Leandro prétend le contraire ; un truc que je ne maîtrise absolument pas, avec un homme magnifique dont le moindre contact m'électrise et qui, pour une raison que je ne parviens pas à expliquer, fait également battre mon cœur meurtri beaucoup trop fort. Ou ignorer cette proposition qui me semble totalement folle (sérieusement : où est la caméra cachée ?) pour m'éviter d'être ridicule et de me sentir aussi gauche que trop âgée pour lui ? Continuer de passer une soirée de vacances avec les filles comme si

de rien n'était, avant de rentrer sagement en France retrouver mon boulot et ma vie de célibataire.

– Oui, tu es gentille, mais dans le doute, tu vas rentrer chez toi, te doucher et tout vérifier bien comme il faut (Belinda déplie ses doigts à mesure qu'elle poursuit) : vernis à ongles, épilation, odeur corporelle, douceur de la peau et, bien sûr, haleine.

– Comme ça, poursuit Jo qui n'est jamais bien loin dès qu'il est question de femmes libérées, émancipées, qui maîtrisent totalement leur sexualité (pas comme moi, donc), tu pourras improviser sans stress.

– Sans stress, tu parles, ne puis-je m'empêcher de marmonner.

– Excusez-moi mais je ne vois même pas pourquoi on envisage d'improviser, objecte Justine. Alexandra est célibataire, elle n'a pas baisé depuis des lustres et avant, elle couchait avec un blaireau collectionneur de dents. Il n'est même pas question de ne pas se précipiter dans la chambre de Leandro.

– OMG ! Rien qu'à penser à ce qui t'attend, je jouis, rigole Pauline.

– La grossesse te rend décidément ultra-flippante, Pauline, réplique Belinda d'une voix sarcastique. Sérieusement, tu es tellement imprégnée hormonalement que je plains ton pauvre mari quand tu vas le retrouver. Cela dit (son expression devient rêveuse), si seulement Chouchou pouvait une fois *vraiment* me baiser sans systématiquement se sentir obligé de me dire qu'il m'aime...

Elles me fatiguent. Toutes.

– Non mais sérieusement, quelle blague ! Qu'est-ce que moi, Alexandra, j'ai à faire dans la chambre d'un type pareil ? Il lui suffit de me toucher pour que je perde complètement la tête. Je vais être nulle, pathétique, alors qu'il doit se dire que j'ai l'expérience de mon âge et qu'essayer une MILF est formidable. Vous imaginez ce



moment gênant durant lequel j'attendrai devant sa porte après avoir frappé ? J'ai envie de mourir de honte rien que d'y songer

– OK. Tu es donc officiellement complètement barrée et bonne à soigner. Tu es au courant que c'est lui qui a envie de toi, lui qui te laisse le choix de le rejoindre, lui qui attend dans sa suite en espérant que tu viennes ? Quelle honte y a-t-il à pratiquer le sexe entre adultes consentants ? Surtout quand les deux adultes sont aussi visiblement attirés l'un par l'autre que vous l'êtes.

*Vu comme ça...*

– Qu'est-ce que tu ressens quand tu es avec lui ? m'interroge Gwen pour qui les sentiments sont toujours primordiaux. Il te plaît, non ?

S'il me plaît ? Est-ce que vraiment un homme aussi merveilleux, à la voix enveloppante, aux propos caustiques et aux mains aussi savantes que ses lèvres sont expertes peut ne pas plaire à une femme sur cette Terre ?

*Si elle existe, qu'elle se lève ou bien se taise à jamais.*

– Évidemment qu'il me plaît.

Voilà comment je me retrouve, la gorge nouée, en train de me diriger vers la suite occupée par Leandro. Il est à peine vingt heures mais la nuit est déjà tombée. J'hésite entre passer par la plage pour rejoindre son appartement et emprunter l'entrée principale.

*Ou évidemment, détalé à toutes jambes et rejoindre les filles pour un cul sec de n'importe quel alcool très fort.*

Je ne cesse de penser à nos baisers, à la manière qu'il a eue de me provoquer verbalement, mais pour m'embrasser ensuite avec tant de douceur. J'essaie de faire abstraction du fait que j'ai été nue devant un seul homme avant lui, un homme qui veillait toujours à ce que je ne me laisse pas aller et me faisait prendre conscience de tous mes défauts. Parce que sinon, si j'y pensais trop, je risquerais

de réaliser que choisir de me dévêtir devant un type superbement musclé et plus jeune que moi n'est peut-être pas la chose la plus intelligente à faire pour dorloter mon amour-propre déjà bien meurtri.

Mais je n'arrive pas à trouver de raisons de ne pas continuer d'avancer.

*Finalement, à part un orgasme, je ne risque pas grand-chose, pas vrai ?*

Je tire machinalement sur la petite robe rouge que les filles m'ont convaincue de porter parce qu'elle est légère, sexy et qu'elle s'enlève facilement, le tout sans soutien-gorge (parce que... parce que c'est comme ça, voilà).

Le cœur battant et la bouche déjà sèche, je toque à la porte principale de sa suite.

Une première fois.

Une deuxième.

Il n'y a toujours aucun signe, aucun bruit de pas, pas un mouvement qui me permettrait de penser que je ne suis pas plantée devant cette porte comme une idiote éconduite avant même de m'être présentée.

Je pourrais être furieuse. Ou démoralisée. Mais curieusement, je ne peux pas croire que Leandro soit ce genre de type. Qui donnerait un rendez-vous juste pour le plaisir cruel de ne pas l'honorer. Ou avec tellement de désinvolture qu'il l'aurait déjà oublié. Ça n'a aucun sens : c'est lui qui me l'a proposé (avec insistance), c'est lui qui m'a embrassée (deux fois), lui qui était en érection (ce qui constitue une répartition des rôles assez normale, c'est vrai). Bref, aucune raison d'être fâchée. Ni que je réagisse comme avec Louis, en femme toujours bafouée et trop complexée.

Il dit qu'il me veut ? Ça tombe bien, ce soir, je le veux aussi.

*Action, Alex. Il est temps de prendre ta vie en main... ma vieille.*

J'emprunte à nouveau la petite allée qui mène d'un côté à sa porte, de l'autre à la plage, enlève mes sandales et me dirige vers le portillon par lequel je suis entrée ce matin. Je le pousse pour pénétrer dans le jardin privatif protégé de la grève par une haie fleurie sans qu'il se manifeste, et observe, un peu surprise, les nombreuses bougies et torches qui éclairent le jardin, la table dressée, une desserte couverte de bouteilles, victuailles et de fruits frais. Leandro est là, pieds nus, vêtu d'un pantalon et d'une chemise aux manches retroussées, assis en tailleur sur le matelas d'un très grand transat, un énorme casque audio sur la tête, penché vers l'écran de l'ordinateur portable posé sur ses cuisses.

Il ne m'a pas remarquée, alors je referme doucement le portillon derrière moi et me dirige vers lui. Je ne sais pas où je trouve le courage de me comporter comme si j'avais parfaitement l'habitude de cette situation, mais je n'ai pas peur. Tel que je le vois, les yeux légèrement plissés, concentré, son visage superbe éclairé par la lumière de son écran et les lumières des bougies, je le trouve désarmé.

Et désarmant. Craquant. Séduisant. Rassurant.

Aux battements de mon cœur qui s'accélèrent à mesure que je me rapproche, je sais qu'il me plaît plus que je ne suis prête à l'admettre, mais je lui fais confiance. Ce n'est qu'alors qu'il me reste à peine deux mètres pour le rejoindre qu'il lève la tête et me sourit. Un vrai sourire, tranquille et confiant, comme si lui n'avait jamais douté que je le rejoindrais alors que je me posais encore mille questions avec les filles.

– Je crois que j'ai raté mon accueil, me dit-il en faisant glisser son casque de son crâne vers sa nuque avant de passer la main dans sa chevelure en bataille.

– Je crois au contraire que c’est plutôt réussi, je lui réponds en désignant les torches et la table. Tu faisais quoi ?

– Viens, je te montre, dit-il en tapant deux fois sur le matelas.

J’hésite à peine, et le rejoins sur le transat, une fesse posée sur le matelas.

– Installe-toi mieux. Je ne vais pas te manger, Alex.

Je respire un grand coup, tente de faire abstraction du martèlement dans ma poitrine, et pivote pour lui faire face, assise désormais sur mes talons, le port de la robe rendant un peu hasardeuse la posture en tailleur.

*Bon, là, du coup, elle remonte.*

– Bonsoir Alexandra, bienvenue chez moi, m’accueille Leandro d’une voix amusée.

– Salut, je réponds à mon tour en priant pour qu’il ne remarque pas combien ma propre voix est mal assurée.

Le lit de plage est tellement vaste que je ne le touche pas, même si nous sommes terriblement proches. Encore plus lorsqu’il enlève le casque qui encerclait sa nuque et le pose délicatement sur ma tête, puis mes oreilles. Je jurerais que ses doigts s’attardent un peu plus que nécessaire sur l’arrière de mon crâne lorsqu’il l’ajuste, mais je n’ai pas le temps d’y réfléchir car les premiers accords d’une musique électronique s’élèvent.

D’abord lente, sensuelle, elle devient peu à peu entraînante et énergisante.

Érotique.

Sexuelle.

Je ferme les yeux et me laisse happer, consciente du poids du regard de Leandro que je sens malgré mes paupières closes. Jusqu’à ce qu’elle s’arrête brutalement, me faisant rouvrir les yeux pour

découvrir son regard attentif. J'enlève le casque que je dépose entre nous.

– Tu as coupé ?

– Non, le morceau s'arrête là pour le moment. (Il marque un temps, comme s'il hésitait à poursuivre.) C'est un truc qui m'est venu, tu en penses quoi ?

– J'en pense que je n'y connais pas grand-chose en musique électronique. Mon truc, c'est plutôt la pop.

– J'avais compris en te voyant hurler quand Céline Dion chante, figure-toi, m'interrompt-il avec un sourire taquin.

Je lui adresse par réflexe une petite tape et le regard faussement courroucé qui va avec. Est-il vraiment normal que le seul fait de toucher sa peau à peine quelques secondes me donne envie d'interrompre cette conversation pour l'embrasser ? Je poursuis néanmoins :

– Peut-être, mais je suis bon public et souvent représentative de ce que les gens aiment, justement. Eh bien, ce que je viens d'écouter, j'adore. On a d'abord envie de se laisser aller lentement, puis de se lâcher complètement. Je suis sûre qu'en vacances, comme ici, ce serait le morceau parfait.

Leandro ne m'a pas quittée des yeux pendant que je parlais. Il dépose le portable sur la table qui jouxte le lit de plage, puis le casque.

– J'aime beaucoup quand tu parles de te laisser aller lentement puis de te lâcher complètement, Alex.

Sa voix, encore un peu rieuse, est désormais plus rauque que lorsque nous avons commencé à discuter. J'essaie de ne pas relever le changement subtil que tout cela induit dans l'atmosphère, déglutissant discrètement avant de poursuivre sur le même ton léger.

*En tout cas, supposé tel...*

– C’est toi qui as composé ce morceau, alors ?

Ses iris sombres sont fixés sur moi.

– Oui, en t’attendant.

– C’est un loisir ou ton métier ?

– Flatté par ta question, réplique-t-il tandis qu’un pli amusé fend son visage et qu’une fossette se dessine. Figure-toi que je m’efforce d’en vivre.

– Un peu comme le DJ du Dream alors.

Pour une raison que je ne m’explique pas, ses yeux brillent comme si je venais de lui raconter une très bonne blague, mais qu’il se retenait de rire.

– Un peu comme lui, oui.

Puis, d’un mouvement fluide qui me laisse imaginer l’efficacité de ses abdominaux, il passe de la position assise à la même que la mienne : face à moi, sur ses talons. Comme si de rien n’était, alors que j’ai désormais une conscience aiguë de ses genoux qui touchent les miens et de la proximité de nos deux visages, il commence calmement à frôler ma peau, en caressant l’extérieur de ma cuisse droite. Juste au niveau de l’ourlet de ma robe qui s’est relevé lorsque je me suis assise.

Un frisson me traverse immédiatement. Un *très bon* frisson.

– J’ai très envie de te toucher, Alexandra. Si tu es d’accord bien sûr. (Comme je ne dis rien, il continue tranquillement sa caresse et enchaîne :) Et toi, tu fais quoi ?

Ce simple geste m’affecte plus que ce que Louis m’a fait ressentir ces dernières années. Et peut-être même pendant toute notre relation, mais je n’ai vraiment pas envie de m’appesantir sur ce sujet. Puis la deuxième main de Leandro imite désormais le mouvement de la première sur ma cuisse gauche, et son pouce

commence à glisser de l'extérieur de ma jambe vers l'intérieur, là où mes cuisses se touchent, où ma robe remonte et où mon intimité n'attend que lui. Elle est probablement pour beaucoup dans le trouble que je ressens.

*Continue...*

J'essaie de ne pas gémir et d'ignorer mon envie de lui demander de poursuivre sa caresse mais *sous* ma robe. Quelle était sa question, déjà ?

– Je suis créatrice de vêtements pour femmes. (Le pouce de Leandro doit être télépathe car il vient de franchir la barrière du bas de ma robe.) Enfin, je m'y efforce, avec Jo et Gwen qui sont aussi ici. Jo s'occupe plus de la communication parce qu'elle a un réseau de dingues. Et Gwen, c'est ma DAF sexy. (L'autre main de Leandro remonte désormais à son tour sur le dessus de ma cuisse. Elle est enveloppante, ferme, assurée. Et chacun de ses mouvements rend ma respiration plus difficile.) Et comme on n'a pas beaucoup de moyens, on porte nos créations et on se photographie avec pour les faire connaître. Je suis contente parce que je viens d'avoir une belle commande de robe de mariée.

Mon cœur bat la chamade tandis que je parviens miraculeusement à aller au bout de ma phrase.

– Je suis certain que vous allez tout exploser, les filles. (Sa main droite est désormais sous ma robe et il caresse nonchalamment la lisière de peau entre mon nombril et la naissance de mon tanga. Je halète sans cesser de le regarder.) Comment s'appelle votre marque ?

– Three Girls, je souffle.

– C'est joli. (Il ne me quitte pas des yeux pendant que son pouce se glisse entre mes cuisses serrées pour toucher mon intimité au travers de mon sous-vêtement. Sans lui répondre, sans même

chercher à réfléchir, j'écarte mes cuisses autant que ma robe le permet.) Très... (son doigt descend puis remonte le long de ma fente, frôlant mon clitoris) féminin. Tu es trempée, constate-t-il calmement, comme si cette observation était la suite normale et logique de nos propos. Cette robe, c'est toi qui l'as dessinée, alors ?

– Oui, je dis, sans savoir très bien si je réponds à son pouce qui torture mon clitoris ou à sa question. Est-ce qu'on est vraiment obligés de poursuivre cette conversation ?

– Disons que je tiens vraiment à mieux te connaître, Alexandra. (Ses pouces se sont glissés sous l'élastique de mon tanga. Je pense que je n'ai plus un seul neurone opérationnel.) Mais tu as raison : on peut commencer par faire connaissance autrement.

Je ne suis pas certaine d'avoir suggéré qu'on fasse « connaissance autrement ». Mais dans la mesure où ses pouces viennent, délicatement et de manière néanmoins très assurée, d'écarter mes lèvres pour se rapprocher de mon clitoris, je n'ai pas le moins du monde envie de remettre ses paroles en cause. Les mains de Leandro ont pris fermement mes cuisses, ses pouces jouent avec mon sexe et c'est tout mon corps qui s'embrase. À commencer par mes seins qui se tendent vers lui et me font presque mal.

*J'ai envie de toi.*

– J'ai envie de toi, Alexandra, dit-il juste avant que sa bouche ne s'empare de la mienne.

Ce n'est plus un baiser doux. Ni curieux. Ni gourmand.

Non, c'est un baiser qui veut dire « Je te veux », ferme, possessif, déterminé. Et qui m'emporte.

– Tu sais, ta robe ? souffle-t-il.

Ma seule réponse, les mains agrippées à ses cheveux, est une vague onomatopée contre sa bouche en guise d'invite à continuer.

– Elle me plaira encore plus quand je te l'aurai enlevée.



Comme je suis de nature très conciliante et que tous les arguments que j'avais pu réunir avant de le retrouver pour justifier que je ne céderais pas ont été balayés en un baiser incendiaire, je me dresse sur mes genoux pour libérer le tissu de ma robe. Ses doigts accompagnent mon mouvement et leur glissement contre mon intimité manque de me faire jouir.

J'enlève ma robe en la passant par-dessus la tête. Le tissu m'aveugle brièvement mais quand je recouvre la vue, c'est pour trouver les iris incandescents de Leandro qui, pour une fois, a perdu son habituelle expression nonchalante et amusée. Ses mâchoires sont contractées, ses lèvres, pincées, et sa respiration se fait plus brève.

*J' imagine qu'il a remarqué que je ne porte pas de soutien-gorge.*

– J'avais raison, c'est beaucoup mieux maintenant, affirme-t-il en caressant l'arrondi de mon sein d'une main, taquinant mon téton érigé du pouce. Sa bouche le remplace vite pour le mordiller et le sucer alors que l'autre se plaque au creux de mes reins.

Il fait bien parce que, même si je suis agrippée à sa nuque, je manque de défaillir de plaisir lorsqu'il mord un peu plus fortement mon autre téton.

Je suis toujours agenouillée face à Leandro, avide de retrouver ses caresses sur mon intimité, mes seins objets de toutes ses attentions, lorsque, d'une main sous mon dos, il me fait doucement basculer pour m'allonger sur le lit. J'ai l'impression d'être une poupée sans poids, alanguie déjà par ses caresses savantes. Sa bouche, sa langue, ses dents sont partout. Il faut croire qu'il veut *vraiment* me connaître et que ses mains sont des magiciennes capables d'être partout à la fois, mais toujours sans précipitation. J'aimerais m'y abandonner sans combattre, pour savoir s'il est possible de mourir d'un orgasme.

Mais il s'écarte de moi, m'empêchant de céder enfin à la jouissance vers laquelle il m'a pourtant menée. J'émet un grognement contrarié, vite interrompu lorsque je constate qu'il s'est détaché de moi pour quitter provisoirement le lit et se déshabiller. Et qu'il est absolument torride. Ce n'est pas faute de l'avoir vu sur la plage mais ici, seule avec lui, je ne peux qu'apprécier encore plus sa beauté féline, et l'érotisme de chacun des mouvements de son corps nu, désormais uniquement habillé de la lueur des bougies qui nous entourent. J'observe avec avidité sa musculature nerveuse, magnifiée par les tatouages, m'attardant sur celui qui se promène de son épaule vers son poignet droit, revenant à son torse ciselé sur lequel un fin chemin de poils bruns commence sous son nombril pour se perdre dans le boxer qu'il est en train d'enlever.

Je me lèche presque mécaniquement les lèvres lorsqu'il le fait rouler sur ses hanches minces, un sourire entendu au coin des lèvres, et qu'il me confirme combien son érection que j'avais aperçue à la plage est impressionnante. Il se défait de son caleçon et m'observe tout en commençant à faire coulisser son sexe épais entre ses doigts. Alors que celui de Louis me faisait toujours douter, je me sens sublimée sous son regard admiratif, face à la manifestation du désir évident qu'il éprouve pour moi, et je me cambre vers lui, vers sa bouche, ses mains, son sexe bandé, comme pour exprimer par le mouvement de mon corps l'envie folle que j'ai de lui.

Sans jamais me quitter des yeux, Leandro me rejoint en s'agenouillant sur le lit. Ses mains remontent doucement mais inexorablement de mes chevilles à mes cuisses qu'elles écartent en m'invitant à replier les genoux. Je sens son souffle frais entre mes jambes mais je continue de brûler, consumée par l'attente. Je me dis qu'il va se glisser vers moi et revenir m'embrasser. Ce n'est manifestement pas ce que lui a en tête car il commence à tracer un

chemin humide à l'intérieur de mes cuisses jusqu'à l'orée de mon intimité.

Un doigt s'avance sur mon sexe et je me liquéfie. Ses pupilles sombres semblent épier chacune de mes réactions et étincellent lorsqu'il écarte délicatement mon sexe de ses deux mains et que je me contracte, cherchant vainement à refermer mes jambes maintenues par ses larges épaules, sans pouvoir réprimer un nouveau gémissement de plaisir.

– Je veux juste commencer à faire ta connaissance, Alexandra, murmure-t-il de sa voix traînante, presque chantante malgré le moment, avant de lécher mon clitoris.

Je perds la tête lorsqu'il insère un doigt, puis un second, sans cesser de le lécher et de l'aspirer entre ses lèvres dures. Je me disloque lorsqu'il en mord brièvement le sommet, incapable de réprimer un cri d'extase.

Je suis certaine d'avoir quasiment perdu connaissance, tellement ce que je viens de vivre était hors du commun. J'ai presque envie de chanter aussi, parce que j'aurais pu mourir sans savoir qu'un plaisir pareil existait et que Leandro pouvait me l'offrir. Mais je n'en ai pas le temps, parce qu'il a enfilé un préservatif, a glissé au-dessus de moi pour encadrer mon visage de ses bras solides, agaçant mon intimité à vif avec son imposante érection. Mes dernières relations avec Louis remontent à si loin que je ne peux m'empêcher de me demander si je ne vais pas avoir mal. Un baiser possessif interrompt mes réflexions et je tire sur sa chevelure épaisse comme pour lui interdire de partir.

Mais il est difficile de ne plus douter lorsque l'on vous a conditionnée à ne jamais avoir confiance en vous. Je dois aussi être incapable de tout garder pour moi, même quand le moment ne s'y prête pas. Je pousse d'une main sa poitrine.

– Leandro...

– Alexandra, me sourit-il en abandonnant mon sein pour me répondre.

– Je sais que tu ne t’attends probablement pas à ça, mais...

Il hausse un sourcil interrogatif, non sans glisser un doigt entre mes jambes pour retrouver mon clitoris.

*Oh mon Dieu.*

– Mais ?

– Mais même si je suis plus âgée que toi, je n’ai vraiment pas tant d’expérience que ça. J’espère que tu ne seras pas déçu.

Son doigt quitte mon clitoris et je sens qu’il vient, d’une main sûre, de positionner son membre juste à l’entrée de mon intimité. Mon bassin se tend vers le sien.

– Alex...

Il ferme ponctuellement les yeux pendant qu’il introduit enfin son gland en moi. Son visage irradie le plaisir physique.

– J’ai envie de te prendre maintenant, puis toute la nuit, de toutes les manières possibles, comme je n’ai jamais eu envie de prendre une femme.

Son sexe épais commence à coulisser doucement en moi, me contraignant à me mordre les lèvres pour ne pas pleurer tellement ce que je ressens, alors qu’il s’impose tranquillement à moi, est indescriptible et bouleversant.

– Et crois-moi, de l’expérience, j’en ai pour deux, ma chérie.

# CHAPITRE 18

## LEANDRO

– Mec, je n’ai pas entendu un bijou pareil depuis des années. C’est encore meilleur que tes premiers morceaux. Tu vas réussir à faire dégager Calvin Harris de l’Omnia à Vegas, et même à faire oublier Dali.

Une chape glacée se dépose instantanément sur tout mon corps malgré la chaleur humide de ce début de matinée. Je n’ai aucune envie d’oublier Dali. Pas plus que quiconque aime l’électro oublie combien il était talentueux. Mais, pour l’heure, je n’ai surtout plus envie d’écouter Rick, mon agent, ni encore moins de lui répondre. Je risquerais d’être désagréable et ça m’obligerait probablement... à changer ensuite d’agent. Beaucoup trop de tracasseries pour quelqu’un qui est en vacances au paradis et qui contemple une femme sublime, endormie sur son lit à quelques mètres à peine.

Les rideaux légers qui séparent la chambre de la terrasse depuis laquelle j’observe le soleil matinal m’empêchent de l’admirer autant que je le voudrais et rendent encore plus impérieuse mon envie de mettre un terme à cette conversation. Cela fait deux nuits que nous passons ensemble, sans compter le fait que je l’ai presque

séquestrée hier, et je ne suis toujours pas rassasié d'elle. Pas plus de son corps voluptueux tellement appétissant que de la facilité avec laquelle nous avons parlé de tout. De son connard d'ex, comme de ses projets professionnels ou d'anecdotes concernant les folles qui l'ont accompagnée en vacances. Enfin, quand je dis de tout... Pour ma part, j'ai péché par omission. Je ne lui mens pas mais, délibérément, je ne lui dis pas tout. Surtout pas que je vends, sous un autre nom et dans un milieu musical qui, manifestement ne lui est pas familier, tellement de millions d'albums que je pourrais parfaitement me passer de la fortune familiale, que j'ai également choisi de passer sous silence.

Pourquoi ?

Parce que je préfère me taire, dissimuler, qu'importe finalement, que tout gâcher trop vite. J'en ai fait l'expérience, quand j'étais plus jeune et plus naïf : intégrer les variables « célébrité » et « richesse » lors d'une rencontre est généralement la meilleure manière de ne plus savoir si la relation qui pourrait naître sera sincère ou pas. C'est la conclusion à laquelle nous étions parvenus, mon pote Raphaël et moi, après quelques mauvaises surprises. Pour pouvoir être simplement appréciés pour nous-mêmes.

Pour ma part, c'est la première fois depuis bien longtemps que je rencontre une femme qui me plaît sans qu'elle ait la moindre idée de ce que je fais dans la vie. Peut-être effectivement parce qu'elle est un peu plus âgée que moi et n'a pas les mêmes centres d'intérêt. Sans doute, surtout, parce qu'il serait définitivement bien narcissique de considérer que le monde entier tourne autour du petit univers des « super DJ », comme on nous appelle dans ce milieu. Peu importe après tout, je me dis que j'ai la chance de l'avoir rencontrée. Parce que d'ordinaire, les femmes que je croise sont d'abord attirées

par ma célébrité – et l’envie de s’afficher avec mon image comme on brandirait un trophée brillant mais creux –, ou mon héritage familial.

Alors quand, pour une fois, la première depuis des années, je tombe sur une personne qui m’émeut, m’excite et fait même revivre mon cœur, je veux profiter de cette chance d’être simplement un homme parmi d’autres. Plus jeune, mais anonyme. Normal. Je veux qu’elle continue de s’abandonner à moi sans que rien ne vienne polluer les moments que nous sommes en train de vivre. Comme lorsque, mes mains fermement arrimées sur ses hanches rondes, je l’ai positionnée au-dessus de mon visage, en me repaissant de la vision de son intimité, pour écarter délicatement les plis de son sexe gonflé de désir. Avant d’aspirer son clitoris et de la baiser avec ma langue. Je veux la voir encore et encore se tordre d’extase, son sexe soudé à ma bouche, ses mains triturant ses seins sublimes et tendus, pendant qu’elle jouira dans une plainte sensuelle.

Je ne me l’explique pas et je n’ai pas envie de le comprendre d’ailleurs, mais je ne peux plus me passer d’elle, de ces premiers moments complices et sensuels. J’aurais bien trop peur de les gâcher en lui apprenant qui je suis pour qu’elle commence à s’intéresser au nombre des spectateurs qui viendront me voir jouer sur la grande scène de Tomorrowland<sup>1</sup> en juillet prochain.

*Ou au nombre de tongs Cariocas vendues dans le monde.*

– Essaie de vite me terminer cette pépite, Leandro. On va s’en servir pour annoncer ton prochain album et, pourquoi, pas un festival quand tu seras prêt. Ils seront trop contents de te faire une place, même si c’est déjà booké. On ne vend jamais assez, pas vrai ? Ah non, j’oubliais, toi, t’as pas besoin ! Tu reverses tout ce que tu gagnes, n’est-ce pas, Monsieur Billionnaire de Almeida ?

Je laisse Rick continuer à se moquer de moi, haussant les yeux au ciel comme s’il pouvait me voir. Il a raison, cependant : je n’ai

jamais composé pour vendre. Si j'ai commencé à créer des morceaux un jour, dans ma chambre d'adolescent, c'est simplement parce que c'était naturel, instinctif, et que cela m'amusait et me faisait vivre, vibrer. Certainement pas pour l'argent, évidemment, alors que je n'avais qu'à m'asseoir pour attendre qu'il tombe – même si j'ai sûrement l'air d'un gros con quand j'énonce cette vérité.

Ce qui est certain, c'est que je ne peux pas en vouloir à Rick de chercher à gagner sa vie avec ma musique et mes créations, c'est la définition même de son métier. Même si cela peut parfois conduire un artiste à une lassitude et à un épuisement tels que la mort puisse lui sembler préférable à tout ce cirque bruyant.

*Comme pour Dali.*

*Ou Avicii avant lui.*

Cela dit, bien que l'argent ne soit pas mon moteur, plus je vends, plus j'ai la preuve que j'ai réussi à toucher des gens et que ce que je crée nous connecte. J'ai beau penser à mon pote parti trop jeune, j'aime toujours l'idée que ma musique soit à même de faire danser un stade entier. Je devrais être le premier étonné de constater que cette perspective de me produire à nouveau sur scène ne me rebute plus. Un peu comme si je me réveillais d'un long engourdissement. Ce qui est certain, c'est que si accepter un concert exceptionnel peut me donner un motif de passer en Europe, le continent sur lequel vit la belle brune alanguie dont le visage serein repose contre son bras gracieusement replié, je serais idiot de ne pas faire plaisir à mon agent, pas vrai ? Si tout le monde peut être content, je ne vais pas faire de caprice...

– Promis mec, je fais au mieux, dis-je en écartant le voilage et en baissant la voix pour ne pas réveiller Alexandra. Mais crois-moi, je suis très inspiré. Je vais te laisser d'ailleurs, j'ai une idée qui me vient, là...



Je mets un terme à la conversation, pose mon téléphone sur le buffet et me rapproche de mon lit aux draps froissés par nos ébats. Alexandra vient de se retourner dans un soupir endormi, presque complètement allongée sur le ventre. Si elle m'a caché dans ce mouvement ses seins parfaits que j'aime tellement prendre en bouche, elle semble désormais m'offrir sa croupe charnue et cambrée.

Je n'ai pas menti à mon agent.

Cela me donne *vraiment* plein d'idées.

---

1. Tomorrowland est un festival de musique électronique organisé au mois de juillet sur le site du domaine provincial De Schorre à Boom, dans la province d'Anvers, en Belgique. Il se tient désormais sur deux week-ends qui attirent plus de 400 000 festivaliers.

# CHAPITRE 19

## ALEXANDRA

– Mais regardez-moi qui voilà ! Les filles, respirez, elle est encore en vie et elle a l'air très en forme.

Pour une fois, il semblerait que Justine soit matinale. Et ça tombe aujourd'hui.

*Pas de bol.*

– Mais c'est pas vrai ! s'écrie Jo, l'air abominablement en forme elle aussi, en m'offrant un sourire tellement large que j'ai peur qu'elle ait des courbatures aux joues. Je suis trop contente, ma puce. Tellement soulagée. Figure-toi que j'étais sur le point de signaler ta disparition à la réception.

Je ne sais plus où me mettre, c'est officiel. Et rebrousser chemin alors que j'ai enfin trouvé la force de quitter le lit de Leandro est inenvisageable.

*Parce que sinon, je risque de ne plus jamais en ressortir.*

*Et de manquer mon avion.*

*Et de planter ma collection et ma robe de mariée.*

*Et aussi de jouir.*

*Beaucoup.*

*Énormément.*

*J'ai quitté ce lit pourquoi, déjà ?*

*Ah oui, pour retrouver les sorcières qui me font face avec leurs mines réjouies.*

– Oh mon Dieu, Alexandra !

Cette voix outrancièrement affolée et sur-stridente – oui, ça existe, je suis formelle –, c'est celle de Belinda, rien à dire, ça lui réussit, les cures de fruits frais au petit déjeuner.

– Tu portes la petite robe rouge sexy d'il y a deux jours ? Toi qui es toujours si soignée et coquette, et qui ne mets jamais deux fois la même tenue ? Rien de grave, j'espère ? Aucune séquestration sous le corps musclé d'un beau gosse sexy t'empêchant de résister aux orgasmes en série ?

Donc *ça*, c'est ce que j'entends au moment où je franchis le portillon qui sépare le jardin privé de Leandro du reste de la plage. Je connaissais de nom le *walk of shame*. Eh bien là, sans gueule de bois et super lucide, je confirme : c'est pire. Je cherche comment leur répondre sans perdre toute ma dignité. Sauf que Leandro est un super coup *et* apparemment un super-héros, et moi, je n'ai même pas besoin de beaucoup me creuser la tête, parce qu'à peine terminée leur petite fiesta narquoise, je vois leurs yeux se fixer sur un point dans mon dos. D'un coup, elles font moins les malignes, quand le beau gosse sexy en question débarque tranquillement pour nous rejoindre, tout en jambes bronzées et musclées qui dépassent d'un short de bain porté bas sur les hanches, son torse musclé et encré juste à portée de mes lèvres.

*Je meurs.*

Elles la ramènent encore moins lorsqu'il m'attire à lui d'un geste possessif de la main pour me plaquer contre lui et aspirer en la mordant, presque sauvagement, ma lèvre inférieure avant de me

gratifier d'un baiser aussi expert que dévastateur. J'ai l'impression qu'il n'y a plus personne autour de nous, que je suis dans une faille spatio-temporelle sans témoin, sans notion du temps, et que je pourrais, en toute lucidité, lui demander de me prendre là, maintenant, tout de suite.

*Si ça pouvait être un peu brutal, vu ce qu'il m'a fait découvrir ce matin quand il a plaqué mon buste contre la paroi de la douche sous laquelle il m'a rejointe, je serais loin de dire non.*

Un sifflet strident, du genre de ce qu'on fait gamine en mettant ses doigts dans la bouche – et du genre que, bien entendu, je n'ai jamais été capable d'émettre –, interrompt mes pensées et mon délire érotique. Je ne peux m'empêcher de sourire contre la bouche de Leandro.

– Jo, tu fais suer, laisse-nous tranquilles, je soupire sans plus y croire vraiment.

– Oui Jo, tu fais carrément suer, enchaîne mon beau brun en français, et en me rendant mon sourire sans me laisser m'écarter d'un centimètre.

– On comprend mieux pourquoi on l'a pas vue depuis deux jours, Leandro, ricane Jo.

– C'est clair, si Chouchou se décidait enfin à m'embrasser comme ça, moi aussi j'oublierais sans aucun remords mes meilleures amies. Même les plus sympas du monde qui auraient accepté de partir en vacances avec moi et qui me supportent depuis le berceau.

Bref, c'est reparti pour un tour...

*Mayday.*

Elles sont manifestement beaucoup trop à l'aise en présence de Leandro, désormais.

– Je crois qu'elles ne nous laisseront plus en paix, je murmure pour Leandro.

– Tu as parfaitement raison, réplique Belinda qui n'en perd jamais une.

– Moi, je te confirme que tant que tu ne nous auras pas raconté tout ce que ce mec merveilleux a fait ces deux derniers jours, – rien qui puisse d'ailleurs justifier que tu nous as complètement oubliées –, tu n'auras effectivement plus une seconde de répit, intervient Justine d'une petite voix pincée.

OK, cette fois, c'est définitif, le moment de grâce est passé. Retour à la réalité et à mes amies en or mais tellement envahissantes. Je hausse les yeux au ciel, faussement exaspérée (mais vraiment frustrée), et repousse doucement le torse large et bien dessiné de Leandro. J'ai immédiatement envie de le lécher, depuis le nombril jusqu'aux pectoraux, mais, miraculeusement, je me contains.

– Je crois qu'il faut que j'y aille. Et surtout que toi tu t'en ailles, je lui dis en considérant ses yeux sombres qui semblent me dévorer. Sinon, je ne donne pas cher de ta peau.

– Tu te sacrifies pour moi, c'est ça ? il rigole en retenant mon poignet entre ses longs doigts.

– Je te préserve, disons, je réplique. Et surtout, je préfère que tu restes en vie, tu peux encore servir, j'ajoute avec un petit sourire suggestif.

*Mon Dieu ! Est-ce bien moi qui flirte ainsi ? Comment puis-je être à ce point détendue et en confiance avec ce type que je ne connais pas depuis une semaine ? Et tout ça en présence de mes amies ?*

Leandro aspire une dernière fois ma lèvre inférieure avant de la relâcher pour la suivre du pouce.

– OK, trésor.

Il dépose un baiser léger et adorable sur le bout de mon nez.

– Je vais faire du kite alors. Essaie d’être sage et ne suis ces folles sous aucun prétexte.

Il adresse un clin d’œil collectif à mes copines qui bavent simultanément. C’est laid d’être aussi faibles, sérieusement.

– Surtout, repose-toi...

Cette fois-ci, c’est moi qu’il regarde, et j’en perds ma capacité de respirer.

– Je te veux en pleine forme quand je rentre, murmure-t-il à mon oreille avant de s’éloigner.

Mon cœur qui n’a rien à faire dans cette amourette de vacances manque de bondir hors de ma poitrine pendant que je le regarde se diriger vers la base nautique où est probablement entreposé son matériel. Et pour une raison qui m’échappe, je souris comme si c’était le plus beau jour de ma vie, lorsque Belinda crie – délibérément et surtout suffisamment fort pour que Leandro entende : « Non mais quel cul ! », et que je voie tressauter ses épaules ciselées sous l’effet du rire qui l’agite.

Mon Dieu, j’aurais presque envie de croire que tout cela pourrait marcher. Je suis vraiment mal barrée, n’est-ce pas ?

# CHAPITRE 20

## LEANDRO

Le souvenir de l'image rafraîchissante d'Alexandra, debout sur le long ponton qui mène de la plage au départ du ski nautique, adressant une grimace improbable à sa copine qui la filme avant de se jeter à l'eau, bras et jambes écartés, dans un grand éclat de rire, s'imprime sur ma rétine. Je joue avec les manettes de la petite table de mixage que j'ai réussi à me procurer auprès du DJ du Dream. Du haut de ses trente-huit ans, la vraie gamine, c'est elle, finalement. Je me marre avec elle et ses copines totalement délirantes depuis désormais quarante-huit heures, et sa candeur, sa capacité à s'enthousiasmer de tout me fascine. Surtout quand la manière que j'ai de lui dire qu'elle est belle à tomber ou de la faire jouer l'émerveille tant qu'elle me donne l'impression d'être un super-héros.

Je ne sais pas comment la baisait son seul et unique mec. Ni même s'il la complimentait comme elle le mérite. Mais manifestement, il ne pouvait pas lui rendre meilleur service que de la quitter. Ni à moi d'ailleurs. Je fais abstraction de la colère soudaine que provoque en moi la seule évocation du type qui l'a mise en

miettes et je mets une touche finale au morceau pétillant qu'elle vient, à nouveau, de m'inspirer. Je fais rouler ma tête en faisant craquer mes vertèbres pour chasser la tension accumulée ces dernières heures, et m'étire avant de basculer en arrière sur ma chaise pour jeter un regard à mon téléphone posé sur mon lit. Presque vingt-deux heures. La nuit tombe vite ici et les soirées commencent tôt.

C'est clairement l'heure de rejoindre les filles à la soirée blanche, celle qui marque nos derniers moments ici. Je me sens presque cafardeux, comme à la dernière veillée d'un *summer camp*. Dehors, un grondement se fait entendre. Les pluies tropicales sont monnaie courante depuis le début du séjour et, nul doute, vu l'atmosphère humide et presque irrespirable, que nous n'y échapperons pas ce soir.

Je me douche rapidement en luttant contre l'envie de me caresser en repensant à la vision de ma queue glissant contre les fesses fermes et rebondies d'Alexandra quand nous avons pris notre douche ce matin. Et plus particulièrement à ce moment où, après les avoir écartées, j'ai regardé mon sexe s'enfoncer plutôt brutalement dans son intimité, une main accrochée à sa hanche, l'autre caressant l'un de ses seins merveilleux, pendant que je me repaissais de ses cris et soupirs de plaisir. Je secoue la tête. Pas la peine de perdre mon temps à fantasmer alors qu'Alexandra et sa peau douce m'attendent à quelques mètres de mon bungalow.

Je saute dans mon pantalon blanc, le ceinture, enfile la chemise blanche que j'ai achetée cet après-midi à la boutique du Dream, puisque respecter le thème des soirées semblait important pour Alex et sa bande. J'en profite pour féliciter intérieurement mon père de vendre aussi cher un simple bout de tissu en lin et m'amuse tout seul à ouvrir largement ladite chemise pour dévoiler les colliers que



m'a offerts Dali. Quitte à surjouer, je compte ne laisser aucune chance à Alexandra de ne pas finir avec moi ce soir. *Et avec un peu de chance, mon vieux pote m'aidera, où qu'il soit désormais.*

En réalité, compte tenu des moments de fou rire, d'échange de confidences et, bien sûr, de sexe torride que nous avons passés, je n'ai guère de doute sur son envie de terminer une fois encore cette soirée avec moi. Mais c'est pour la séduire au-delà de ces vacances qui prennent fin que je veux mettre toutes les chances de mon côté. Même si je la sens encore fragile, probablement pas prête pour une nouvelle histoire sérieuse, et certainement pas avec un type plus jeune qu'elle et dont elle ne connaît même pas l'adresse. Mais moi, sans que cela s'explique, je le sais, elle me plaît. C'est elle que je veux. Elle avec qui j'ai envie d'expérimenter pour la première fois une relation, même à distance s'il le faut. Quitte à me planter bien que je sois confiant, sans avoir un début d'argument rationnel.

Comme le dit ma grand-mère à laquelle je pense décidément beaucoup ces derniers temps, ces choses-là, tu les sens tout de suite. Je suis certain de l'alchimie qui existe entre nous et je pense qu'Alexandra aussi. Heureusement que j'en suis convaincu, parce que quand j'arrive à la soirée, dans un des restaurants sur la plage, Alexandra est en train de danser au milieu d'autres vacanciers avec une partie de ses copines... et trois types plutôt pas mal, probablement en fin de trentaine sportive, qui les trouvent manifestement à leur goût. Comme beaucoup, elles sont pieds nus, magnifiées par les lumières des spots implantés entre voilages et palmiers, et semblent, comme toujours, s'éclater et s'auto-suffire.

Comme toujours, Alexandra rayonne.

Mes yeux manquent de sortir de leurs orbites quand je découvre sa combinaison-pantalon, blanche évidemment, qui épouse son corps sensuel sans le mouler, libérant ses chevilles fines et laissant

nus ses bras comme le haut de son dos. Combinaison-pantalon sous laquelle elle a manifestement oublié de porter un soutien-gorge. C'est une manie, décidément.

Quant au bas, à voir tressauter ses fesses quand elle se balance, j'ai bien ma petite idée, mais je réserve ma réponse, le temps de réussir à l'isoler dans un coin plus discret pour en avoir le cœur net. Quoi qu'il en soit, elle danse sensuellement, yeux clos, en levant les bras vers le ciel, entraînant ses seins dans le mouvement.

Et ma queue aussi, qui essaie vainement de sortir par ma chemise dans la foulée.

*Très classe, Leandro.*

L'un des trois types qui ondule des hanches derrière elle essaie manifestement de savoir avant moi si elle porte une culotte puisque je l'observe poser une main, très bas sur sa taille, beaucoup trop possessive à mon goût. Je traverse la foule des danseurs d'un pas pressé, en m'efforçant de ne pas passer pour le fou furieux que je sens pourtant naître en moi à la seule vision de cette main d'homme sur le corps de la femme qui occupe désormais toutes mes pensées. Avant même qu'il n'ait le temps de prendre les devants pour la retenir, j'attrape fermement le poignet d'Alexandra et l'attire à moi.

– Tu es avec moi ce soir, Alexandra. Juste avec moi.

Je prends sa bouche cerise dans un baiser possessif, lui laissant, malgré la fermeté apparente de mes propos, la possibilité de réagir. Voire de partir, si mon attitude de primate sans cerveau l'a énervée. Mais loin de s'enfuir, elle enroule ses bras autour de mon cou et me rend mon baiser, laissant sa langue se mêler à la mienne en une longue danse sensuelle.

Et douloureusement érotique et excitante.

Oubliant les types qui lui tournaient autour, j'ai l'impression de n'être jamais rassasié d'elle et de ne jamais plus pouvoir m'en

détacher.

Mais soudain, le ciel se fissure et explose en une pluie tiède et libératrice. Les danseurs exposés sur la piste de sable se mettent à rire ou à crier, sans chercher à échapper au déluge qui se déverse désormais sur nous pendant que le DJ, bien à l'abri dans sa cabine surélevée devant le bar, lance *Sonnentanz*<sup>1</sup> de Klangkarussell. En temps normal, je pourrais trouver ce clin d'œil météorologique plutôt drôle. Mais pas là. Comme dans un film mis sur pause, notre baiser interrompu par la pluie, je reste figé comme un con et j'observe Alexandra, debout face à moi, encore essoufflée.

Érotique et excitante à crever.

Ses seins parfaits, lourds et tendus, sont comme sculptés par le tissu trempé, et je regarde fixement ses tétons durcis, pointés vers moi comme dans une invite à jouer avec jusqu'à la faire crier de plaisir. Ses cheveux plaqués en arrière dégagent son merveilleux visage de poupée brune sur lequel ruisselle la pluie. J'aimerais immortaliser ce moment pour ne jamais oublier combien elle me plaît et combien j'ai envie d'elle.

Mes yeux, avec une lenteur vorace, cheminent de son visage à son buste, s'arrêtant à nouveau sur sa merveilleuse poitrine avant de découvrir la finesse de sa taille et le bombé léger de son ventre ferme. Mais aussi la forme délicate de son sexe, révélé avec indécence par la transparence du tissu mouillé, et qu'aucun sous-vêtement ne protège. J'ai envie de me mettre à genoux pour en dévorer les lèvres charnues, de les écarter pour frapper ensuite sèchement son clitoris du plat de mes doigts et la punir d'avoir pu révéler ces merveilles aux yeux de tous ces hommes qui ne sont pas moi. Avant de la sucer, la mordre et la lécher jusqu'à ce qu'elle convulse d'extase.

J'en ai envie mais je suis soudain conscient que tout le monde peut admirer ce que je vois. À commencer par les trois connards qui ne savent plus où donner des yeux au milieu de ce concours de tee-shirts mouillés improvisé. Or, l'idée même qu'un autre que moi puisse s'en délecter, même des yeux et de loin, me rend fou.

Fou de jalousie et fou de désir.

J'ai besoin de la prendre et de la prendre fort. Pour qu'elle sache que je la veux. Pour qu'elle oublie les autres types. Pour qu'elle comprenne ce que je suis infoutu d'exprimer autrement que par ces morceaux que j'ai composés et qu'elle n'écouterà sans doute jamais.

*Je vais exploser si je ne la prends pas.*

J'attrape sa main et l'attire vers moi.

– Viens.

La pluie continue de tomber, tiède et revitalisante, pendant qu'elle me suit à l'arrière du restaurant transformé en bar pour la soirée. Je m'arrête pour l'embrasser à pleine bouche tout en défaisant les boutons qui ferment le haut de son vêtement. Ses seins jaillissent et je m'empare du gauche dans un grognement presque animal, caressant la pointe du droit de la pulpe de mon pouce. Elle gémit, profitant de la cuisse que j'ai glissée entre ses jambes pour onduler contre mon corps.

L'idée qu'elle ne puisse pas se retenir d'essayer d'apaiser son excitation me colle une trique monumentale. Mon membre vibre contre son ventre, trop à l'étroit dans mon chino blanc. Je m'apprête à glisser une main entre ses jambes pour retrouver enfin son intimité lorsqu'elle se laisse tomber à mes genoux, m'adressant un regard presque sérieux mais sans équivoque. Mon sexe palpite violemment et je l'observe ouvrir lentement, sans me quitter des yeux, comme pour me montrer que je suis en son pouvoir, ma ceinture puis la braguette de mon pantalon.

Ma queue jaillit vers ses lèvres pleines qui se courbent en un sourire.

– Je vois que je ne suis pas la seule à oublier les sous-vêtements en vacances.

Quand elle fait rouler d'une main sûre mes testicules tout en faisant coulisser mon sexe qui paraît disproportionné dans son autre main fine, je manque de jouir comme un adolescent devant son premier soutien-gorge sans motif Minnie. Mais c'est la vision de sa bouche engloutissant lentement mon gland puis mon membre jusqu'à ce qu'elle soit obligée de déglutir pour reprendre sa respiration qui m'achève.

La femme qui a réveillé mon cœur suce comme une déesse.

Je suis foutu.

---

1. Danse du/au soleil.

# CHAPITRE 21

## ALEXANDRA

Je suis penchée au-dessus de ma valise ouverte devant mon lit dont les draps n'ont plus été défaites depuis ces trois dernières nuits passées avec Leandro. Sans grande conviction, je plie mes derniers tee-shirts et contemple mon œuvre. Tout semble en ordre pour notre départ du Dream en fin de matinée, et je n'ai plus qu'à attendre. Je m'apprête à interroger les filles *via* WhatsApp pour savoir où les rejoindre lorsqu'on frappe à ma porte.

*Si Abraham ne vient pas à la montagne, la montagne viendra à Abraham, c'est ça ?*

J'ouvre en m'attendant à tomber sur une des folles qui m'accompagnent. Mais c'est Leandro que je trouve devant moi. Affichant une expression pour le moins contrariée.

– Tu comptais t'en aller sans me dire au revoir ?

Je suis soudain extrêmement mal à l'aise, parce qu'en effet, c'était mon intention. Le laisser dormir (et se reposer de notre dernière folle nuit de caresses torrides et d'orgasmes indécents) et monter dans la navette en emportant ce merveilleux souvenir de

vacances, sans gêne ni attentes, et surtout sans fausses promesses qui font mal.

Le problème, c'est qu'en affrontant sa mâchoire aussi carrée que crispée, ce qui me semblait tout à fait clair il y a encore cinq minutes me paraît désormais complètement incohérent. Pour ne pas dire contre nature.

Ma réponse est hésitante et peu convaincante, j'imagine.

– Disons que je ne voulais pas te réveiller.

– Après ces trois derniers jours, dit-il, marquant une pause comme s'il devait se contenir... et nuits ?

– Justement, oui. Après ces trois nuits...

J'essaie de le regarder dans les yeux mais j'ai très envie de baisser la tête pour ne pas l'affronter.

– Ce ne sont que trois nuits, Leandro, trois belles nuits de vacances, mais seulement trois nuits ! Ne me dis pas que tu y attaches plus d'importance qu'elles n'en méritent !

Il tressaille, ce qui ne m'empêche pas de poursuivre :

– On est en vacances, tu habites je ne sais même pas où... Chacun repart de son côté sans prise de tête. C'est mieux comme ça, non ?

Il esquisse un sourire un peu moqueur et enchaîne :

– Et le souvenir de vacances n'en sera que plus beau, c'est ça l'idée ?

*Oui, c'était ça l'idée...*

Je ne trouve rien à répondre, je me sens soudain très bête. Voire un peu immature. Surtout face au visage fermé de Leandro.

– Tu sais, au début du séjour, je t'ai entendu dire que sortir avec un homme plus jeune te donnerait l'impression d'être une vieille peau qui se promène avec son gigolo. Eh bien, tu sais quoi ? lance-t-il, les yeux braqués sur moi, la voix presque méprisante. Je n'ai

jamais fait attention à ton prétendu problème d'âge qui n'existe que dans ta tête ou dans celle des gens trop étroits d'esprit et conformistes pour trouver leur bonheur. Mais toi, en voulant partir après avoir pris ton pied avec moi il y a à peine deux heures, c'est précisément l'impression que tu me donnes en ce moment : celle d'être un objet, et crois-moi, c'est assez désagréable.

Ses yeux clairs étincellent et sa colère fait vibrer sa voix, d'habitude si mesurée. Pour autant, alors que je le pensais très énervé, il reprend rapidement contenance et me contemple avec l'air de celui qui n'en a au fond strictement rien à faire, de mon super-plan de fuite :

– Donc, non, ce n'est pas « mieux comme ça », Alex. Mais, de toute façon...

Il semble subitement remarquer que je l'ai laissé sur le pas de la porte sans lui proposer d'entrer et pose ses grandes mains sur ma taille pour me faire reculer pendant qu'il avance dans ma chambre.

– ... libre à toi de croire ce que tu veux.

Pour la forme, peut-être parce que j'ai envie qu'il me convainque et que je veux éviter de penser au frémissement que provoque chez moi le seul contact de ses mains sur mes hanches alors que ces mains – et leur propriétaire – vont bientôt disparaître de ma vie, je riposte :

– Ah oui, et tu comptes faire quoi ? M'attacher et m'empêcher de rentrer chez moi ?

À voir la lueur qui traverse fugacement son regard, j'ai bien l'impression que cette idée ne lui déplairait pas.

– Pas besoin, ma chérie. Tu sais ce qu'on dit, ce lieu commun sur le fait que, pour permettre à quelqu'un de revenir, il faut d'abord le laisser partir.



Je m'apprête à lui demander comment je suis supposée le retrouver alors que je ne connais même pas son nom de famille. Sauf qu'il ne m'en laisse pas le temps :

– Mais pour que je sois absolument certain que tu me reviennes, ma douce, je vais te créer un dernier souvenir.

Il continue de me pousser doucement jusqu'à ce que mon dos touche le mur et, sans me quitter des yeux, s'agenouille avant de passer les mains sous ma robe et de faire glisser mon tanga.

– Celui d'une baise mémorable.

Il remonte tranquillement ma robe d'une main, écarte les lèvres de mon sexe de l'autre pour dévoiler mon clitoris et le lèche, lentement, du bas vers le haut avant de reprendre :

– Debout contre le mur de ta chambre d'hôtel, et tu crieras tellement que tout le Dream va t'entendre.

J'essaie de réprimer le tremblement qui me parcourt depuis qu'il m'a touchée. Au premier coup de langue, j'ai dû faire appel à toute ma volonté pour ne pas laisser mes genoux se dérober sous moi.

*Ça ne devait pas se passer comme ça. Je devais garder le contrôle.*

*Si, si, si.*

Mais maintenant qu'il aspire et caresse de sa langue habile mon petit bouton de nerfs comme s'il ne connaissait rien de meilleur, en enfonçant d'autorité un doigt puis un deuxième dans mon sexe déjà prêt pour lui, je crains vraiment de défaillir de plaisir. Je m'entends gémir, sans avoir même eu l'intention de me contrôler, et je sens Leandro qui sourit contre mon intimité, écartant largement ses doigts en moi comme pour mieux me préparer à l'accueillir.

– Tu es si belle, Alex... Et tu mouilles tellement. Tu voulais vraiment t'enfuir comme ça, alors que tu aimes tant que je m'occupe de toi ?

Il se relève, immense devant moi, se défait de sa ceinture puis de son pantalon kaki sous lequel il est nu, évidemment. Je le regarde déchirer de ses dents le petit paquet argenté qu'il a dû sortir de sa poche avant de dérouler lentement le préservatif. Sa verge tendue pousse contre mon ventre avant qu'il ne fasse glisser ses mains sous mes fesses pour me soulever et me plaquer contre le mur.

Je lui prends le visage entre mes mains, l'embrassant comme si c'était la dernière fois. Parce qu'il peut me dire ce qu'il veut, au fond de moi, je le sais : après ces trois merveilleuses nuits passées avec lui et cette semaine de vacances au paradis, je suis certaine que c'est la dernière fois que nous nous voyons. Alors j'avance mon bassin pour lui permettre de s'enfoncer enfin en moi, d'une seule longue poussée qui me fait presque instantanément jouir.

Leandro se détache de ma bouche, appuyant un bref instant son front contre le mien.

– Laisse-moi nous regarder, Alex.

Ses mains sont ancrées dans la chair de mes cuisses et son regard passe alternativement de mon visage, tendu dans l'attente de la délivrance, à son membre épais qu'il fait coulisser puissamment en moi, au point que ma tête cogne contre le mur. J'incline moi aussi le regard vers le spectacle de son sexe qu'il prend le temps de caresser d'une main, comme si je n'étais qu'une poupée de plumes, frôlant de son gland mon clitoris au supplice avant de me prendre à nouveau avec détermination.

Encore et encore jusqu'à ce qu'enfin, je me disloque contre lui et que nous jouissions, peau contre peau, yeux dans les yeux, ensemble.

*Bouquet final.*

J'avais prévu de partir lâchement, sans le revoir, pour essayer de maîtriser la situation, et au lieu de ça, je me retrouve avec lui sous la douche, où il me savonne doucement en cherchant tendrement ma bouche, puis à marcher avec lui d'un pas pressé vers le lobby, afin de rejoindre les navettes prévues pour nous amener à l'aéroport, sa grande main ne lâchant pas la mienne. J'ai l'impression d'être spectatrice pendant les minutes qui suivent, du mot de départ de Lina, impeccable et superbe comme toujours, qui se prépare déjà à accueillir nos remplaçants. Elle n'oublie pas de sourire, dès qu'elle en a l'occasion, à Leandro. Même les moqueries des filles qui m'affirment m'avoir entendue gémir le nom de Leandro depuis le lobby ne parviennent pas vraiment à me refaire prendre pied dans la réalité.

Ce que je voulais éviter est arrivé.

Il me plaît vraiment. Le pire du pire : j'aurais presque envie d'y croire.

Or, si on prend la peine de croiser toutes les données sur le papier, nos âges, nos métiers, nos nationalités, c'est totalement stupide.

*Je ne dois pas, je ne dois pas, je ne dois pas. On sait toutes ce que deviennent les promesses de fin de colo.*

Devant le bus dans lequel la plupart des passagers sont déjà montés, je me sens parfaitement gauche, parce que je ne sais pas du tout comment on se comporte avec un homme qu'on connaît à peine, mais avec lequel on a passé presque chaque heure des trois derniers jours, en savourant chaque seconde et en ayant cette impression un peu folle de le connaître déjà. En même temps tellement triste parce que... je ne veux pas que ça s'arrête, tout simplement. Et quand je dis ça, malgré tout leur intérêt, je ne parle ni du sable fin, ni du soleil, ni des cocktails à base de rhum local sur

fond de musique ringarde. Non, je pense uniquement au grand type qui porte à ses lèvres les fines veines de mon poignet.

– Donne-moi ton numéro, Alexandra. Je ne veux pas faire dans le mélo, je ne sais pas quel nom donner à ce que nous venons de vivre. Mais une chose est sûre : je ne veux pas que cela s'arrête comme ça. Et je veux te revoir.

Je dois être forte. Parce que si je ne le suis pas maintenant, si je lui donne ce numéro qu'il me réclame, je sais ce qui va arriver. À plus ou moins brève échéance, je vais souffrir. Soit parce qu'il oubliera de me rappeler. Soit parce qu'il le fera justement, que j'espérerai mais qu'il réalisera, inéluctablement, à mesure du temps qui passe et de la distance qui émousse tout, qu'il lui est beaucoup plus facile de se trouver une jeune femme prête à lui faire plein de mini-Leandro de l'autre côté de l'Atlantique. Or une chose est sûre désormais : je ne serai plus jamais dépendante d'un homme et bonne à essorer parce qu'il m'aura laissée tomber.

Je hoche la tête en haussant les yeux au ciel. Autant paraître désinvolte

– Je préfère qu'on en reste là. Tu sais ? Comme on a dit : un joli souvenir.

Manifestement, la désinvolture et le refus génèrent chez les Brésiliens canon une subite contraction de la mâchoire et un regard assombri de contrariété.

– Mais qu'est-ce qu'il t'a mis dans le crâne, ton connard d'ex, pour que tu partes à ce point vaincue d'avance ? Tu ne peux pas un peu me faire confiance ?

*J'aimerais. Mais non, en effet, je ne peux pas.*

J'ai une subite envie de pleurer et aucun désir que cela se termine de manière si piteuse et pathétique. Je veux conserver de ces vacances un souvenir aussi positif que torride. Et idéalement lui

laisser une image sexy. Pas la vision de mon nez tout bouffi et cruellement en manque de mouchoirs. Alors, parce que je ne sais plus quoi dire et que le chauffeur demande aux derniers retardataires de monter dans son car, parce que c'est la vie, tout simplement, je lui adresse un pâle sourire pas du tout désinvolte, dépose un baiser léger comme une caresse sur ses lèvres serrées de colère, et je m'enfuis pour rejoindre les filles.

Mais avant que le chauffeur ne referme les portes, comme que je suis assise à ma place, la tête appuyée contre la vitre en attendant que Belinda me rejoigne pour que je puisse pleurer contre ses seins réconfortants, j'entends un brouhaha qui me tire de ma torpeur.

– Monsieur, vous ne pouvez plus monter dans ce car. Nous devons partir pour l'aéroport.

– Raison de plus pour me laisser faire parce que sinon, je vous promets que vous allez le rater, votre avion...

Déjà Leandro est debout devant moi, sans un égard pour les protestations du chauffeur.

– J'aimerais t'arracher à cette navette et te persuader de venir avec moi au Brésil, en te faisant l'amour jusqu'à ce que tu sois convaincue qu'il faut nous laisser une chance. Mais on va commencer en douceur, lance-t-il, ses yeux arrimés aux miens. (Il me tend un Post-it jaune qu'il a dû trouver à la réception, et sur lequel je distingue des chiffres griffonnés au crayon de papier.) C'est mon numéro de téléphone. Ne le perds pas, s'il te plaît, et surtout, utilise-le, Alexandra !

Il prend mes lèvres et m'embrasse à m'en étourdir, ses mains emprisonnant l'ovale de mon visage, ses doigts supportant l'arrière de mon crâne, comme pour m'empêcher de défaillir sous ce dernier baiser aussi tendre que sauvage, pendant que j'entends distinctement couiner les filles. Je n'ai même pas le temps de lui

répondre qu'il est déjà reparti. Si je n'avais pas le cœur qui bat à tout rompre et les doigts crispés sur le bout de papier sur lequel il a d'autorité refermé ma main avant de me quitter, je pourrais presque croire à une hallucination.

*Sauf que ce bout de papier, je l'ai.*

*Et avec lui, le choix et les doutes qui l'accompagnent.*

Du coup, moi qui essaie de rester lucide et pragmatique, moi qui ai envie d'entamer une nouvelle vie sans être à nouveau dépendante du bon vouloir d'un homme, moi qui ai surtout envie de m'épargner toute nouvelle prise de tête et souffrance inutile, je me retrouve en train de contempler son fichu Post-it comme s'il contenait le secret pour manger beaucoup de cookies aux pépites de chocolat sans grossir, tandis que notre navette commence son trajet.

*Et si je l'appelle, lorsque je serai rentrée, il m'aura oubliée ?  
Et sinon, on fera comment ? Et si on se rejoint, ce sera comment ?  
Bizarre ? Inutile ? Décevant ?*

Je regarde aussi discrètement que possible par la vitre et le surprends en train de retourner un sourire à Lina qui se tient à côté de lui pour regarder démarrer notre car.

*Humiliant ?*

*Oui, probablement.*

Je croise une dernière fois son regard alors que nous commençons à nous éloigner. Un regard qui semble me demander de lui faire confiance, de me souvenir des quelques heures qui nous ont été offertes, et surtout, qui paraît m'en promettre de nombreuses autres à venir. Si je l'appelle...

*Ou peut-être au contraire que ce sera tendre, sauvage, torride, intense, juste comme lui ?*

– Et puis merde !

– Et merde quoi ? demande Belinda en rejoignant le siège voisin du mien, son café frappé dans une main, son bagage cabine, évidemment sur le point d'exploser, coincé sous son autre bras.

Avec surtout une expression vorace sur le visage, indiquant clairement qu'elle s'apprête à me cuisiner menu pendant tout le trajet. Si elle n'était pas en train de trébucher.

– *Et merde !* je m'exclame une fois de plus, quand elle s'affale presque sur moi, avec une grâce ineffable, en renversant ledit café sur les vêtements que je vais porter pendant les interminables prochaines heures de voyage de retour.

*Et sur le Post-it de Leandro.*

*Et merde, donc.*

Elle a l'air tellement contrite en tentant de se redresser que je n'ai même pas envie de l'engueuler. Pendant qu'elle glapit, que Gwen et Jo, depuis l'autre côté de l'allée, et que Pauline et Justine, placées juste derrière nos sièges, se marrent à n'en plus finir, moi, je ferme les yeux et je respire.

Beaucoup quand même. Et très profondément.

Quand je pense enfin être capable de formuler une phrase sans trop monter dans les aigus et sans la prendre à la gorge, je réponds au boulet impossible qui me tient lieu de meilleure amie :

– « Et merde », parce que je ne savais pas quoi faire du numéro de Leandro.

Je déplie le bout de papier jaune imbibé de café froid sur lequel même un type des *Experts* serait bien incapable de relever un début de chiffre, et le lui présente avec un sourire narquois.

– Désormais, « Et merde », parce que j' imagine que je ne risque plus de l'appeler, pas vrai ?

Le visage de Belinda se met à trembler comme quand on était petites et qu'elle tombait sur un truc hyper dur et terriblement

injuste (le tour de France à la place de *Beverly Hills*, par exemple), et je sens la crise de larmes imminente.

– Je suis tellement désolée.

Elle pleurniche à n'en plus finir. On dirait un mauvais téléfilm de milieu d'après-midi sur W9, mais le pire, c'est qu'elle est parfaitement sincère.

– Tellement, tellement désolée. Vous étiez faits l'un pour l'autre, en plus.

J'arque un sourcil parce que, même si j'ai vraiment une énorme boule dans l'estomac et une petite envie de pleurer moi aussi, je suis un peu sceptique sur sa capacité à analyser lucidement la situation, alors que nous avons passé les trois derniers jours quasi enfermés dans la suite de Leandro.

Sans elle, donc.

*Enfin, en principe. Avec elle, on ne sait jamais.*

Mais c'est Belinda, celle qui me donne toujours envie de la consoler quand son visage, comme en ce moment, se fripe de désolation.

– Laisse tomber, Belle. Au moins, je ne me prendrai pas la tête à me demander si et quand je dois l'appeler. Et ça m'évitera de le faire et de me prendre un énorme vent.

Je hausse une épaule qui se veut fataliste mais j'avoue que j'ai quand même un peu envie de pleurer, surtout lorsque je me rends compte que l'odeur de la peau de Leandro est toujours incrustée sur la mienne.

– Disons qu'on va prendre ça comme le signe que cette petite histoire de vacances en était bien une, pas vrai ?

Même si j'ai très envie de demander au chauffeur de faire demi-tour, j'affiche un sourire brave qui devrait duper les autres, à défaut de me convaincre moi-même. Quoique... Est-ce que je peux



vraiment me plaindre alors que je n'aurais sans doute jamais osé l'appeler ? Non, bien sûr que non ! Parce que je ne peux pas m'apitoyer sur mon sort alors que :

- j'ai passé une semaine de vacances fantastiques aux frais de mon ex qui sera furieux de l'apprendre, ce qui ne manquera pas d'arriver, je compte sur la discrétion de Belinda pour ça ;

- j'ai des copines formidables avec lesquelles j'espère bien continuer de rigoler autant que possible ;

- et surtout, j'ai plus pris de plaisir en trois jours que pendant les seize dernières années, dans les bras du mec le plus beau et le plus prévenant que j'aie rencontré en prime.

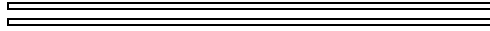
*Ça aussi, ça pourrait ne pas plaire à mon ex...*

Alors je souris à Belinda pendant qu'elle finit d'éponger son siège. Tant pis si, au fond de moi, j'ai juste l'impression qu'on vient de m'annoncer que le Père Noël *et* la petite souris n'existent pas. Parce que j'avais beau m'en douter, ça fait mal, quand même, de se confronter à la réalité.

Et sur ce coup, pas sûre que je parlais vraiment du Père Noël.

## PARTIE 3

*I CAN'T TELL WHERE  
THE JOURNEY WILL END*<sup>1</sup>



# **WhatsApp – Conversation « ON N'A QU'UNE VIE »**

## ***Fin des vacances... + 2 jours***

**Justine**

Vous me manquez les filles.

**Gwen**

Pareil +++

**Belinda**

On repart quand ?

**Pauline**

Ah ben tu tombes bien toi !

**Belinda**

Moi ?

**Pauline**

Oui toi !

**Belinda**

Pourquoi ?

**Pauline**

Julien voulait te remercier de lui avoir rendu sa valise.

**Belinda**

Euh... c'est normal.

**Pauline**

Il m'a dit de te dire qu'il aurait juste apprécié que tu sortes ton vibro de la poche avant. Apparemment, c'était moyen lors du contrôle à l'embarquement avec son collaborateur.

# **WhatsApp – Conversation « ON N'A QU'UNE VIE »**

## ***Fin des vacances... + 2 semaines***

**Pauline**

Les filles ?

**Belinda**

Oui ?

**Alexandra**

Oui ! Suis là ! Gwen est au téléphone avec un fournisseur mais elle est là aussi.

**Justine**

Yes, copine ! Qu'est-ce qui se passe ?

**Jo**

Punaise Pauline ! Combien de fois je devrai te dire que je suis en Californie ? Je dooors, là !

**Pauline**

@Jo : déjà tu peux couper ton téléphone. En plus, même en Californie, 13 h n'est pas un horaire pour dormir encore.

@toutes : j'ai besoin de votre aide On n'est pas d'accord avec Julien sur le choix du prénom. Enfin, lui n'est pas d'accord. Et moi, du coup, je ne suis plus sûre.

**Belinda**

Balance.

**Pauline**

J'aime bien Ava, comme Ava Gardner. Mais Julien ne veut pas en entendre parler. Il aimerait que notre fille s'appelle Simone. En hommage à Simone Veil et Simone de Beauvoir, vous voyez.

**Jo**

OK, j'ai cru que j'étais réveillée mais en fait je cauchemarde, c'est ça ?

**Pauline**

Tu dis ?

**Jo**

Franchement Pauline ! À part ton mec complètement à la ramasse et trois stars bobo millionnaires de la Rive Gauche, qui envisagerait sérieusement d'appeler un mignon bébé, Simone ?

**Pauline**

Bah justement, nous.

**Jo**

Bah justement, non.

**Belinda**

Je sens que ça va partir en sucette, cette affaire.

**Pauline**

Je t'ai dit que Julien admirait énormément deux Simone, je ne vois pas où est le problème.

**Jo**

Je ne vois pas où est le problème... Je te jure ! Tu sais quoi ? Moi j'admire follement Vercingétorix. Et je te parle même pas de ma passion pour Berthe Morisot. D'ailleurs, quand j'y songe : je rêve de faire un gosse juste pour pouvoir leur témoigner mon admiration. Sérieux les filles, vous trouvez pas qu'on n'en voit pas assez dans les bacs à sable, des petits Vercingétorix et des mignonnes Berthe aux petits pieds ?

@Pauline : elle a compris la dame, ou elle veut encore des explications ?

**Belinda**

5... 4... 3... 2... 1...

**Pauline**

Tu sais quoi Jo ? Tu me saoules. Tu es totalement bornée parfois.

**Jo**

Nan mais je rêve ! Tu oses me dire ça à moi ? Alors que je m'appelle Joséphine, soi-disant comme la femme de Napoléon, et que tout le monde me vanne sur Mimie Mathy depuis que je suis née ?

Crois-moi, choisis un prénom normal, genre Alyson ou Juliette, et dis à Julien d'arrêter de vouloir donner un prénom de vieilles

dames décédées à votre future merveille.  
Sur ce, salut la compagnie. Je me recouche.



# CHAPITRE 22

**ALEXANDRA**

## ***Fin des vacances... + 2 semaines***

Penchée au-dessus de ma table à dessin, je souris en lisant les chamailleries des filles. Avec elles au moins, rien ne change ; elles restent, avec ma famille, le véritable socle de mon existence, maintenant que j'ai arrêté de m'appuyer sur Louis. Ou devrais-je dire, de m'*abriter* et de me *caler* derrière Louis... Bref, rien ne change, mais je préférerais quand on riait entre nous, il y a un peu plus de deux semaines, entre verres de rhum et contemplation de Leandro.

*On va dire que c'était pour la qualité du rhum. Et pas du tout à cause de Leandro.*

Une fois de plus, depuis que nous sommes rentrées de ce séjour de rêve, je m'efforce de me concentrer sur mon travail pour mieux chasser la vision bien trop précise du corps dénudé de mon beau Brésilien qui se penche sur le mien, de son regard aussi velouté qu'intense. Et d'oublier l'effet de ses lèvres sur ma peau. Tout comme nos fous rires spontanés ou sa volonté affichée, pendant nos

conversations à bâtons rompus, de me redonner confiance et de croire en mes projets professionnels. Parce que sinon, je risque de repartir dans cet état un peu bizarre, fait de regrets, de désir, de mélancolie et d'espoir, qui me fait commencer des phrases par « Et si ? » Par exemple : « Et si je n'avais pas été sur mes gardes ? Et si je n'avais pas refusé de donner mon numéro à Leandro ? Et si Belinda n'avait pas renversé son café sur ce qui était peut-être le sésame vers le cœur de celui que j'ai cru pouvoir oublier ? Et si Belinda n'était pas Belinda ? » Ou encore : « Et si mes amies étaient rangées, sages et chiantes ? »

Je secoue la tête en continuant de sourire, même si j'ai toujours cette petite boule qui se balade entre ma gorge et mon estomac, et qui grossit parfois au point de vouloir se transformer en larmes ne demandant qu'à poindre. C'est le destin, j'imagine. Quant aux filles, c'est comme ça que je les aime. Parce qu'elles sont parfaitement infernales quand elles s'y mettent, comme aujourd'hui à propos du prénom de la fille de Justine, mais au moins, elles réussissent à me distraire, même temporairement, de mes pensées. Sinon, mes idées convergeraient toutes vers un grand brun au corps de rêve et aux paroles parfaites pour me faire vibrer, entre tendresse et crudité.

J'imagine que c'est aussi une manière de ne pas penser davantage à ce qui m'attend dans un peu plus de quinze jours. Soit le mariage de ma cousine Jess avec un pote de promo de Louis, Maël. Évidemment, c'est moi qui avais présenté Jess à Maël à l'époque, quand j'étais avec Louis donc. Il m'est impossible d'y échapper, sous peine d'incident diplomatique et de bouderie assurée de la part de toute la famille pendant les dix prochaines années. Il m'est surtout impossible de *m'appuyer*, de *m'abriter* ou de me *caler* derrière une des filles en question puisqu'elles ont toutes un motif valable pour ne pas venir, même si cela m'aurait évité de me

présenter seule et sans cavalier devant Louis et sa grognasse. J'aimerais que ce mariage soit déjà terminé.

Pour chasser ces pensées qui oscillent donc entre découragement profond et scènes de sexe classées X, avec un type torride tous abdominaux bandés (et le reste à l'avenant), je continue mes essais pour un mariage qui me fait beaucoup plus vibrer : celui pour lequel Three Girls a été choisi. Je dois dessiner une robe de rêve, bohème, un peu irrévérencieuse mais sans vulgarité. Je ferme les yeux quelques instants. Une jolie dentelle afin de jouer sur les transparences, avec de l'ampleur, pourrait coller à merveille avec les envies de mariage cool exprimées par la sœur de la mariée.

*Cool mais avec budget illimité... Vintage du coup, la dentelle.*

Une heure plus tard, je contemple mon travail avec satisfaction.

*Good job, Alex.*

– Gwen, je hèle la belle blonde lovée sur le canapé, qui travaille, très concentrée, sur ce que j'exècre par-dessus tout : la comptabilité.

– Oui ?

– Viens me dire ce que tu penses de mes derniers projets pour la robe de mariée, s'il te plaît. Je crois que j'ai une préférence désormais, mais j'aimerais ton avis.

J'adore ce projet et ne me lasse pas d'y réfléchir. Mais, en temps normal, j'en discuterais plutôt avec Jo si elle ne faisait pas la fête à L.A. avec son frangin et les stars qu'il représente. Gwen a un sens inné de la mode mais elle déteste trancher. Autant dire que, puisque la mariée ne portera qu'une robe, on est mal.

– Franchement, je suis fan, soupire rêveusement Gwen. Ça donne envie de se marier, des robes pareilles...

– C'est le but. Imagine la pub que cela nous fera si la sœur de la mariée diffuse le modèle choisi après le mariage avec quelques

photos officielles.

Nous finissons – ô miracle ! – par nous accorder pour un prototype à la fois simple mais jeune, frais mais très sexy, comme la mariée dont les photos envoyées par sa sœur m'ont emballée et inspirée. Elle pourra même être portée pieds nus puisque tel est le vœu exprimé. La robe est souple, sa jupe, ample, grâce aux trois couches superposées de fine dentelle ancienne de Chantilly ; et son buste à manches longues presque bouffantes donnera une allure de gitane moderne à celle qui portera ma robe. Petit détail qui me plaît beaucoup, puisque je comprends que le lieu du mariage – entre Toscane et Caraïbes – n'a pas encore été choisi, la blouse qui tient lieu de haut pourra être remplacé en cours de fête, s'il fait trop chaud, au choix de l'héroïne du jour, par un délicat crop-top ou par un petit haut blanc uni en soie sauvage dont les bretelles sont si fines qu'elles apparaissent à peine sur mon dessin. Parfait pour souligner, sans la dénaturer, la silhouette de danseuse de ma future cliente dont les cheveux d'un blond vénitien n'ont besoin d'aucun artifice supplémentaire.

Rien à dire. Sur ce coup, je suis vraiment fière de moi.

*Et pan, dans tes dents trop blanches, Louis !*

On est en train de réfléchir à quelques bracelets légers et délicats à assortir avec la robe lorsque la sonnette du palier de l'appartement haussmannien qu'occupent nos (tout petits) bureaux se fait entendre. Gwen me jette un regard entendu après avoir ostensiblement vérifié l'heure qui s'affiche à la grande horloge vintage que Jo a chinée à Saint-Ouen.

– Oh... Mais qui cela peut-il bien être ?

Je souris parce que nous savons elle et moi qu'il s'agit de Maxime, le bel associé du cabinet d'avocats d'affaires qui occupe les trois étages au-dessus du nôtre. Après quelques échanges dans

l'ascenseur lorsque nous avons investi l'immeuble, j'ai fini par accepter le principe d'un déjeuner avec lui avant notre départ en congés. Ce qu'il me rappelle, depuis notre retour, avec une conviction qui force le respect et devrait me flatter.

*J'avoue que ça me flatte, mais ça manque un peu de peau bronzée et d'accent sud-américain, tout ça.*

J'ouvre la porte pour découvrir sans surprise un type très beau, dont le costume luxueux met parfaitement en valeur la haute stature et la silhouette sportive. J'ai cru comprendre de nos échanges épisodiques dans l'ascenseur ou la cage d'escalier qu'il courait beaucoup de marathons ou autres distances interminables, ce qui explique probablement ce physique séduisant. C'est un homme dont on doit régulièrement dire qu'il a beaucoup de prestance, et je suis sûre que cela lui est très utile dans son métier. On disait cela de Louis, d'ailleurs, même si je n'ai jamais compris en quoi la prestance pouvait importer pour rectifier une dent.

*À part pour me tromper avec les jolies mamans des enfants qu'il examinait, bien sûr.*

Devant moi en tout cas, Maxime semble plus nerveux qu'autre chose, cherchant à réprimer une sorte de dandinement d'un pied sur l'autre tandis qu'il passe et repasse la main dans sa chevelure châtain clair.

*À moins qu'il ait mal enfilé son boxer ce matin ?*

– Salut Alexandra.

Son sourire se veut détendu mais je le sens justement plutôt... tendu. Sérieusement, c'est vraiment moi qui lui fais un tel effet ?

– Je viens tenter ma chance. (Il marque un temps, se mordille la lèvre inférieure avant de m'adresser un sourire incertain et plutôt mignon.) Une fois de plus...

Je m'apprête à décliner *une fois de plus* son invitation pour me commander tranquillement un bo-bun, lorsque la voix basse et mélodieuse de Gwen s'élève :

– Hello Max, ravie de te revoir. Tu m'enlèves une belle épine du pied, figure-toi. Je devais déjeuner avec Alex à midi, mais j'ai un empêchement et je culpabilisais un peu de la laisser toute seule.

Sous mes yeux médusés, la plus douce et discrète de mes amies – celle qu'on entend rarement, qui ne fait pas de vagues et n'est donc *pas* supposée remplacer Belinda ou Jo pour me faire des coups de traîtresse lorsqu'elles sont absentes – m'adresse un sourire parfaitement vicieux. Pire : cette prétendue amie s'empare de son petit sac à bandoulière, celui que *j'ai* créé pour elle et qui porte même son prénom parce que *je* suis un ange, et se faufile entre Max et l'encadrement de la porte pour gagner le palier.

*Reviens ! Reviens, je te dis !*

– On se retrouve vers quatorze heures, Alex ! Amusez-vous bien tous les deux.

J'envisage très sérieusement de planter Maxime sur le seuil pour dévaler les marches à sa suite, mais ce dernier ne m'en laisse pas le temps.

– On dirait que j'ai de la chance aujourd'hui. Un bo-bun en bas, ça te dirait ? J'ai cru remarquer que tu aimais bien ça, non ?

La moue de Maxime est amusée, son regard plein d'espoir laisse penser que je lui plais vraiment et je dois reconnaître qu'il est plutôt attrayant quand il adopte cette expression. En prime, cela flatte mon ego toujours prompt à se sentir atteint malgré les baisers incendiaires de Leandro. Alors si en plus il parle à mon estomac...

– Avec plaisir. Laisse-moi le temps de prendre mon sac et j'arrive !

\*  
\*      \*

Je referme derrière moi la porte de nos locaux pour tomber sur le visage de celle dont je sais qu'il faut désormais que je me méfie comme de toutes les autres sorcières que j'ai choisies pour amies : Gwen et sa blondeur hypocritement angélique, qui me contemple de ses grands yeux bleus, une expression ravie sur son visage de poupée.

– Alors ? (Elle regarde sa montre avec ostentation.) 14 h 45, vous en avez mis du temps. Vous avez pris un dessert, peut-être ?

Son expression est démoniaque quand elle appuie sur le mot « dessert », et je ne reconnais plus mon amie. Je vois deux possibilités :

- soit j'ai péché par naïveté ces dernières années ;
- soit cette semaine en immersion avec Jo et Belinda était celle de trop, et elle a muté.

Quoi qu'il en soit, le résultat est sans conteste : je suis victime de persécutions mais totalement à court de moyens de défense. Donc j'abdique et je réponds :

– Alors... On a pas mal bavardé. Et pour devancer tout de suite tes questions ou celles que les chacals ont déjà dû te poser par SMS pendant que vous cancaniez dans mon dos entre midi et deux : il est très séduisant, sexy, intéressant, prévenant. Nous n'avons fait que discuter et il m'a sagement raccompagnée devant le porche de l'immeuble car il avait un rendez-vous à l'extérieur.

– Et ?

– Et il aimerait que nous allions dîner, je marmonne aussi rapidement que possible.

Gwen glousse comme Belinda devant des profiteroles avec beaucoup de chantilly.

– Et tu as dit oui, j’espère ?

Gwen ne fait pas que glousser comme Belinda. Elle est officiellement devenue aussi pénible et insistante qu’elle.

– J’ai dit que j’étais très prise en ce moment mais que je lui ferai signe quand ce sera possible.

Les yeux de ma copine ont doublé de volume. Triplé ?

– Très prise ? elle s’insurge. Mais par quoi, s’il te plaît ?

Je ne me laisse pas intimider :

– Très prise, parfaitement. Par la prochaine collection capsule.

– Tu plaisantes, je pense ? Tu sais très bien qu’on l’a validée avec Jo la semaine dernière.

– On ne sait jamais, il y a toujours ces petits détails de dernière minute, et puis j’ai cette robe de mariée à terminer, aussi.

– Alex... Sérieusement !

Gwen soupire ostensiblement en roulant des yeux incrédules. On dirait qu’elle donne un cours de théâtre pour débutants. « Aujourd’hui : le scepticisme. »

– Tu sais très bien que cette robe, tu l’as terminée ce matin et que nous l’avons choisie. Tu sais ? J’étais là, pour mémoire. Ne me dis pas que tu as déjà oublié ?

– Oui, mais imagine si Jo n’est pas d’accord, ou si la mariée ou sa sœur n’aiment pas ?

– Jo sera d’accord, tu le sais aussi bien que moi. Et la sœur de la mariée a expressément précisé que nous avons carte blanche et toute leur confiance.

Je commence à être un peu à court d’arguments.

– Peut-être, mais j’ai aussi toutes ces soirées déjà bookées.

– Tu sors sans nous ? Depuis quand ?

– Déjà, il y a ce mariage auquel vous me laissez aller seule, comme une âme en peine. Et puis toutes ces soirées que nous avons



justement prévu de passer ensemble.

– Excuse rejetée : le mariage est dans quinze jours, donc tu as le temps avant et après. Quant aux soirées avec nous, elles sont modulables pour cause de relations sexuelles de notre copine célibataire avec un séduisant avocat. Donc pourquoi ne veux-tu pas dîner avec Max ?

La blonde faussement naïve qui me fait face ne me quitte pas des yeux, même après m’avoir laissé le temps de déposer mon sac à côté de mon bureau. Pire. Elle s’installe confortablement dans le canapé Togo vintage vert anis contre le dossier matelassé duquel, injustice de la nature, son teint doré continue d’être parfait, croise les doigts et me sourit gentiment.

– Donc ? Pourquoi tu ne veux pas dîner avec Max ?

Je soupire, hausse les yeux au ciel, soupire, hausse les yeux au ciel, songe à prendre un cachet pour soigner la migraine instantanée qui en résulte.

Et abdique.

– Disons qu’il manque un truc.

*Au hasard : il pourrait être plus grand, plus brun, plus métis, parler le français avec un léger accent et porter tatouages, bracelets bariolés et grigris autour du cou comme personne.*

– Un truc ? répète Gwen en arquant un sourcil parfait.

Je hausse les épaules avant de m’installer devant ma table à dessin.

– Oui. Une étincelle, si tu préfères.

– Tu pourrais aussi laisser sa chance au produit.

Je glousse.

– Je dessine du prêt-à-porter de qualité, moi, Madame. Je préfère que le produit soit tout de suite au top.

Gwen rigole mais objecte :

– Pourtant tu t’es posé moins de questions avec Leandro.

Et voilà... Je savais que j’aurais dû accepter ce dîner pour qu’elles me fichent toutes la paix.

– Certes. Mais disons que c’était les vacances, il fallait aller vite. Maxime, je devrais le croiser encore longtemps.

– OK. Mais quand quelqu’un te plaît, tu ne perds pas de temps. Nous y sommes. C’est le moment de me jeter à l’eau.

– Alors disons que Maxime ne me plaît pas vraiment...

– Mais que Leandro, en revanche, te plaisait vraiment ? Genre vraiment vraiment ?

– Oui, je souffle tandis que Gwen me dévisage étrangement. Même si je sais bien que c’était voué à l’échec, genre... vraiment vraiment.

## **WhatsApp – Gwen a créé le groupe « URGENT ! »**

**Jo**

C'est quoi ton délire Gwen ? Et pourquoi Alex est pas dans ce groupe ?

**Justine**

@Jo : peut-être parce qu'elle est le sujet de cette nouvelle conversation, Madame Maligne ?

@toutes : salut les morues, ça va ?

**Belinda**

Je suis là ! Comptez pas sur Pauline, elle a un cours de préparation à l'accouchement.

@Gwen : quel est le problème ?

**Gwen**

Salut les filles. Le problème, c'est Alex.

**Belinda**

Mais qu'est-ce qui se passe ? C'est à cause du mariage qui approche ?

**Gwen**

Alors ça la travaille, je pense, mais ce n'est pas ça que je voulais vous dire. En fait, aujourd'hui, même si elle n'en a plus jamais parlé depuis qu'on est rentrées, elle a clairement admis que Leandro avait vraiment eu un statut à part.

**Jo**

Sans blague ! T'es forte, toi ! Alex a connu un seul mec dans sa vie, c'est l'autre idiot aux dents fluo. Tu penses bien que si elle a couché avec Leandro, ce n'était pas uniquement à cause du rhum local.

**Gwen**

Peut-être. Il n'empêche que moi, elle ne m'en a plus jamais parlé. Du coup, je pensais que c'était du passé.

**Jo**

C'est du passé... grâce à... Suivez mon regard.

Indice : ça commence par un B, se termine par un A, et Claude François en a fait une chanson.

#JDCJDR

**Belinda**

Ça va, Jo. Comme si je ne culpabilisais pas déjà assez. Je vais me remettre à pleurer si tu continues.

**Justine**

Oui Jo, n'en rajoute pas. On le sait que Belle n'a pas fait exprès, pas la peine de l'enfoncer. Tu sais qu'elle est chiante à consoler

en plus.

**Jo**

J'admets. Pardon @Belinda. Tu n'y es pour rien si tu es un boulet.

**Belinda**

@Justine : qu'entends-tu par chiante exactement ?

@Jo : merci, j'apprécie ces... excuses ? (*Émoticône pas trop sûr de son coup*)

**Jo**

Mais que cela ne t'empêche pas de trouver une solution pour retrouver ce mec et remettre Alex dans son lit. (*Émoticône démoniaque*)

**Justine**

Je préfère m'abstenir de répondre, sur ce coup.

Belinda a rebaptisé la conversation :  
IL FAUT SAUVER WILLY

**Justine**

@Belinda : t'as craqué ?

**Gwen**

Pourquoi tu rebaptises ma conversation ? Quel rapport entre Alex et un cachalot ?

**Belinda**

@Gwen : Willy est une orque.

**Gwen**

@Belinda : je ne vois pas le rapport quand même.

**Belinda**

Le rapport, c'est que je lance officiellement l'opération de sauvetage d'Alexandra !

**Gwen**

Ah.

**Jo**

Formidable. Mais pourquoi pas tout simplement (au hasard) :  
« Il faut sauver Alexandra » ?

**Belinda**

Parce que je trouve ça plus cinématographique.

**Justine**

Ah.

Jo a rebaptisé la conversation :  
IL FAUT SAUVER LE SOLDAT RYAN

**Jo**

Tant qu'à faire, je préfère.

**Belinda**

Sauf qu'il n'y a aucun rapport entre Alex et un soldat américain.

**Jo**

Cette réponse me laisse sans argument.

Belinda a (re)rebaptisé la conversation :  
IL FAUT SAUVER WILLY

**Belinda**

@Jo : du coup, je considère que mon titre était meilleur.

**Justine**

OK les filles. Merci pour ce quart d'heure cinéphile. Une stratégie, sinon ?

**Belinda**

Aucune.

**Jo**

Non.

**Gwen**

Ben c'est pour ça que je vous ai écrit.

**Justine**

On est mal, là.

# CHAPITRE 23

**LEANDRO**

## ***Fin des vacances + 3 semaines***

– C’est un vrai plaisir de passer du temps avec toi, mon pote.

Je lève un œil sans doute effectivement un peu apathique vers le grand brun aux yeux clairs qui me fait face. Rien à dire, il est beau ce con, même avec cette détestable expression moqueuse qui me donne envie de lui refaire le portrait.

– Excuse-moi, je suis un peu distrait, je pensais à un arrangement qui me perturbe.

– Je m’en doute.

Raphaël est mon meilleur pote. Mais ce n’est pas pour autant qu’il n’est pas susceptible de m’exaspérer. Surtout lorsqu’il affiche cette expression entendue qui signifie exactement le contraire de ce qu’il vient d’exprimer. Je décide néanmoins de persister dans les non-dits. Je sens qu’il va me gonfler sinon.

Je pique un morceau de viande dans mon assiette et le porte machinalement à ma bouche, sans trouver l’énergie de rendre son sourire à une jolie brunette qui ne me quitte pas des yeux. Elle



glousse avec ses copines depuis que nous nous sommes installés sur la terrasse d'un petit restaurant italien de Montmartre que Raphaël affectionne depuis des années et qui reste préservé de la foule de cette fin du mois de juin. Impossible de me souvenir ce que j'ai commandé, d'ailleurs.

– Mais pardon, je ne vais pas te saouler avec ces histoires de boulot. Romy va bien ?

– Romy va très bien, comme tu le sais puisque tu me l'as déjà demandé. Elle doit être en train d'essayer sa robe avec ses copines tarées, et j'imagine que cela lui fait le plus grand bien.

Romy est une fille absolument adorable mais elle est aussi folle que ses copines, n'en déplaise à son futur mari. J'écoute distraitemment Raphaël m'expliquer qu'elle a absolument tenu à faire un essayage traditionnel de sa robe, sur place, dans sa ville natale, alors qu'ils auraient pu faire venir à eux toute la maison de couture.

*Voire l'acheter, d'ailleurs.*

Je hoche la tête d'un air pénétré mais depuis que je l'ai entendu me parler de copines folles, je ne pense plus qu'à une autre bande de filles pas moins barrées. Et plus particulièrement à une petite brune canon qui ne m'a plus donné aucune nouvelle. Aucune.

– Tu disais ?

– Je disais que tu ne m'écoutais pas.

Je jette un regard coupable à mon interlocuteur. Il n'a pas tort.

– Donc, si je récapitule... (Il énumère ostensiblement en brandissant tranquillement sa main devant moi :)

– tu n'as pas jeté un regard à la brune mignonne qui te bouffe des yeux depuis qu'on est arrivés, alors qu'en temps normal, tu serais déjà en train de trouver un prétexte bidon pour me laisser finir seul le déjeuner et repartir avec elle ;

– tu chipotes comme une adolescente amoureuse devant une malheureuse salade ;

– tu as l’air d’aller beaucoup mieux qu’il y a quelques mois mais pour autant, tu as une hygiène de vie de nonne avant inspection de la mère supérieure.

Je ne suis pas vraiment certain que les mères supérieures se livrent à ce type d’inspection mais je suppose que ce n’est pas le genre de réponse que mon pote attend de moi. Au demeurant, il n’en a pas terminé :

– Donc ma question va être toute simple.

Son sourire triomphant parle pour lui : je suis mort.

– Comment s’appelle-t-elle ?

Je m’appuie lourdement contre le dossier de ma chaise, feignant de m’intéresser à l’activité du quartier. Pas sûr que j’aie envie de tout déballer et de ne plus garder Alexandra pour moi. En même temps, Raphaël me connaît presque aussi bien que ma mère. Lui confier ce qui me préoccupe me permettrait peut-être d’avoir une suggestion objective en retour.

– Alexandra, je souffle. Elle s’appelle Alexandra, je la connais à peine. Et vu que je ne pense qu’à elle depuis que je l’ai quittée, on peut dire que j’en suis totalement fou.

Nous sommes désormais au dessert et Raphaël ne m’a interrompu que pour passer commande d’un tiramisu dans lequel je fais désormais nerveusement tourner ma cuiller.

– Tu devrais voir ta tronche... On dirait vraiment un ado, je te jure. Où est passé le fameux *international lover*, celui dont le doux accent brésilien fait chavirer les cœurs et s’enflammer les culottes du monde entier ?

Il jubile, ce con.

– Bon, parlons peu mais parlons bien : où est le problème ?

*Sérieusement ?*

– Il me semble que je viens de te l’expliquer, non ?

– Je n’en vois pas, excuse-moi. Tu me dis que tu es tombé raide amoureux d’une femme pleine de doutes. OK. Que vous avez passé quelques jours de baise torride, mais pas que ça, et que tu la veux dans ta vie. OK. Qu’elle a ton numéro mais ne t’appelle pas. Toujours OK ?

J’opine du chef. Je ne vois pas ce que je peux faire d’autre, de toute façon.

– Eh bien, puisqu’elle doute, qu’elle manque de confiance en elle, et puisque toi, tu ne doutes pas et que tu es confiant pour deux, appelle-la, mon pote.

Il est drôle, lui.

– Je n’ai pas son numéro.

– Argument refusé, Monsieur le fils du propriétaire du fichier clients. Tu as son numéro, ou en tout cas, ce n’est qu’une question de minutes. Tu le sais aussi bien que moi.

Je soupire. Il a d’autant plus raison que depuis trois semaines que je me ronge les ongles, j’ai évidemment eu le temps de penser à cette possibilité. Pour être honnête, j’ai fait plus qu’y penser puisque j’ai *déjà* récupéré tous les numéros d’Alexandra et sa clique, et plutôt discrètement en plus. Même si le souvenir de l’insistance de Lina pour que l’on se revoie, en contrepartie du service qu’elle m’a rendu et qui m’a évité de passer directement par mon père, me donnerait presque des frissons.

*Une pensée empathique pour toutes les femmes harcelées à travers le monde. #MeToo*

Quoi qu’il en soit, j’ai les numéros. Et je n’arrive pas à savoir si cela fait de moi un amoureux transi, attendrissant et romantique, ou un psychopathe ultra-flippant et bon à interner.

– J’admets. Disons que je n’ai pas envie de la harceler si elle ne souhaite pas me revoir.

L’abruti aux yeux verts en face de moi s’adosse contre son dossier, croise les bras et se marre.

– Waouh... Mais où sont passées tes couilles, Leandro ?

– Je ne vois pas le rapport, Raphaël... Elles sont bien là, et crois-moi, en ce moment, vu ma frustration continue, elles ne manquent pas une occasion de se rappeler à mon bon souvenir.

Mon pote hausse les yeux au ciel d’un air entendu. Je prends sur moi, il faut reconnaître que l’énorme cerveau qui se cache derrière sa belle gueule a parfois des suggestions pas trop débiles.

– Arrête de faire l’idiot, Leandro. Cette femme, tu me dis qu’elle a passé trois jours avec toi, que tu es le deuxième homme qu’elle connaît, que tu as eu l’impression qu’il se passait un truc ?

– Continue, j’ai l’impression d’être dans un courrier du cœur de journal féminin, bientôt je vais vomir.

– Fais pas le fier parce que, franchement, niveau capacité à se planter et manque de lucidité sur une situation, t’es pire que la plus compliquée des femmes. Et crois-moi, j’en ai une qui vaut des points à la maison.

– OK. Du coup, tu suggères quoi ?

– Mais enfin merde, Leandro, c’est une femme, quoi ! Rien que ça, ça devrait être un indice ! Une femme, je te rappelle, pour mémoire : souvent, ça se prend la tête, ça tergiverse, ça surinterprète. C’est quand même hallucinant, alors que tu savais qu’elle n’avait pas confiance en elle, que tu lui aies demandé, à elle, de prendre une décision pour vous deux ! Tu sais le temps que peut passer une femme devant un numéro de téléphone avant de décider de s’en servir ? Je te jure, des fois tu me sidères !

Et lui, il me gonfle. Parce qu’il a raison, ce con.

*Même si je m’y connais pas mal, désormais, niveau temps passé devant un numéro de téléphone avant de décider de m’en servir...*

– Donc tu es gentil, mais tu arrêtes de te prendre la tête car Alexandra semble le faire très bien pour deux, et tu vas la chercher avec les dents, putain ! Au pire, ce que je ne te souhaite pas, tu as affabulé et elle t’a déjà oublié. Au moins, tu seras fixé. Mais vu le tableau que tu m’as dressé de la situation, crois-moi, elle ne demande qu’à se laisser convaincre !

Bon, j’admets que son discours m’ébranle. Je me souviens lui en avoir tenu un assez similaire à un moment où les tergiversations permanentes de sa future femme le laissaient totalement désarmé. Quand je vois le résultat aujourd’hui, alors qu’il vient de me demander d’être son témoin, je me dis que je ne me souhaite rien de plus. Sauf que je ne pourrai la chercher avec les dents que si je suis certain de son adresse. Or je ne vais pas la brusquer en lui téléphonant, elle serait capable de me raccrocher à nez avant que j’aie le temps de lui dire ce que je veux qu’elle entende.

Impulsivement, je m’empare de mon portable et tape quelques mots que j’envoie sans me laisser le temps de réfléchir.

– Un rapport avec notre conversation ? m’interroge Raphaël.

– Disons que je viens de me rappeler à son bon souvenir. Et de lui proposer de dîner avec moi ce soir.

Mon regard se fait un peu fuyant, sans doute parce que je suis vexé de devoir une fois de plus donner raison à mon plus vieil ami. Qui évidemment en profite pour se marrer avec une ostentation parfaitement irritante. Surtout quand il me voit ronger mon frein bien après notre second café. Puis me précipiter sur mon téléphone lorsque celui-ci vibre enfin.

*Est-ce que c’est elle ?*

Je contemple mon iPhone avec une certaine méfiance, sans me décider à le déverrouiller pour lire le SMS dont l'expéditrice est bien la jolie brune qui me perturbe.

– Punaise, mais c'est pas vrai, marmonne Raphaël en terminant son café avant de me prendre le téléphone.

Je regarde ses doigts tapoter mon écran.

– Ton code, c'est toujours ta date de naissance, j'imagine ?

Il commence à lire à voix haute.

Alexandra, c'est Leandro. Peut-être m'as-tu déjà oublié ainsi que mon numéro de téléphone, alors je me rappelle à ton souvenir en espérant ne pas être trop ridicule. Peut-être même que tu te souviens et que le souvenir n'est pas si mauvais ? Je suis de passage à Paris et repars demain. Tu accepterais de dîner avec moi ce soir ? Je t'embrasse, Leandro.

– Waouh, c'est fort mon pote. Bon, je suis désolé mais...

Il me regarde d'un air contrit. Avec un peu de chance, il joue pour me ménager une bonne surprise, non ?

– Elle te répond : « Coucou Leandro. Cela me fait plaisir d'avoir de tes nouvelles... » (Raphaël hausse un sourcil suggestif et enchaîne :) Tu as vu, elle écrit « plaisir », tout un programme, non ? « Malheureusement, je ne suis pas à Paris. On fait essayer une robe à une cliente de province avec Jo. J'imagine que c'est un signe que tout cela devait rester un joli souvenir, pas vrai ? Je t'embrasse. » Eh bien, elle est encore plus défaitiste que toi, ta copine, ça promet pour la suite.

Je crois que je vais commander un digestif. Voire deux. Un truc fort en tout cas. Pour faire passer mon amertume. Comment je peux

réussir à me battre contre la perception débile qu'Alexandra a de notre différence d'âge ?

Je serais prêt à me précipiter dans le premier avion pour la rejoindre. Mais j'ai un emploi du temps de malade qui m'attend de l'autre côté de l'Atlantique : la fin de l'enregistrement de mon prochain album demain à New York, un rendez-vous à Vegas pour voir si j'accepte ou pas de devenir résident, maintenant que le contrat de Calvin Harris s'y termine, et l'anniversaire de ma mère. Je repars le lendemain pour l'Europe, mais sans possibilité d'escale durable à Paris puisque j'ai accepté de mixer au festival de Tomorrowland en hommage à Dali, début juillet.

*Je suis dans la merde, donc.*

Ou peut-être qu'elle a raison ? Que c'est vraiment un « signe » que je me suis emballé pour une histoire qui doit rester un agréable souvenir de vacances ?

– Arrête de broyer du noir, Leandro. On va trouver comment localiser ton Alexandra. (Raphaël m'adresse un petit sourire réconfortant, pour une fois dépourvu de cette ironie qui le caractérise.) Tiens, histoire de te changer les idées, regarde ! Romy m'envoie une photo pour me narguer en me dévoilant un bout de sa future robe.

Parce que c'est mon pote et que j'aime sa future femme, je chasse un instant mes pensées déprimantes pour regarder le MMS qu'elle vient d'adresser à Raphaël.

Et là, mes yeux s'agrandissent, mon cœur s'emballe. Je crois même que l'air pollué de Paris vient à me manquer en prime.

Parce que si Alexandra croit aux signes, elle qui vient d'apparaître comme par magie aux côtés de Romy et de ses copines sur le selfie que j'ai sous les yeux, alors elle n'a plus aucune raison de me fuir.

*Three Girls... un essayage de robe de mariée... Sacré signe Alexandra, crois-moi !*

L'envie me brûle de sauter dans un avion pour aller la récupérer au beau milieu de son essayage, et de l'enlever pour lui faire l'amour jusqu'à ce qu'elle crie grâce. Mais vu l'animal, vu ses réticences, vu que j'ai avant tout envie de bien faire les choses, autant ne pas totalement la brusquer.

Autant en profiter pour la conquérir vraiment en lui créant de nouveaux et très jolis souvenirs, non ?

Un léger sourire aux lèvres, je reprends mon téléphone pour trouver le numéro de la mémorable Belinda.



## **WhatsApp – Conversation « IL FAUT SAUVER WILLY »**

***Fin des vacances... + environ 3 semaines***

**Belinda**

*Envoi d'une capture d'écran.*

**Jo**

Qu'est-ce que c'est ?

**Belinda**

Regarde !

**Jo**

Je regarde. Il y a marqué : appel numéro inconnu.

Tu développes ou tu attends une réaction particulière de notre part ?

**Belinda**

Mince, je me suis trompée. Attends, je recommence.

**Jo**

#Soupir

#YeuxAuCiel

**Belinda**

#TuMeGonflesAvecTesHashtags

**Jo**

J'attends...

**Justine**

Oui. Moi aussi du coup !

**Gwen**

Coucou les filles. Suis là aussi. Ça va chez vous ?

**Belinda**

Puisque tu le demandes : particulièrement bien ! Chouchou vient de me donner un orgasme juste époustouflant.

**Gwen**

*(Émoticône sidéré)*

**Justine**

*(Émoticône écœuré)*

**Jo**

Nan mais c'est pas possible.

**Belinda**

Quoi ?

**Jo**

Ben, ça se dit pas.

**Belinda**

Ben pourquoi ? Gwen me demande comment je vais. Je lui réponds.

**Jo**

Tu pourrais aussi te contenter de répondre que ça va. Sans détails.

Je suggère, hein...

**Belinda**

Je vois pas pourquoi on a le droit de dire : « Ça va super, je sors d'une sieste » ou : « Je suis au top, on a super bien mangé », et pas : « Je vais merveilleusement bien parce que Chouchou m'a donné un orgasme avec sa bouche. »

**Jo**

Je n'ai même pas envie de continuer cette conversation.

Quelqu'un sait si le Mopral ou le Gaviscon sont en libre-service ?

**Justine**

Euh... Du coup, Belinda, tu voulais nous parler de quoi ?

**Pauline**

Salut les filles. Je prends en route. Ça va ?

**Jo**

Tais-toi malheureuse. Ne pose aucune question de ce genre s'il te plaît.

@Belinda : ne te sens pas obligée de répondre.

**Pauline**

Euh. OK. Et sinon ?

**Belinda**

Je ne dirai plus rien, il y a des âmes bien prudes par ici. Ça porte des mini-shorts, mais niveau libération des mœurs, il semblerait que ça ait beaucoup à apprendre des porteuses de jupes longues.

**Pauline**

Qui est « ça » ?

**Jo**

Ça, c'est moi, et ça commence à s'impatienter.

Belinda, tu as trouvé de quoi rattraper ta bourde ou tu avais juste envie d'une séance exhibo ?

**Belinda**

Ah ah ah, très drôle Jo.

Bon, je ne vais pas me formaliser, je fais ça pour Alexandra. Donc oui, je confirme...

Tadam...

Envoi d'une capture d'écran.

**Jo**

Oh putain ! C'est une blague ?

**Pauline**

Attends... pourquoi est-il marqué : « Message reçu : Leandro » ?  
Quel Leandro ?

**Belinda**

T'en connais beaucoup ?

**Pauline**

Non, mais LE Leandro ?

**Belinda**

Oui. (*Émoticône extrêmement content de lui*)

**Jo**

Bon, tu nous expliques ?

**Gwen**

Oui, j'aimerais bien comprendre, moi aussi ! Comment tu as fait pour avoir son numéro ?

**Pauline**

Et surtout : pourquoi il t'appelle ?

**Justine**

Je dirais même plus : pourquoi il t'appelle TOI ?

**Jo**

Oui, c'est vrai ça. Pourquoi toi ?

**Belinda**

Rrrho les aigries...

**Jo**

Les aigries ont des raisons de l'être. Elles sont sympas avec les Brésiliens, elles boivent des verres de rhum au bar avec eux, elles ne renversent pas de café sur leur Post-it. Et en échange ? Les Brésiliens les snobent.

Bon, assez rigolé. Balance !

**Belinda**

Comme seul le bonheur d'Alex m'importe, je vais faire abstraction de toutes ces vilaines tensions.

Figurez-vous qu'il m'a appelée pendant que j'étais avec Chouchou. Enfin pour être précise, juste pendant que Chouchou s'occupait de moi avec sa bouche.

**Jo**

Je perds patience.

**Belinda**

Toi, tu aurais bien besoin d'un chouchou à la bouche magique... Ça te libérerait, crois-moi.  
Bref, il veut revoir Alex et il m'a demandé ce que j'en pensais.

**Gwen**

Waouh, mais c'est génial !

**Pauline**

Carrément génial !

**Justine**

Top !

**Jo**

Je ne comprends toujours pas pourquoi il te demande ça à toi et pas à moi (au hasard), mais oui, c'est super ! Et tu as dit quoi ?

**Belinda**

Qu'Alexandra allait bien et que je préférais éviter de la troubler. Il a compris.

**Jo**

C'est une blague ?

**Belinda**

Oui.

*(Émoticône hilare)*

**Jo**

Je vais te tuer un jour. Ce qui te sauve, c'est de n'être pas à portée de mes mains.

**Belinda**

Bref, j'ai ÉVIDEMMENT répondu oui, mais qu'elle était compliquée, à se mettre des barrières partout. Du coup, comme il est d'accord avec moi (normal, soit dit en passant), il aimerait vraiment la convaincre qu'il tient à elle, la séduire, bref, il est bien, ce jeune homme.

**Jo**

Oui, ça, on sait qu'il est bien. Et du coup, c'est quoi le plan ?

**Belinda**

On a essayé de regarder ses disponibilités.

Apparemment, il est très pris par son boulot et sa famille prochainement. Mais il devrait travailler sur un rassemblement de DJ, un truc en Belgique en juillet, et il peut nous filer des places sympas apparemment.

**Jo**

Un truc en Belgique en juillet ? Mais un truc genre Tomorrowland ?

**Belinda**

Oui, c'est exactement ce mot. Jamais entendu parler. Ça doit être un de ces trucs de sauvages, mais comme disait Mamie, « il faut bien que jeunesse se passe », non ?

**Jo**

Entre ta mamie et toi, je suis épuisée. Et Tomorrowland, c'est juste un rassemblement de dingues. Ça doit même être le plus gros rassemblement électro d'Europe, voire du monde. Si j'aimais l'électro, j'irais à coup sûr. Qu'est-ce qu'il va faire là-bas au juste ?

**Belinda**

Il travaille là-bas, il m'a dit. Mais je ne sais pas sur quoi. De toute façon, on s'en fiche de ce qu'il y fait, non ? L'important, c'est qu'il veut faire une surprise à Alex en étant là-bas quand elle y sera.

**Gwen**

C'est trop chou !

**Jo**



Comment ça « Quand elle y sera » ? Alex ? En Belgique ? À un festival électro ? Eh oh, on se réveille, s'il vous plaît !

@Belinda : tu es au courant qu'elle n'a aucune raison de quitter Paris en ce moment ? et qu'elle écoute Chérie FM chez elle ? Tu comptes t'y prendre comment ?

**Belinda**

*(Émoticône rusé)*

Laisse-moi faire, j'ai ma petite idée.

# CHAPITRE 24

**ALEXANDRA**

## ***Fin des vacances... + 1 mois***

Nous y voilà...

Aujourd'hui est donc le jour tant craint du mariage de Maël et Jess. Celui qui va marquer mes retrouvailles avec Louis et ma confrontation avec le couple épanoui qu'ils forment désormais, Giny-Rose et lui. Je soupire pour la forme en mettant une touche finale à mon maquillage face au miroir mais, curieusement, je ne suis pas aussi mal à l'aise et démoralisée que je l'aurais été il y a quelques mois. Quelques mois... C'est-à-dire avant de découvrir que j'étais douée pour ce que je faisais et que mon envie de créer se doublait du plaisir de voir les clientes acheter nos tenues.

*Contrairement à tout ce que m'avait toujours affirmé Louis.*

Quelques mois... C'était aussi avant de comprendre que je pouvais plaire à quelqu'un d'autre qu'à Louis, justement. Sans forcément contrôler mon poids et ma silhouette, comme il m'y avait pourtant toujours enjointe. Et que, mieux encore : moi aussi je pouvais attirer un homme plus jeune que moi, magnifique avec ça.

Tellement plus intelligent et subtil, de surcroît, que la grue qu'il a décidé d'engrosser.

*Alexandra, calme-toi ma fille. Tu vas devenir mesquine, là.*

Il n'empêche que je ne comprends même plus pourquoi j'ai pu me mettre dans un tel état. Ni comment j'ai versé toutes les larmes de mon corps, simplement parce que j'avais eu confirmation qu'il refaisait officiellement sa vie.

Aujourd'hui, tout ce que je veux, c'est être heureuse dans la mienne.

J'inspecte ma tenue. Mon allure est digne d'une silhouette phare de notre collection et de l'image que nous voulons donner. Celle d'une femme forte, féminine, un peu rock, un peu bohème. Bien dans sa peau et dans sa tête, ça c'est certain. Aujourd'hui, j'ai opté pour les bottes signature de notre marque, inspirées par Jo et son allure « je reviens tout juste de Coachella », sortes de chaussures de cow-boy en nubuck souple qui glissent et se plissent sur la jambe, et une robe en mousseline de soie vert cru portée avec un gros ceinturon. Tout ce que Louis, qui aimait le style pétasse trop sexy ou bourge un peu SM, détestera probablement. Tout ce dans quoi je me sens désormais particulièrement bien.

Je jette un coup d'œil à mon portable.

Il va falloir que j'y aille.

Je devrais me dépêcher et glisser le téléphone en question dans ma petite pochette de cuir souple irisé, mais évidemment, comme une toxico devant une dose gratuite, je ne peux pas m'empêcher de rouvrir ma conversation avec Leandro. Même si « conversation » est sans doute un bien grand mot. Pourtant, je ne me lasse pas de lire et relire, même si je la connais par cœur, la réponse qu'il a apportée à mon message. Celui par lequel, alors même que j'avais tellement envie de l'appeler, je répondais aussi platement que possible, en me

gardant de lui demander comment il avait bien pu obtenir mon numéro. Celui par lequel j'objectais qu'il fallait voir un signe dans le fait que je n'étais pas présente alors qu'il aurait aimé me revoir.

Je ne crois pas aux signes, sauf si t'avoir rencontrée en est un.

Mais je crois au destin. Quitte à devoir le forcer un peu...



Je ne sais pas ce qu'il entend par « forcer le destin », parce que depuis ce message, je n'ai plus eu de ses nouvelles. Non sans regret.

Et fidèle à la règle que je me suis fixée, je ne l'ai pas appelé. À quoi bon ? Surtout si son silence confirme mes réticences. Et puis j'ai du boulot à ne plus savoir quoi en faire. Ce n'est pas le moment de donner un coup de frein pour une amourette de vacances alors que Three Girls a été tellement bien accueillie. J'ai trop rêvé de pouvoir un jour créer ma propre ligne de vêtements et en vivre pour rater cette chance.

Plus jamais je ne serai dépendante d'un homme, socialement ou financièrement.

Plus jamais je ne laisserai un homme me laisser penser que je ne vaudrais rien sans lui.

Il n'empêche que j'ai beau être déterminée à voler de mes propres ailes, son seul SMS m'a fait plus d'effet qu'un dîner de Saint-Valentin avec Louis. Certes, j'ai eu des palpitations qui ont failli me faire enfoncer une épingle dans le corps de notre cliente quand j'ai vu ce que contenait le message de ce numéro inconnu. Et j'ai été tentée – très tentée – par sa proposition. Certes, j'ai gloussé plus ou moins intérieurement, en hésitant à en parler à Jo et Gwen,

également présentes, qui m'ont observée émettre des petits sons bizarres avec circonspection, parce que, malgré tout, j'avais envie d'y croire.

Avant d'écouter la voix de la raison et de me décider à lui répondre.

*Est-ce que le seul fait qu'il se manifeste pour me proposer quelque chose d'impossible à cause de notre éloignement n'est pas, en soi, la preuve qu'une telle histoire ne rimerait à rien ?*

Parce qu'une fois réprimés les battements de mon cœur, j'ai bien été obligée de convenir que ça ne changeait rien au fait qu'il vit en Amérique du Sud et qu'il a presque dix ans de moins que moi. Sans parler d'un physique beaucoup plus avantageux que le mien.

*C'est un vrai plaisir d'être dans tes pensées, Alexandra. Tant de confiance en soi, waouh.*

Je secoue la tête, juste pour le plaisir de bien me faire comprendre que je suis totalement débile de frétiller comme une ado devant le SMS d'un crush de vacances qui devait rester sans conséquence. Je pose mon téléphone à côté de ma pochette pour partir à la recherche de mes clefs que, bien entendu, je ne retrouve plus maintenant que j'en ai besoin. En mode plutôt énervé, parce que la dernière chose que je souhaite serait de me distinguer par une arrivée tardive et peu discrète à la mairie devant mon ex et sa baby doll. Quand je finis par mettre, enfin, la main dessus dans la poche du pantalon que je portais ce matin, je constate que j'ai reçu un nouveau message. Enfin, si c'était simplement un nouveau message, mon cœur ne se serait pas mis subitement à danser.

La samba, pour être précise.

*Avec beaucoup de percussions, de chants, de plumes, de paillettes et de strass pour accompagner le rythme. Et une petite variante sur fond de lambada.*

Parce que c'est le prénom qui m'obsède qui s'affiche à nouveau sur l'écran de mon téléphone.

*Leandro.*

Un peu nerveuse et sans plus songer à mon retard probable, je fais glisser mon doigt sur l'écran pour découvrir le contenu du SMS. C'est une photo. Plus précisément un selfie. Qui me stupéfie, et pas simplement parce qu'il est encore plus beau que dans mon souvenir. Leandro, hilare, pose devant ce qui semble être le Mur de Berlin en compagnie de notre ravissante cliente, celle de la robe de mariée. En guise de commentaire, il a écrit :

Je déjeunais avec son futur mari pendant que tu lui faisais essayer sa robe. Je serai son témoin. Tu penses que c'est un signe, Alexandra ?

Je n'ai ni le temps de m'interroger sur cette coïncidence incroyable, ni celui de me pâmer en constatant qu'il est aussi viril et superbe que dans mes souvenirs, parce qu'un second *bip* retentit, signalant l'arrivée d'un deuxième SMS. Du même expéditeur.

Mon cœur essaie de bondir hors de ma poitrine. Et je pouffe... Seule chez moi...

J' imagine que tu cherches déjà des arguments pour m'expliquer en quoi notre histoire ne marchera pas. Pas vrai, Alex ? Ne cherche plus, ils n'existent pas : ces connexions, c'était bien des « signes »...

Les yeux écarquillés, un sourire plus large que mon visage, je contemple ce message en me demandant comment réagir et, surtout, que répondre lorsqu'un nouveau signal résonne. Je tressaille

en regardant autour de moi, comme si Leandro pouvait apparaître comme par magie dans mon appartement. Ou sauter de l'écran sur lequel s'affiche désormais le message suivant :

Tu me manques. Je fais aussi vite que possible...

Je suis désormais statufiée devant mon smartphone, en train de ronger consciencieusement ma manucure, quand la sonnette de ma porte d'entrée se fait entendre. Je me raidis instantanément. Machinalement, je passe une main sur mon carré plongeant et lissé, remettant au passage une mèche qui s'obstine à se rabattre devant mon œil droit.

*« Aussi vite que possible ? » Est-ce que...*

Je ne prends même pas la peine de vérifier à quoi je ressemble ; j'avais rendez-vous avec une acheteuse ce matin. Pour une fois, je suis à peu près sûre de mon apparence. Mais ma nervosité, elle, est indomptable et je me sens soudain presque nauséuse. Je serais stupide de ne pas ouvrir cette porte juste parce que je suis certaine que notre histoire est vouée à l'échec, n'est-ce pas ? J'ai pourtant l'impression que mes pieds sont rivés au sol et que mes jambes sont de plomb, impossibles à déplacer. Je m'efforce de respirer calmement alors que deux autres coups de sonnette, plus secs et rapprochés, se font à nouveau entendre.

Le cœur tambourinant dans ma poitrine, je parviens enfin à rejoindre ma porte d'entrée et à l'ouvrir pour tomber sur..

Belinda.

Ou plutôt devrais-je dire une improbable tache fuchsia froufroulante, surplombée par un brushing blond crêpé et laqué qui semble d'ailleurs avoir une existence propre.

*Dommmage qu'elle arrive après les castings pour Dallas et Les Feux de l'amour, elle aurait passé les essais haut la main.*

– Mais qu'est-ce que tu fais là ? je m'exclame avec un sourire aussi immense que l'est mon désappointement.

Certes, Belinda est ma meilleure amie, mais là, j'espérais... quelqu'un d'autre.

– Eh bien, figure-toi que je t'attends depuis à peu près quinze minutes en bas de chez toi pour te faire la surprise. Mais j'en avais assez qu'on me dévisage.

– Tu m'étonnes, je marmonne.

– Tu dis ?

– Rien du tout... Je ne comprends pas bien. Tu fais quoi, précisément, dans cette tenue ? Et tu m'attendais pour quoi, au juste ?

Belinda me considère avec un sourire aussi large que la masse de tissu qui l'entoure.

– À ton avis ? Qu'est-ce que je peux bien porter ?

*Un abat-jour ?*

– Euh... Beaucoup de tissu très rose ?

– Magnifique, n'est-ce pas ? C'est Mamie qui m'a dessiné et cousu cette robe. Elle n'est pas fantastique ?

– Si, je bredouille.

Je suis à court de repartie, j'ai terriblement mal aux yeux... Et j'aime vraiment beaucoup Mamie.

– Mais pourquoi tu portes précisément cet abat... pardon, cette robe fuchsia et ces (je baisse le regard, réprime un haut-le-cœur face à cette agression visuelle)... sandales à paillettes violettes ?

– Pour t'accompagner au mariage ! Tu croyais vraiment que j'allais t'abandonner ?



– Comment est-ce possible ? Je croyais que vous étiez pris, avec Chouchou ?

– Oui, c'était le cas. Mais quand j'ai compris qu'aucune de nous ne serait là pour t'accompagner, je lui ai tout expliqué. Bon, j'ai dû passer à la casserole mais comme Chouchou jouit très vite quand je m'occupe bien de lui, ce n'était pas bien méchant.

Je ne sais pas ce qui est pire comme vision. Chouchou béat ou la robe fuchsia dessinée par Mamie. Mais une chose est certaine, ma meilleure amie mérite clairement son titre.

– Sérieusement, je t'adore.

– Oui, tu peux, je le reconnais bien volontiers.

– Mais Jess et Maël ont pu te rajouter comme ça ?

– Disons que j'ai dit à Maël que je devais absolument être présente, et à ta table, parce que sinon, j'allais être obligée de raconter à Jess tout ce que nous avons fait tous les deux le premier été, juste après leur première fois, quand Maël était tellement bourré chez mes parents.

– Mais on n'a jamais vraiment su si vous aviez fait quelque chose ! On est même à peu près certaines du contraire ! On était bourrées aussi, je te rappelle.

– Oui. Mais Maël encore plus que nous. Donc il ne le sait pas. Je l'ai terrorisé.

Elle me lance un sourire aussi victorieux que machiavélique :

– Et me voilà. Sexy !

Elle regarde ma tenue, retourne à la sienne. Son sourire s'élargit encore.

– Punaise, c'est génial ! Tu es en vert cru, je suis en fuchsia. On ne va voir que nous.

*Hélas*, ai-je juste le temps de penser pendant que Belinda ramasse ma pochette et mon téléphone, passe son bras sous le

mien et me pousse vers la sortie.

– Giny-Rose ! Louis ! On arriive !

# CHAPITRE 25

**ALEXANDRA**

## ***Fin des vacances... + 1 mois***

Évidemment, nous sommes arrivées en retard à la mairie. Comment ai-je pu en douter, surtout avec Belinda ? Mais l'avantage, c'est que même avec plus de quinze minutes de retard, nous avons réussi à passer inaperçues. Ce qui relève d'une sacrée prouesse si je considère que nous sommes vêtues de robes à dominantes respectives de vert et de rose, dont le camaïeu oscille entre le fluo californien et le fuchsia ultra-agressif.

Debout derrière les derniers arrivés amassés à l'entrée de cette toute petite salle des mariages, nous manquons l'essentiel de la cérémonie et j'ai quelques difficultés à apercevoir les héros du jour. J'imagine que les mariés finissent toutefois par se dire oui puisque bientôt, des applaudissements et des cris de joie se font entendre. Belinda se joint aux vivats avec un enthousiasme totalement... faux cul.

– C'est écoeurant d'être hypocrite à ce point, je marmonne à destination de la meringue rose vif qui glapit en battant des mains à

côté de moi.

– Mais pas du tout, conteste-t-elle avec une véhémence courroucée tout en continuant de pousser ce qu'elle doit imaginer être des youyous. J'adore les mariages.

– Oui, mais c'est beaucoup d'énergie pour des gens dont tu n'as tellement rien à faire que tu préférerais aller voir un match de Ligue 2, alors que tu n'as jamais fait la différence entre un penalty et un lancer franc.

– J'aime bien Jess et Maël, même si je te concède que j'ai un faible pour les sportifs en short. Et j'adore les mariages, je te dis. De toute façon, puisqu'on est là, autant en profiter et s'éclater. Ou au moins (elle prend un air rusé tout en continuant de me regarder avec un sourire presque effrayant tellement il est large) en donner l'impression. Surtout si ton abruti d'ex nous observe avec sa poupée gonflée.

Je suis en train de m'esclaffer lorsque je me fige à l'idée que le moment que j'appréhende tant est enfin arrivé.

– Continue de rire, m'enjoint Belinda en ouvrant encore plus grand la bouche, comme si elle-même avait un fou rire incroyable. Donne-lui l'impression que tu vas bien et que tu es au top.

*Facile à dire.*

Le pire, en plus, c'est que je vais vraiment bien. Enfin, je crois. Même si devoir le croiser, alors que c'est lui qui m'a quittée, blesse sans doute encore mon amour-propre. Je n'ai pas envie qu'il pense que je suis toujours affectée, d'autant que ce n'est pas le cas.

*Complicé, quoi.*

Je suis au beau milieu de ces réflexions, à faire semblant de rire à une plaisanterie prétendument hilarante de Belinda, tout en échangeant quelques saluts avec les personnes que je reconnais quand je les croise. La plupart des invités commencent déjà à quitter

la mairie pour se rendre dans les anciennes écuries, à la sortie du petit village situé près de Fontainebleau, que les mariés ont choisi pour fêter leur union.

– Viens, on va aller les saluer.

– T’es pas bien toi ou quoi ? Jamais de la vie ! Devoir le croiser pendant toute cette journée et la soirée qui va suivre est déjà bien suffisant, crois-moi !

– Oh que si, Alexandra !

Belinda s’adresse parfois à moi comme une maîtresse d’école caricaturale et je commence immédiatement à me recroqueviller.

– C’est nous qui allons prendre les devants, et en mode hyper détente pour mieux déstabiliser l’ennemi. On va faire ça maintenant, pour bien crever ce vilain abcès purulent. Histoire de pouvoir vraiment passer une bonne soirée ensuite.

Je n’ai pas le temps de m’appesantir sur le choix répugnant de ses métaphores, ni de protester, qu’elle me prend fermement la main et m’entraîne à sa suite.

– « La tête haute, les yeux rivés sur le temps, la positive attitude », chantonne-t-elle.

– Mon Dieu... Est-ce que tu es vraiment en train de chanter Lorie ?

– Oh que oui ! glousse-t-elle tandis que Louis et Giny-Rose deviennent désormais inévitables.

Tellement inévitables que nous sommes devant eux.

Louis n’a pas changé et j’en suis presque surprise. Je l’ai tellement diabolisé lorsqu’il m’a quittée que je m’attendais à ce qu’il soit différent. Mais il a toujours cette haute taille et cette élégance propres à ceux qui sont nés gâtés. Ses cheveux châains sont coupés court et ses tempes grisonnantes lui confèrent sans doute une assurance sexy aux yeux des Giny-Rose du monde entier.

Quant à moi ? Eh bien... rien. À part l'immense soulagement de constater que, justement, il ne me fait plus rien. Ou plutôt, il m'agace. Parce qu'il me contemple avec un sourire entendu et presque prévenant, comme s'il était certain que je suis l'esseulée qu'il a laissée sur le bas-côté, que je suis toujours dingue de lui, et donc fragilisée.

– Salut Louis !

Belinda claque deux bises sonores sur les joues de Louis et enchaîne avec sa blonde voisine qui nous regarde sans parvenir à masquer son expression anxieuse.

– Ravie de faire votre connaissance, je suis Belinda. L'amie d'Alexandra.

Giny-Rose bredouille quelque chose d'incompréhensible et esquisse un semblant de sourire. Elle n'a pas l'air bien méchante, à dire vrai, d'autant que ses lèvres et ses bras nus ont triplé de volume depuis la dernière fois que je l'ai croisée à l'accueil de la consultation de Louis. C'est juste une femme plus jeune que moi qui fait beaucoup de rétention d'eau parce qu'elle porte le bébé d'un homme que je n'aime plus.

– Bonjour Giny-Rose, félicitations ! Bonjour Louis, ça faisait longtemps, dis-je en l'embrassant, un peu écoeurée de retrouver l'odeur que j'ai toujours détestée de son parfum de créateur à plus de 250 euros le flacon.

J'enchaîne les bises avec désinvolture, même si je me demande un peu ce que je fiche là et pourquoi je m'embête à jouer cette comédie.

– Mais oui ! C'est vrai ! Félicitations ! Belinda piaille, me donnant presque mal au crâne, avant de se tourner vers Giny-Rose qui lui sourit à son tour.

Non, je confirme : elle n'a pas l'air méchante. En revanche, elle ressemble vraiment à un mérou à perruque blonde.

Je cesse de l'observer pendant que Belinda commence déjà à lui parler de crèmes anti-vergetures, et je croise le regard de Louis qui manque de me faire tressaillir. Je ne me suis pas trompée lorsque j'ai pensé qu'il n'avait pas changé. Il reste manifestement ce séducteur invétéré incapable de respect et de fidélité. Sauf que, chose incroyable, c'est désormais moi qu'il examine avec un désir séducteur dans ses iris bleus. Comme il contemplait toutes ces femmes qui n'étaient pas moi lorsque nous sortions, toutes ces femmes qu'il laissait complaisamment lui tourner autour, sans égard pour ma présence et l'humiliation que j'en éprouvais.

Cette fois-ci, je suis de l'autre côté. Et une chose est sûre : je n'y suis pas plus à ma place.

– Tu as l'air très en forme, Alexandra. Tu vas mieux ?

« Mieux »... J'ai envie de le tuer pour cette question faussement prévenante, qui révèle toute sa suffisance. J'essaie de trouver aussi rapidement que possible une réponse appropriée et percutante. Pile lorsque Belinda se met à fredonner le refrain de *Shout out to my Ex* en m'adressant un clin d'œil. Giny-Rose, qui était en train de lui répondre, s'interrompt, un peu décontenancée. C'est la musique qu'elle m'avait envoyée quelques jours après que je m'étais fait jeter comme une vieille chaussette dépareillée. Réentendre ces paroles<sup>1</sup> me fait glousser intérieurement.

*OK, peut-être que j'extériorise quand même un peu et que j'ai même quelques tressautements.*

J'adore ma pote, et encore plus qu'elle me rappelle, avec cette chanson, combien Louis, qui s'enorgueillissait d'être un très bon coup, s'aimait beaucoup trop pour m'offrir autre chose que des orgasmes toujours bêtement mécaniques. Un très bon coup

totallement dépourvu de tendresse, de sensualité et d'érotisme. Pas comme... J'ai un sourire aussi subit que sincère qui semble déstabiliser Louis.

– Je vais extrêmement bien, je te remercie. J'espère que toi aussi.

– C'est sûr qu'il va falloir aller bien pour courir après ton petit bout quand il commencera à marcher. Ça ne va pas être facile d'être un vieux père, j'imagine.

Rien à dire : Belinda est une vraie abomination et je l'aime.

*Elle est très très forte.*

Je crois que Louis a vaguement tenté une réponse mais je suis plongée dans mes pensées. Victorieuses et glorieuses.

– Alexandra ?

C'est Giny-Rose qui vient de m'interpeller. Elle semble aussi surprise que moi d'avoir osé.

– Oui ?

– Je peux vous demander où vous avez acheté votre robe ?

– C'est une Three Girls. Vous savez, la marque qu'a montée Alex avec deux copines à nous. Elles cartonnent, c'est génial !

Belinda s'est fait un plaisir de répondre à ma place, tout sourire pendant que je me mordille la lèvre, un peu gênée de son cinéma mais pas mécontente non plus. Le regard de Louis qui passe de ma robe (et de mes seins) à Belinda comme si elle avait pris un acide vaut des points.

– Ah oui ? (Giny-Rose semble perplexe.) Mais je croyais que vous ne faisiez rien ?

Son sourire ne me paraît plus aussi candide. C'est peut-être une garce quand même, finalement. Qui sait ?

À moins qu'elle ne soit encore plus bête que nous le soupçonnions ?



– Oh, Louis a toujours considéré que je ne faisais rien, même quand je travaillais à plein temps.

Je leur souris à chacun, successivement.

– Disons que depuis que je peux enfin faire ce qui me plaît, je m'éclate. C'est vrai qu'on n'a pas à se plaindre pour le moment. En tout cas, merci pour le compliment, Giny-Rose, je vais songer à préparer une petite collection pour les femmes enceintes. Vous devriez regarder à l'occasion, j'ai déjà dessiné quelques robes de mariées, je suis certaine que Louis les adorera. J' imagine que l'on se croquera de nouveau tout à l'heure. À plus tard alors.

*Il est temps de mettre un terme à cette mascarade, non ?*

On échange des sourires pas vraiment francs, quelques gestes rapides, avant de nous enfuir comme des voleuses en gloussant vers la voiture qui nous attend.

– Tu as vu ce que j'ai vu ?

Le regard rivé sur la route, je ne réponds pas, même si je pense savoir où Belinda veut en venir.

– Il t'a regardée comme je regarde un gâteau. Il a envie de toi et il doit se bouffer la main !

Même si je pense que Belinda a raison, je m'en fiche à un point qui me surprend moi-même. Je hausse les épaules.

– Il n'a pas changé et ne changera jamais. Il a envie de moi comme il aura envie d'une patiente la semaine prochaine.

– Oui, sans doute. Mais c'est une sacrée victoire quand même. Notre jeune et bouffie Giny-Rose me fait bien de la peine. Elle va pondre un gamin dont je suis à peu près certaine que Louis ne s'occupera que quand ça lui chantera, mais certainement pas pour les couches. Il continuera de baiser avec toutes les patientes et nouvelles assistantes possibles pendant qu'elle se retrouvera à soigner ses varices et hémorroïdes *post-partum*.

J'ai presque le cœur serré en pensant à Giny-Rose. *Presque*, parce que je ne suis pas stupide non plus. Ça reste une petite pétasse qui n'a pas hésité à faire assaut de séduction au boulot pour me piquer mon mec.

– Nan, mais tu réalises que tu l'as échappé belle ? Rien qu'à penser à ce qui t'attendait aux côtés de ce connard, j'en frissonne.

Je me rends surtout compte que je suis vraiment bien dans ma tête et dans mon corps. Comment ? Pourquoi ? Depuis quand ?

*Trop dur, comme question*

Immédiatement, je songe aux reflets dorés dans les yeux chocolat de Leandro. Je ne le reverrai probablement plus de ma vie, parce que l'interruption opportune de Belinda m'a empêchée de donner suite à ses SMS et permis de me souvenir que croire en ses belles paroles était aussi déraisonnable qu'irréaliste.

Mais je lui dois ma confiance retrouvée.

Si j'en crois les bonds que je fais bien plus tard aux côtés de Belinda, après avoir ingéré beaucoup d'alcools divers et variés, lorsque Gloria Gaynor entonne *I Will Survive*<sup>2</sup> pour la millionième fois depuis le 12 juillet 1998, je lui dois aussi une entière (et probablement tragique) désinhibition. OK, je le reconnais, cette chanson est totalement pourrie, je ne supporte plus de l'entendre et moi aussi, je change de fréquence dès qu'elle passe dans ma voiture. Mais ce soir, une fois n'est pas coutume, je hurle à tue-tête, en vivant enfin chacune des paroles.

Quand, en prime, je croise le regard aussi étonné que contrarié de Louis, je comprends qu'il a vu combien je suis heureuse de ne pas finir mon existence terne et recroquevillée à ses côtés. Croyez-moi : ma vie est juste parfaite.

---

<sup>2</sup> <https://www.youtube.com/watch?v=UW333uWV800>

1. *Heard he is in love with some other chick / That hurted me I ll admit / Forget that boy, I am over it / I hope she getting better sex / Hope she ain't fakin'it like I did* (J'ai entendu dire qu'il était amoureux d'une autre fille / Ça m'a fait mal, je l'admets / Oublie ce garçon, je m'en suis remise / J'espère qu'elle aura du meilleur sexe / J'espère qu'elle ne fait pas semblant comme moi), chanson composée selon Perrie Edwards, juste après sa rupture avec Zayn Malik).

2. Cette chanson raconte l'histoire d'une femme quittée, pensant au départ qu'elle ne pourra pas réussir à vivre seule sans son homme. Avant de comprendre qu'elle va survivre ! Girl power 😊

# CHAPITRE 26

**LEANDRO**

## ***Fin des vacances + 1 mois***

– Dis-moi, Maman... Ce chanteur français que tu écoutais tellement quand j'étais plus petit, celui qui est mort dans son bain... Je n'arrive plus à me souvenir de son nom. Tu peux m'aider ?

Je suis avec toute ma famille dans la *pusada* de ma grand-mère maternelle, à Paraty, pour l'anniversaire de ma mère. L'ambiance est tranquille, l'océan d'un bleu aussi clair que vif, la lumière intense, presque violente, même à l'ombre de la terrasse. Je sirote mon jus d'*açaï* en attendant que ma mère me réponde.

– Claude François, mon chéri. Qu'est-ce que j'ai pu l'écouter avec toi quand tu étais petit ! Je ne sais plus pour quelle raison, il devait y avoir une commémoration quelconque, peut-être pour les vingt ans de sa mort, je vérifierai. Toi et moi, on se passait en boucle un album best of.

– Ça ne me dit rien... Tu me faisais danser dessus ?

Ma mère est une danseuse sensationnelle. Comme sa mère ou ma petite sœur Gisele, d'ailleurs. Elles ont une manière altière et

sauvage de bouger qui donne l'impression qu'elles absorbent tout ce qui n'est pas leurs propres mouvements sur la piste de danse. Plus rien n'existe à part elles. J'en étais presque gêné plus jeune, surtout quand je relevais les regards pleins de désir de certains de mes amis. Mais aujourd'hui, j'en suis simplement fier. Et je suis toujours partant pour les accompagner.

– Oh bien sûr, mon chéri ! Tu adorais particulièrement une chanson, à cause des rugissements de son début.

Je tressaille.

– C'est dommage que tu ne te souviennes pas, tu étais tellement mignon quand tu imitais un lion qui sort les griffes.

Ma mère conclut en chantonant, une expression un peu nostalgique fichée dans ce regard doré dont j'ai hérité :

– « Rrrr... Voiles sur le Nil... »

Je pourrais évidemment prendre tout de suite mon téléphone pour googler et obtenir la réponse immédiate. Car mon projet qui commence à prendre forme inclut le blondinet bondissant dont le nom m'échappait. Mais moi qui n'accorde aucune importance aux signes ni au destin, j'ai besoin de l'entendre de la bouche de ma propre mère.

– C'était quoi, le titre de cette chanson, maman ?

– Attends, je vais te chercher le disque, mon chat. Je veux que tu dances avec moi, j'ai envie de rire et de légèreté pour oublier le poids de toutes ces années, ajoute-t-elle dans un rire un peu désabusé. *C'est Alexandrie Alexandra, ça ne te dit vraiment rien ?*

*Oh que si maman... Ça me dit et me confirme que j'ai rencontré la femme de ma vie.*

# **WhatsApp – Conversation « ON N'A QU'UNE VIE »**

## ***Fin des vacances + 1 mois***

**Jo**

Alors ce mariage ?

**Alexandra**

Je te raconterai...

Alors la Californie ?

**Jo**

Je te raconterai...

**Pauline**

Loquaces, les filles, ce matin.

**Jo**

J'ai revu Mike.

**Alexandra**

J'ai revu Louis.

**Pauline**

Je vois. En même temps, dans les deux cas, c'était un peu prévisible, non ? Vous me raconterez !

**Belinda**

Mon Dieu, on s'éclate par ici.

Bon @Jo, je t'appelle, tu vas m'expliquer.

Du côté de @Alexandra, opération Sauvez Willy quasi réussie.

**Alexandra**

Qu'est-ce que c'est que cette opération Sauvez Willy ?

**Pauline**

Oui, c'est vrai Belinda, qu'est-ce que c'est que cette opération Sauvez Willy ? Et quel rapport avec CETTE conversation ?

**Belinda**

Euh...

@Pauline : aucun rapport en effet.

*(Émoticône un tantinet crispé)*

@Alexandra : rien du tout. Disons que c'était l'idée de te sauver de Louis au mariage.

**Alexandra**

OK... Mais pourquoi tu me compares à un cachalot ?

**Jo**

Ne me dis pas que tu préférerais le soldat Ryan ?

**Alexandra**

Vous avez picolé ou quoi ?

**Jo**

Nan, mais oublie... Je suis distraite.

**Alexandra**

Je te pardonne, j'imagine bien que tu dois être perturbée.

Tu m'appelles quand tu le sens, ma poule. <3

@Belinda : merci encore pour ce week-end. Tu as sauvé ma soirée et mon honneur.

**Belinda**

Ne crois pas t'en tirer à si bon compte.

Et Willy est une orque.

**Alexandra**

Tu dis ?

**Belinda**

Je dis que je mérite une récompense.

**Alexandra**

*(Émoticône stupéfait)*

**Justine**

Hello ! Belinda fait de la négo maintenant ?

**Gwen**

@Justine : je viens de prendre la conversation en cours aussi, il semble que oui !



**Alexandra**

On peut savoir ce que tu veux ?

**Belinda**

Je veux un super week-end entre filles pour mon anniversaire.

**Alexandra**

Ça va, on a le temps, tu es née en décembre.

**Belinda**

On n'a pas le temps du tout, je veux mon week-end maintenant.

**Alexandra**

Maintenant ? Mais genre maintenant quand ?

**Belinda**

Genre dans 15 jours.

**Alexandra**

On sera en juillet, tu es née le 13 décembre. Ça ne s'appelle pas un week-end d'anniversaire entre filles mais juste un week-end entre filles. Du coup, ne m'en veux pas mais j'avais prévu de retrouver mes parents en Normandie.

**Belinda**

Tu n'iras pas en Normandie ! J'en ai déjà parlé aux autres jeudi dernier, quand tu ne pouvais pas déjeuner avec nous, et elles sont partantes parce que ce sont de vraies amies, elles. Plus que toi qui devrais pourtant être reconnaissante que je t'aie accompagnée et sauvée des griffes de Baby-Pouf et Ex-Affreux.

**Pauline**

Oui, c'est vrai Alex, on voulait te le dire, ça m'est sorti de la tête.

**Gwen**

Je confirme, désolée ma poule, je voulais t'en parler, j'ai zappé !

**Alexandra**

Sympa, j'apprécie. Faites comme si je n'étais pas là surtout.  
Et c'est quoi l'idée ?

**Belinda**

Je veux qu'on aille à Tomorrowland.

**Alexandra**

À tes souhaits.

**Belinda**

Très drôle.

**Alexandra**

Alors sérieusement : je ne sais absolument pas de quoi tu parles

**Jo**

Envoi d'un lien internet : Tomorrowland.

Mon frère pensait nous faire plaisir et m'a filé des places de dingues avec accès backstage VIP et tout et tout. Il se trouve que ça fait TRÈS plaisir à Belinda.

**Alexandra**

OK, c'est officiel. Vous avez vraiment picolé. Et fumé en plus.

**Gwen**

Non, mais ça a l'air top. Moi, je suis partante à fond.

**Alexandra**

Tu es toujours partante à fond pour tout, Gwen.

**Justine**

Moi, je suis motivée aussi. Ce sera une super occasion de fêter l'anniversaire de Belinda, en plus.

**Alexandra**

Mais enfin ! Belinda est née en décembre, on est fin juin ! Pauline, Gwen et toi avez toutes vos anniversaires avant elle, alors pourquoi on irait fêter son anniversaire en juillet dans un festival électro de défoncés, et en Belgique avec ça ? Vous avez pas trouvé plus loin pour un week-end ? Au cas où ça vous aurait échappé, je n'ai jamais entendu l'une de vous écouter de l'électro. Votre max en musique synthétique, ça a dû être Docteur Alban dans les 90's, et Daft Punk ensuite pour montrer que vous étiez ouvertes d'esprit. Les Francofolies ou même les Eurockéennes, je comprendrais, à la rigueur. Mais là, vous m'avez perdue.

**Jo**

Elle a l'air énervée là, non ?

**Alexandra**

Elle confirme : elle l'est.

**Pauline**

Allez Alex, un peu de folie.

Moi, je suis partante aussi. Ça sera mon dernier déplacement autorisé avant l'arrivée de ma fille.

**Alexandra**

Mais tu es cinglée aussi ma parole ! Tu ne vas pas aller dans un truc pareil, enceinte de 8 mois ? Tu vas la rendre barge, ta fille. Et sourde.

**Pauline**

Je crois que tu confonds techno et électro @Alexandra.  
Et je suis prête à faire plaisir à Belinda pour son anniversaire, MOI.

**Alexandra**

@Pauline : arrête de te la jouer.  
C'est pareil. Du bruit.

**Belinda**

S'il te plaît... Ça me ferait tellement plaisir.

**Jo**

Et puis on avait prévu de passer montrer tes dernières pièces au concept-store de Bruxelles qui nous a contactées le mois dernier pour vendre Three Girls en Belgique.

**Alexandra**

Nan mais c'est un complot, c'est ça ? Je vois que vous avez tout prévu...

**Belinda**

Alors ça veut dire oui ?

**Alexandra**

Ça veut toujours dire non.

Mais je capitule. Il y aura au moins une personne saine d'esprit pour vous surveiller.

# CHAPITRE 27

**ALEXANDRA**

## ***À Tomorrowland Fin des vacances... + 6 semaines***

– Je n’arrive pas à croire que je suis là.

J’ai dû prononcer cette phrase à haute voix ou intérieurement une bonne dizaine de fois depuis que nous sommes montées dans la voiture en direction de Bruxelles.

Mais autant on est globalement restées dans le rationnel jusqu’à ce qu’on quitte Bruxelles ce matin (et le propriétaire tendance hystéro-enthousiaste du plus gros concept-store de la ville quand il a découvert nos nouvelles créations), autant là, maintenant qu’on vient d’arriver dans une ville dont j’ignorais l’existence jusqu’à la semaine dernière, et de franchir les immenses portes décorées façon Tim Burton du festival auquel Belinda tenait tant à participer, cette phrase prend tout son sens. Je ne sais plus où donner de la tête, du regard et des oreilles, tellement tout ce que je vois est hors du commun et incroyable.

Entre montgolfières, foule jeune et bigarrée, cracheurs de feu, types à vélo (avec des ailes roses dans le dos), bandes de potes qui bondissent, panneaux signalétiques échappés d'un livre de Harry Potter nous indiquant la direction de Dreamville ou des différentes scènes, Jacuzzi (oui, oui), pont surplombant une rivière, duquel sont déjà en train de plonger deux beaux gosses bronzés et manifestement naturistes, je suis en mode hallucination activée. Et j'ai vraiment l'impression d'avoir gobé un acide par inadvertance.

*Enfin, l'idée que je me fais d'un acide puisque mon seul fait de gloire en matière de coolitude rebelle a été de tirer sur une cigarette en seconde avant d'aller vomir aux toilettes du lycée.*

– Tu l'as déjà dit, répond Jo qui marche à mes côtés tout en tapant sur son téléphone.

Nous pénétrons dans l'enceinte de Tomorrowland pour rejoindre les deux cent mille autres festivaliers.

*Rien que ça !*

– Et arrête de te retourner pour regarder la sortie, ça devient pénible à la fin.

Debout à ma gauche, Belinda, les yeux également rivés sur l'écran de son smartphone. À ma droite, Jo. Je suppose qu'elles m'encadrent pour s'assurer que je ne vais pas les semer en prenant mes jambes à mon cou vite fait.

Je vais crever, c'est une évidence. Ou me perdre au milieu de toute cette foule bondissante, bruyante et tellement colorée que je sens le mal de crâne imminent. Et on ne me retrouvera jamais. Un type sur échasses habillé comme s'il débarquait de *Pirates des Caraïbes* brandit une pancarte aux couleurs de l'arc-en-ciel, expliquant que nous sommes les humains de demain, ceux qui aiment la vie sans compromis, et d'autres choses que je n'ai pas le temps de déchiffrer. Tout ça pendant que cinq filles sautillent sur

place, en mini-shorts sur cuisses bronzées et bikinis ; toutes portent des tiaras ou des fleurs – ou les deux – dans les cheveux, leurs bracelets et colliers (et seins à peine couverts) remuant dans tous les sens.

C'est évident, ils sont drogués. Ou hypnotisés ?

On ne peut pas se mettre dans cet état simplement parce qu'on aime la musique et qu'on a au bas mot quinze ans de moins que moi. *Si ?*

– Nan, mais je peux savoir ce qu'on fait là, bordel ? Comme je suis heureuse d'avoir insisté pour passer la journée d'hier à Bruxelles !

– On est à un festival de musique électronique et tu deviens hyper grossière, répond placidement Jo sans relever le nez de son écran. Le samedi, c'est la plus grosse journée. En plus, cette année, c'est un *tribute to Dali*. Même toi, tu as forcément entendu parler de lui. Que du beau monde sur la grande scène... dont, au risque de me répéter, même toi, tu en as forcément entendu parler.

Elle se fiche visiblement de moi mais le spectacle environnant me perturbe trop pour que je m'énerve vraiment. Deux filles complètement déchirées et à demi nues passent en sautillant, hilares, une couronne de fleurs sur la tête pour l'une, un chapeau de cow-boy (très cool, je l'admets) calé sur ses cheveux longs et raides pour l'autre, accompagnées d'un gars torse nu avec une coiffe de licorne en peluche et des guêtres arc-en-ciel.

*Sérieusement, je bosse dans la fringue mais je ne saurais même pas où trouver des tenues pareilles.*

– Oui, je me doute que c'est la plus grosse journée. Impossible d'être plus nombreux. Et je te confirme, même moi, j'ai vu qu'il y avait David Guetta.



– Punaise, Alex, tu n’es pas obligée de retenir le seul vieux du week-end. On dirait que tu le fais exprès ! Franchement, même toi tu devrais avoir déjà entendu des noms comme Armin Van Buuren, Pegasus ou The Chainsmokers, non ?

– Non, je réponds, boudeuse. Arrêtez de vous la jouer parce que vous avez révisé. Je vous connais par cœur et jamais je ne vous ai entendu mentionner un seul de ces noms. C’est ça que vous faites sur vos portables, n’est-ce pas ? Vous regardez les noms pour avoir l’air cool, j’en suis sûre !

Jo se marre.

– Tu es incroyable, quand même... Évidemment que tu les connais, même si on ne les voit jamais ! Tu les as forcément entendus à la radio, tu sais, quand tu règles la fréquence pour passer de RFM à Chérie FM ? Jamais entendu parler de Kungs, non plus ? Il est français, c’est lui qui joue sur une petite scène en ce moment, si j’en crois le programme.

– Non.

Je boude toujours.

– Bon, j’admets que moi non plus je n’aime pas tout et que je préfère...

– ... le rock et surtout les KA-9, on sait, on sait.

Je roule des gros yeux vers le ciel en l’interrompant parce qu’elle me fait trop rire avec sa passion pour ce groupe. Enfin, quand je dis groupe... Surtout le sublime métis assis derrière la batterie, qui contracte ses biceps d’acier sans esquisser un sourire chaque fois qu’il utilise ses baguettes. Mais bref, ce que Jo éprouve pour lui depuis toutes ces années n’est pas le sujet, je suis en mode survie en terre inconnue, là.

*Appelez Mike Horn, je suis passablement dans la panade. Merci.*

– Eh bien justement... Même moi qui aime quasi exclusivement le rock...

Comme Belinda la regarde avec un air menaçant, Jo poursuit, l'air de rien :

– ... sans compter, évidemment (elle roule des yeux en direction de Belinda), Claude François et Céline Dion, eh bien... même moi, j'adore passer une bonne soirée électro.

– Je veux bien adorer ce que tu veux, mais était-on vraiment obligées de venir ici ?

Oui, je suis grognon et plutôt ridicule. Mais peut-être aussi que j'ai un motif d'être grognon et de me sentir ridicule. Comme si je n'avais toujours aucune nouvelle de Leandro, *par exemple*. Ou – toujours par exemple et par pure hypothèse, bien entendu –, comme si je n'avais pas encore trouvé le courage de lui répondre pour prendre des nouvelles. Et en profiter pour essayer de le revoir. Ou tout bonnement, *peut-être*, parce que je pourrais être extrêmement dépitée de constater qu'il n'est pas venu me chercher sur son cheval blanc et que cela ne fait que confirmer tout ce que je pensais.

Bref, je décide de continuer de grogner.

Au moins un peu, même si je me promets de faire des efforts ensuite pour célébrer dignement l'anniversaire de ma meilleure amie folle.

J'avise un groupe de jeunes dans la vingtaine, qui tiennent des ballons à l'hélium en forme de licorne, de cœur ou de nuages roses, et courent autant que le permet la foule de plus en plus dense, maintenant que nous approchons de la grande scène. Les garçons sont beaux, même avec leurs hauts-de-forme étranges ou leurs lunettes de soleil extravagantes, bombant leurs torsos nus, tatoués ou bariolés de maquillage ; les filles forment un ensemble sexy ;

certaines ont des paillettes sur les tempes, l'une est drapée d'un drapeau américain, et je suis à peu près certaine qu'elle ne porte rien d'autre ; je me sens décalée.

– On n'est absolument pas à notre place !

– Je ne comprends pas de quelle place tu parles, Alex.

Jo ne prend même pas la peine de cesser de pianoter sur son téléphone, ça devient agaçant et je me sens comme une enfant qui ne parvient pas à attirer l'attention de ses parents trop connectés.

– Je trouve qu'on a l'air de vieilles peaux égarées.

Miraculeusement, Jo relève le nez pour m'observer avec une certaine confusion dans le regard. Avec le foulard kaki qui ceint son front et d'où s'échappent ses cheveux longs et raides, son débardeur de mec délibérément trop grand sur lequel apparaît le logo un peu effacé des KA-9 (oui, encore), son mini-short en jean blanc frangé, ses bottes de motard qui soulignent ses longues jambes fuselées, elle est sublime et dans son élément. Forcément, elle ne peut pas voir quel est le problème.

Bref, je sais déjà que je vais m'avouer vaincue et m'oblige à faire preuve de bonne volonté en retournant son sourire à un grand blond coiffé de plumes de chef indien. Pour la forme, je tire quand même un peu sur mon short, celui qu'elle m'a convaincue de porter et qui est bien trop court pour une personne plus pulpeuse comme moi. J'attends patiemment la suite.

– Sérieux, il faudrait arrêter avec cette histoire d'âge ! Je pensais pourtant que passer dans le lit de Leandro t'avait calmée.

J'ai un pincement au cœur en entendant ce prénom que je m'efforce de ne plus prononcer pour ne pas raviver mon cafard. S'il y a bien une chose que Leandro n'a pas faite, c'est me calmer. Sous ses airs de nonchalance tranquille, c'est une tempête de volupté qui donne plutôt envie de se laisser emporter. Ou de se déchaîner avec

lui. Bref, je ronchonne une dernière fois pour la forme. Question d'image sans doute.

- On est trop vieilles pour être avec tous ces gamins.

- On est exactement à notre place et on a l'âge qu'il faut pour y être parce qu'on est libres et fun, et qu'on n'en a rien à faire de ce que pensent les gens autour de nous. Soit dit en passant, ils sont là pour s'éclater, pas pour vérifier si tu as ton bac et depuis quand.

Son téléphone bipe à nouveau et elle glousse en lisant ce qui s'affiche.

- Vous commencez à m'agacer, toutes les deux, avec vos téléphones. Ça vaut la peine de passer un week-end entre filles si on ne peut pas se parler.

Jo regarde Belinda. Qui regarde Jo. Elles gloussent et glissent leurs portables dans les petits sacs qu'elles portent en bandoulière.

- OK, tu n'as pas tort. On les range, promis !

- On accélère pour rejoindre les filles devant. On avisera avec elles pour le programme.

- Moi, je veux juste profiter de nos accès backstage pendant le concert de Pegasus. Je l'aime trop trop !

Je me force à ne pas lever une fois de plus les yeux au ciel face à cette passion aussi subite qu'incompréhensible de ma meilleure amie pour un DJ électro totalement inconnu au bataillon, même si les deux cent mille personnes qui se pressent pour l'écouter ne partagent sans doute pas mon point de vue.

Je les prends par la main pour rejoindre Gwen, Pauline et Justine, qui ont quand même réussi à nous semer avec une femme enceinte jusqu'au cou dans leurs rangs. Pendant que nous courons presque pour retrouver les autres au milieu de la foule, aux sons qui s'échappent des différentes scènes et nous emportent peu à peu, je me sens comme libérée de toutes mes appréhensions. Je souris de

plus en plus largement en regardant Belinda à ma gauche, dans la robe en crochet rainbow que Mamie a dû encore une fois lui créer un soir où elle avait trop fumé, et Jo, qui n'a décidément rien à envier à Alexandra Ambrosio à Coachella. Et je me dis que finalement, elles n'ont pas tort : on est à notre place.

Oui... Tant qu'on est ensemble, peu important nos peines de cœur, on est à notre place.

## **WhatsApp – Conversation « IL FAUT SAUVEZ WILLY »**

**Belinda**

Les filles, vous avez trouvé à quelle heure Pegasus commence son set ?

**Pauline**

« Commence son set »... Comme tu te la pètes ! Je rêve !

**Belinda**

Je n'y peux rien si je suis naturellement cool.

**Pauline**

Je pense que rien qu'en utilisant le mot cool, tu es ringarde.

**Jo**

Les filles, pitié, c'est pas le moment ! Alex râle parce qu'on est trop sur nos portables. Elle va finir par nous capter.

@Belinda : il t'a dit quoi au juste, le beau gosse ?

**Belinda**

Il m'a dit d'utiliser nos pass pour accéder aux backstages de la grande scène pendant le set (tu la fermes Pauline, merci) de Pegasus pour le voir jouer et qu'il nous retrouverait là.

**Pauline**

J'ai rien dit. Mais je n'en pense pas moins.

**Justine**

Super précis. J' imagine qu'on va devoir s'en contenter.

**Gwen**

Ça y est, on a trouvé le panneau de la Wisdom Forest, le concert est prévu après celui de Guetta, à partir de 21 h 30 jusqu'à la clôture. D'ici là, on fait quoi ?

**Pauline**

Pipiii !!

# CHAPITRE 28

**ALEXANDRA**

## ***À Tomorrowland***

Depuis bientôt dix heures que nous nous baladons dans l'enceinte démesurée du festival, je reconnais que j'ai eu le temps de m'acclimater et même d'apprécier.

*OK, d'apprécier énormément puisque nous avons toutes été gagnées par cette euphorie contagieuse. Et sans drogue ni hypnose.*

Comme quoi, la musique, même lorsqu'elle est électronico-je-sais-pas-quoi et très éloignée d'une chanson de Calogero ou d'un concert des Enfoirés, a toujours le potentiel, non pas forcément d'adoucir les mœurs, mais de changer les esprits et d'envoûter les corps. En tout cas, chez moi, ce soir, ça fonctionne particulièrement bien. Mon corps fourmille et crépite d'une envie de sautiller et de danser, et je suppose que, vues de loin par une visiteuse qui débarquerait comme nous un peu plus tôt, c'est nous qui ressemblerions désormais à des extraterrestres adeptes de champignons pas vénéneux mais pas du tout autorisés à la vente en grande surface.



Il faut dire que tout est fait ici pour que les festivaliers soient à l'aise, et nous avons même pu nous prélasser durant une heure de vrai farniente au bord d'une piscine, un peu trop remplie à mon goût de fêtards un verre à la main, mais très agréable ! Pendant que les filles ont préféré nous quitter pour se promener et aller danser, y compris Pauline la warrior et son ventre pachydermique, nous, nous avons passé la dernière heure à grignoter, discuter, danser, boire (un peu trop de mojitos). Et à beaucoup rire avec des filles et garçons venus des quatre coins du globe. Ils nous ont expliqué avoir étudié ensemble dans une école de commerce à Copenhague et s'être promis de se retrouver ici un an après leur diplôme. Résultat des courses : nous avons manqué le seul DJ que je connaissais, David Guetta, mais passé un super moment à *chiller*, et beaucoup ri avant de nous séparer enfin, pour aller assister au concert du fameux Pegasus que tout le monde semble attendre ici.

Celui que Belinda adore tellement, donc... Cela dit, nos nouveaux amis étaient encore plus enthousiastes qu'elle, donc j'imagine qu'il a vraiment un truc. Ils nous ont regardées comme des déesses lorsqu'ils ont avisé les colliers backstage que nous a offerts le frère de Jo. Ils doivent nous permettre de suivre le concert, soit en zone préservée depuis la fosse, soit depuis les coulisses avec les proches des artistes. Bref, on n'est pas les plus jeunes mais il semblerait qu'on ait carrément la classe.

*Ou peut-être même le swag, si je veux essayer de faire un peu moins 90's.*

Alors qu'il est bientôt vingt et une heures trente et que le jour commence à décliner, rendant le site illuminé encore plus spectaculaire, Belinda et moi nous dirigeons vers le fameux backstage de la grande scène. Ma main dans la sienne, je me sens d'humeur incroyablement festive et me marre toute seule en

l'observant se frayer un chemin à grand renfort de coups d'épaules. Et de seins. À mesure que nous approchons de notre but, la foule s'épaissit, mais sans jamais perdre son côté incroyablement joyeux et détendu. J'ai fini par trouver normal d'être coiffée d'un sombrero et de mettre une cape à paillettes comme ma voisine, et ai même accepté de porter les lunettes roses en forme de cœur que m'a offertes l'une des filles avec qui nous avons discuté tout à l'heure.

Nous prenons place avec quelques autres privilégiés devant la barrière pour accéder aux coulisses. La voix masculine un peu grandiloquente qui s'élève des enceintes omniprésentes sur le site me rappelle celles de ces types qui annoncent les grosses sorties hollywoodiennes dans les bandes-annonces au cinéma.

– Peuple de demain, préparez-vous à communier. Pegasus vient conquérir Tomorrowland !

*OK, ils ont quand même dû trouver un reste de drogue.*

Alors que je suis en train de rigoler toute seule en écoutant le speaker, je constate, un peu effarée, que Belinda a activé le mode bulldozer pour essayer d'avancer plus rapidement. En doublant, donc.

– On est pressées, laissez-nous passer s'il vous plaît.

– On est tous pressés, qu'est-ce que tu crois, toi !

*Tiens, je croyais que tout le monde était cool et recherchait le bonheur.*

– Oui, mais moi (Belinda adresse un sourire destructeur au petit brun qui vient de riposter tout en poussant ses seins et son ventre moelleux vers lui), je suis enceinte, alors je trouve que la moindre des choses, ça serait quand même de me laisser passer.

Parfois, elle me fait vraiment honte.

Mais c'est drôlement efficace, si j'en crois les barrières qui s'écartent devant nous après une fouille plus que superficielle. Cerise

sur le gâteau, elle a même droit aux excuses du jeune type qui a eu la candeur de penser qu'il était de taille face à elle.

*Erreur de jeunesse, mon gars...*

– J'en crois pas mes oreilles, je grommelle en observant la scène.

Réjouie, elle avance désormais d'un pas royal vers le fond du large couloir dans lequel nous nous trouvons, sans même condescendre à me répondre.

– Enceinte, hein ?

– La fin justifie les moyens, ma jolie.

Une clameur démentielle s'élève depuis l'extérieur. J'ai l'impression qu'elle fait vibrer les murs et qu'elle a même traversé mon corps.

– J'ai carrément bien fait de ne pas perdre une seconde de plus, ça va commencer ! Viens ! hurle Belinda, les mains en porte-voix contre mon oreille.

Elle reprend ma main et se met à courir en direction du fond du couloir, comme si elle savait précisément où elle se trouvait. Bon, en même temps, elle n'a pas tant de mérite que ça : toutes les personnes qui étaient devant nous au moment où ont retenti ces cris désormais ininterrompus et ces applaudissements frénétiques courent dans la même direction. Celle de la scène de plus de cent trente mètres de long que j'avais repérée grâce aux écrans qui diffusent des images des huit lieux où se produisent les groupes. Cette grande scène, pour ce que j'ai pu en voir, est fabuleusement décorée d'une fausse jungle onirique dont les arbres s'élèvent à plus de trente mètres de hauteur et devant laquelle dansent de monstrueuses et stupéfiantes méduses aériennes.

Très étrange mais fabuleux.

Je n'ose imaginer ce que cela doit être de se l'approprier et de conquérir cette marée humaine qui ondule désormais au rythme de

la musique de plus en plus rythmée précédant l'arrivée imminente de l'idole du soir. Alors que nous sommes ralenties par ceux qui, comme nous, se dirigent vers le bout du couloir, professionnels plus ou moins affairés ou privilégiés, la foule se met à gronder, puis à battre des mains à l'unisson, avant de hurler comme un seul animal, sauvage mais déjà conquis.

– Merde, il doit être en train d'arriver sur scène. On va manquer ça !

Je m'apprête à objecter une fois de plus que Belinda semblait très bien s'accommoder de rater les concerts de Pegasus avant ce soir. Mais, comme les cris de la foule en délire montent encore, une voix s'élève dans toutes les enceintes qui diffusent désormais ce seul concert.

– *Tomorrowland ! We are finally together ! Welcome in the craziest place of the planet ! Are you ready, guys<sup>1</sup> ?*

Forte, tonique, manifestement souriante, la voix qui scande chacune de ces syllabes couvre le monstrueux « Yes ! » que clame la foule.

– *Get your hands up<sup>2</sup> !*

Le public maintenu sous tension explose, s'embrase, s'enflamme. Et aussi incroyable que cela puisse paraître, moi aussi. Je cours comme une dératée aux côtés de Belinda, surexcitée, qui continue de se frayer un passage à grand renfort d'excuses vaseuses.

*Et de coups de coudes.*

– *Are you with me ?* lance cette fois Pegasus, alors que s'élèvent les premiers accords d'un morceau ultra-rythmé, basses archi-sonores, tellement connu que même moi, en effet, je l'ai déjà entendu de nombreuses fois en soirée.

*Ou à la radio quand Chérie FM était en grève.*

Pendant que la foule, entonnant les paroles, couvre la voix féminine et sexy que mixe le DJ, nous parvenons, lentement mais sûrement, à la limite autorisée à l'arrière de la scène, à la droite de la silhouette de la star des platines qui se découpe sous nos yeux.

*J'ai un peu l'impression d'être Lady Gaga dans A Star Is Born, juste avant de rejoindre Bradley pour chanter tranquillement un petit Shallow devant un stade plein.*

Littéralement fascinée, j'observe bouger le DJ de dos. L'éclairage est tellement aveuglant qu'il est presque difficile de le regarder, debout derrière l'immense table de mixage blanche qui fait face à la foule. En rythme, félin, il semble comme habité par la musique qui naît sous ses mains et le fait onduler d'une manière tellement sensuelle qu'elle en deviendrait presque indécente. Ses cheveux sombres sont retenus en chignon, sa nuque est cerclée d'un gros casque audio blanc. Un tee-shirt à manches longues qui pourrait être gris ou kaki – difficile à dire avec les lumières artificielles tour à tour crues puis quasi inexistantes –, souligne son dos musclé. Un jean ajusté, plutôt bas sur ses hanches, met en valeur un fessier d'anthologie et des jambes longues et solides. Ma bouche s'assèche. Je retrouve ces sensations tellement exaltées que j'avais éprouvées à l'adolescence en assistant à mes premiers concerts, aussi proche que possible de la scène et de la star du jour.

*Waouh... Si j'avais su que c'était ça, les soirées électro !*

– On n'est pas trop mal ici ! s'exclame Belinda d'une voix aussi sonore que satisfaite. Faudrait juste que la girafe dégage, là.

J'imagine qu'elle parle de la grande blonde dont la silhouette parfaitement mise en valeur par un combishort ridiculement court et peu couvrant campe fermement devant nous, sautillant avec la musique, mais toujours latéralement, comme un gardien de but qui voudrait protéger toute la longueur de sa cage. On dirait qu'elle a un

troisième œil dans le dos pour vérifier que personne n'osera passer devant elle. Elle occupe donc la place que Belinda considère comme étant légitimement la nôtre. Elle témoigne incontestablement d'un certain courage, même inconscient. C'est d'ailleurs la seule qui n'a pas bougé d'un pouce lorsque Belinda a annoncé en anglais qu'elle attendait « *three babies* ».

– On ne peut pas vraiment se plaindre, je rétorque en hurlant pour me faire entendre.

J'ai déjà assisté à des concerts dans des endroits bondés, au stade de France notamment, et Dieu sait qu'il y avait du monde... Mais ce soir, sous nos yeux sidérés, ce sont plus de cent cinquante mille personnes qui hurlent, crient, applaudissent, sautent ou dansent de joie devant celui qui sera, pendant les trois prochaines heures, le maître absolu de leurs énergies et de leurs corps en mouvement.

*Moi qui rêvais de voir Céline Dion en concert, j'avoue que j'en reviens un peu, là.*

– C'est la catastrophe !

Portée par les vibrations et toute cette énergie incroyable, je suis en train de sauter sur place sans me soucier de ce que peuvent bien penser mes voisins, lorsque Belinda tente de me crever un tympan pour couvrir la musique.

– Qu'est-ce qui t'arrive ? je hurle en retour sans quitter des yeux la scène et la silhouette dansante qui me fascine d'une manière que je ne parviens pas à m'expliquer.

Les lèvres boudeuses, Belinda a l'air désespérée.

– Je ne retrouve pas mon portable ! Je l'avais en entrant mais il a dû tomber de mon sac quand on a couru dans le couloir. Je viens de me rendre compte qu'il n'était pas fermé... Je vais refaire le chemin à l'envers pour essayer de le trouver !

Comme je suis une amie sympa, et surtout extrêmement bien dressée après toutes ces années passées à me faire terroriser par ma copine aussi tyran que boulet, je m'apprête, un peu à contrecœur quand même, à proposer de l'accompagner, mais elle m'arrête d'un geste de la main :

– Surtout, reste où tu es et garde bien nos places au chaud. On s'est assez battues pour les avoir ! Et n'hésite pas à dégager la grande courge, là, si tu en as l'occasion.

Je lui rends son sourire tandis qu'elle commence à s'excuser (à peine) auprès des autres spectateurs des coulisses pour rebrousser chemin. Elle se retourne une dernière fois :

– Rectification, beugle-t-elle. Si le prince charmant débarque du couloir avec son cheval blanc, surtout, ne t'embête pas à garder la place et ne m'attends pas, hein ! Pars avec lui, je me débrouillerai pour rentrer avec les filles. À toute ma poule !

Je la regarde remonter le couloir, yeux rivés au sol et fesses « chaloupantes » (l'adjectif existe juste pour elle), sous sa robe en crochet rainbow, sans parvenir à comprendre un traître mot de ce qu'elle m'a dit.

J'ai bien entendu. Mais que voulait-elle vraiment me dire ?

Je secoue la tête pour me concentrer à nouveau sur la scène alors que commence un deuxième morceau. Au moment même où la grande blonde souffle un baiser qu'elle accompagne avec ses longs doigts vers la scène. J'ai à peine le temps de me dire qu'elle doit être la petite amie du DJ qu'elle se retourne pour me regarder aussi brièvement que froidement.

Incrédule, je reconnais Lina, la fille du Dream qui ne lâchait pas Leandro.

Je l'observe puis laisse mes yeux retourner vers la scène, comme si j'avais besoin de me convaincre que ce que je devine ne peut pas

être vrai, parce que ça n'a... aucun sens.

Mais je regarde la scène *juste au moment* où le fameux Pegasus sort enfin de ce halo aveuglant qui le rendait presque irréel, tel un quasi-hologramme parfois, se décale vers nous, se retourne, et regarde vers moi comme si rien ne pouvait moins le surprendre. Il adresse à la foule, dans ma direction, un sourire immense, confiant et aussi tranquille que les acclamations du public dehors sont tumultueuses. Un sourire que je reconnais bien puisqu'il s'agit de celui de Leandro, celui auquel je ne peux pas m'empêcher de penser comme à *mon Leandro*, dont je ne parviens pas à m'expliquer la présence ici, en empereur de cette scène, devant cette foule conquise. Je ne comprends rien à cette situation totalement délirante, à sa présence ici, à ce concours de circonstances, pas plus qu'à la présence de Lina.

*Absolument rien.*

Je suis perdue, tétanisée, paumée.

Je ne comprends rien, non, à part que son sourire, celui que j'aurais rêvé qu'il m'adresse, lui vaut un nouveau baiser de Lina.

Sans doute, idiot que je suis, parce que c'est à elle qu'il était destiné. Elle n'est pas ici parce qu'elle a été invitée par le frère d'une amie qui a ses entrées dans ce milieu mais parce que Leandro lui-même l'a conviée. Il voulait sa présence, alors que moi, je suis là par hasard, un hasard de dingue, mais qui n'a rien d'un joli signe du destin comme je me suis plu à en chercher ces dernières semaines. Sa présence à elle, dont il a manifestement apprécié la jeunesse éclatante et le corps sublime, plus que ses belles et inutiles promesses par SMS pouvaient me laisser imaginer. J'ai envie de disparaître quand Lina souffle encore un baiser à Leandro, puis me regarde avec un air de défi moqueur, car je mesure leur complicité et ce que sa présence à elle signifie.



Disparaître. C'est ce que je vais m'empressez d'essayer de faire. Disparaître, juste après avoir croisé le regard de Leandro, sans avoir été capable de dissimuler ni ma peine, ni ma stupeur.

Ni ma honte et ma déception.

En prenant mes jambes à mon cou, pour courir, aussi vite que le permet la foule de *happy* pas si *few* agglutinée derrière moi, à la poursuite de Belinda.

Aussi loin que possible de Leandro.

---

1. Tomorrowland ! Nous sommes enfin réunis ! Bienvenue dans l'endroit le plus fou de la planète ! Vous êtes prêts ?

2. Levez les mains !

# CHAPITRE 29

**LEANDRO**

## ***À Tomorrowland***

Je suis devant 170 000 personnes, si j'en crois les chiffres que m'ont donnés les organisateurs juste avant que je monte sur scène, et la seule qui m'intéresse est en train de s'enfuir. Je ne comprends rien à ce qui se passe... à part que rien ne se passe comme prévu. J'étais supposé apparaître sous mon meilleur jour pour emmener ensuite une Alexandra conquise dans le lit qui m'attend à Bruxelles et lui exprimer les sentiments que j'éprouve pour elle de toutes les manières possibles. Au lieu de ça, mon petit jeu vient de se retourner contre moi puisque je suis fait comme un rat pour les trois prochaines heures. Je ne peux pas tout lâcher pour tenter de lui parler et de comprendre ce qui vient de lui passer par la tête.

*Quoique...*

J'essaie de rester concentré sur mes mains, sur la table de mixage de rêve qui me fait face, je lance quelques paroles pour galvaniser le public qui réagit à la seconde en hurlant avec enthousiasme, mais je ne peux pas m'empêcher de jeter un coup

d'œil vers l'autre côté de la scène. Celui où Alexandra n'est plus. La partie des coulisses dans laquelle quelques-uns de mes potes DJ ainsi que mon manager assistent à mon show. J'avais prévu, comme j'aime le faire à chaque fois en fin de spectacle, de les faire monter sur scène, voire de leur proposer de mixer avec moi. Mais il semble que je vais avoir besoin d'eux un peu plus tôt que prévu.

D'elle plutôt, pour être précis. Je lance une variation qui devrait me permettre de tenir quelques instants et me détourne vers ma copine Myriam. Sans surprise, je vois la DJette faire des bonds devant Armin Van Buuren, ses tresses blond platine contrastant avec sa peau caramel, sa robe rouge fluide ultracourte et ses baskets blanches. J'adore cette fille que je croise depuis de nombreuses années dans différents festivals et qui a réussi à obtenir le respect de ce milieu encore très masculin. Je parviens à lui faire un signe lorsqu'elle croise mon regard. Un peu surprise parce qu'elle sait que c'est généralement à la fin du spectacle que j'ai besoin d'elle, elle finit par traverser la scène comme si de rien n'était pour me rejoindre, sous les cris et sifflets plutôt bienveillants qui accompagnent son arrivée.

Je reprends les platines pour lancer le début mixé de *Seven Nations Army*. Une lubie, mais qui devrait faire danser le public sans que la tâche soit trop difficile pour Myriam.

T'as craqué ou quoi ?

Elle me tend son portable sur lequel elle vient de m'écrire ces quelques mots. Je choisis de lui répondre en hurlant, après avoir veillé à couper le micro :

– Tu ne crois pas si bien dire. J'ai besoin de toi. Quinze minutes max. Je te revaudrai ça, promis.

Sans lui laisser le temps de me répondre, je me penche vers le micro à nouveau actif pour m'adresser au public en anglais :

– Les gens, j’ai un truc super important à faire.

Les gens en question – cette marée humaine qui se développe devant moi à perte de vue – ne se doutent pas encore de ce que je vais leur annoncer. Ils crient pour la forme, bon public, pendant que j’augmente encore le volume des basses.

– Je dois rattraper la femme de ma vie.

Hurlements. Essentiellement féminins d’ailleurs.

*Évidemment.*

J’aimerais tout planter, être déjà parti. Dieu sait où Alexandra peut bien être désormais, mais ce public est là pour moi, je l’aime, et j’aime le faire vibrer et se libérer sur ma musique. Pas question que je le plante sans motif comme une star irrespectueuse et capricieuse.

*Et puis je n’ose même pas imaginer les conséquences pécuniaires, ni la tête de mon agent.*

– Je vous promets d’essayer de faire ça aussi vite que possible. Même si on m’a toujours dit de ne jamais négliger les préliminaires

Des cris fusent, des rires aussi. Forcément, c’était le but.

– Je vous laisse avec Myriam, elle déchire tout, vous allez voir. À tout de suite !

Et sous les yeux médusés de Myriam, après un grand sourire au cameraman qui va diffuser mon visage sur tous les écrans du site, je m’enfuis de mon propre show pour essayer de retrouver Alexandra.

## **WhatsApp – Conversation « IL FAUT SAUVER WILLY »**

**Belinda**

Les filles, j'avais perdu mon téléphone, j'ai vu que vous aviez essayé de me joindre à l'instant. Désolée.

**Justine**

Ben évidemment qu'on a essayé de te joindre ! On hallucine ! Tu as vu Leandro ?!

**Belinda**

Non, malheureusement. On a commencé à regarder le spectacle et je me suis rendu compte pour mon téléphone. Quand je suis partie, il n'avait toujours pas rejoint Alexandra.

C'est peut-être le cas maintenant, remarque.

**Jo**

Tu te fiches de nous, c'est ça ?

**Belinda**

Non, pourquoi ?

**Jo**

Sérieux. Parfois je m'interroge...

**Belinda**

Pourquoi ?

**Jo**

Tu as vraiment regardé le début du spectacle de Pegasus ?

**Belinda**

Oui. C'était incroyable d'ailleurs. Je suis vraiment fan maintenant. Faut que j'y retourne, c'est trop bien ! Sacré cul, soit dit en passant... (*Émoticône diabolin*)

Vous nous rejoignez ?

**Jo**

Et tu te demandes vraiment si Alexandra va le voir ?

**Belinda**

On tourne en rond là, non ? Mais OUI je me demande VRAIMENT. Et je l'espère pour elle. Bon, vous venez ou pas ? Il est top Pegasus, vraiment.

**Jo**

Il est sûrement top mais si tu vois un écran qui retransmet le spectacle, fais-moi plaisir : regarde-le...

**Belinda**

Attends, je cherche.

**Belinda**

J'ai trouvé !

**Justine**

Bravo.

**Belinda**

C'est qui cette fille ? Il est où Pegasus ?

**Jo**

Parti chercher Alexandra...

# CHAPITRE 30

**LEANDRO**

## ***À Tomorrowland***

Poing dressé vers le ciel, je traverse la scène comme si de rien n'était sous les vivats du public pour rejoindre la partie des coulisses dans laquelle j'ai vu s'enfuir Alexandra. J'aimerais me mettre à courir tout de suite mais je m'efforce de donner un peu le change. Après tout, je suis censé être pro et me contrôler. Toutefois, ce n'est pas parce que je m'oblige à ne pas courir comme un dératé qui écarterait sans douceur les personnes se trouvant encore sur mon chemin que c'est avec Lina que j'ai envie de perdre les quelques précieuses minutes dont je dispose. Le souci est que, manifestement, cette dernière ne semble pas vouloir le comprendre et son parfum trop capiteux me monte immédiatement à la gorge alors qu'elle se jette à mon cou comme si nous étions intimes.

– Waouh ! Tu as été tellement génial ! J'ai adoré !

– J'ai mixé une seule chanson, alors permets-moi d'en douter.

Je n'ai pas le temps mais ça ne m'empêche pas d'être exaspéré par sa bêtise intéressée, et de ne pas vouloir la laisser continuer ce



petit jeu. Elle m'irrite au plus haut point depuis qu'elle a débarqué cet après-midi, pavoisant partout avec le pass backstage comme s'il avait une valeur sentimentale, alors qu'elle sait très bien que je ne le lui ai consenti qu'en contrepartie des numéros de téléphone d'Alex et de ses copines.

Je pensais m'en être tiré à bon compte en cédant à cette demande. C'était ignorer son arrivisme et sa volonté de laisser planer l'ambiguïté sur notre relation, au prétexte qu'elle tenait son accès VIP de mon agent en personne. Bref, la prochaine fois, je passerai par mon père, surtout si cela concerne Alexandra. Après tout, puisqu'on parle de la femme avec laquelle je me verrais bien lui faire plein de petits-enfants, j'aurais mieux fait d'être direct au lieu de m'emmerder avec une plaie pareille. Plus agacé que je ne le devrais, j'écarte Lina d'un geste un peu brusque. On va encore dire que la star se la joue, mais tant pis. Je n'ai pas le temps pour les faux-semblants.

– Je suis pressé Lina, c'est pas le moment.

Je trace mon chemin en souriant mécaniquement aux visages qui se lèvent vers le mien – souvent surpris de me trouver dans ce couloir et non derrière les platines, presque toujours admiratifs ou impressionnés, ce qui m'amuse en général –, avant de me mettre carrément à courir lorsque je ne croise plus personne.

*Comme si ma vie en dépendait, parce qu'entre nous, c'est le cas, non ?*

Sans ralentir ma foulée, je sors mon téléphone pour appeler Alexandra mais elle ne décroche pas. J'hésite à laisser un message sur son répondeur quand sa voix mélodieuse m'annonce qu'elle n'est pas disponible, mais je choisis de raccrocher pour pianoter frénétiquement sur mon écran. Plus de chances qu'elle en prenne connaissance...

Je cours plus vite que toi, trésor.

J'espère que c'est vrai et que je vais prendre le bon embranchement dans le dédale que représentent les couloirs des loges et du personnel. J'arrive à un premier croisement et opte pour celui de droite, de mémoire, en commençant à désespérer de la retrouver.

C'est alors que je la vois.

Son portable à la main, elle en contemple l'écran sans que je puisse distinguer son expression. Elle est debout au milieu du couloir, adorablement sexy dans son short en jean qui révèle ses cuisses dorées, fermes et charnues, les épaules dénudées par un haut fluide à fines bretelles blanc qui suggère merveilleusement cette poitrine que je rêve de reprendre à pleines mains pour mieux en dévorer les pointes érigées. Ce n'est pas faire offense à mes sentiments pour elle que de dire qu'elle est foutument bandante.

– « Je cours plus vite que toi, trésor. » C'est ça que je t'ai écrit, Alexandra.

Je me rapproche à pas comptés en m'adressant à elle, comme si je craignais qu'un mouvement trop brusque ne l'effarouche et ne la fasse fuir. L'expression de son visage lorsqu'elle le relève vers moi, ses longs cils formant comme un écrin sombre pour ses yeux dorés, ne me semble ni surprise ni contrariée. Je dirais plutôt... indécise et confuse.

Ça me va. Tout plutôt que déterminée à ne plus me voir ou fâchée pour une raison que j'ignore.

Elle ne bouge pas mais, du coup, cela implique qu'elle ne se jette pas non plus à mon cou en m'appelant son héros...

J'ai 170 000 personnes qui n'attendent que moi et une femme indécise à convaincre en moins de quinze minutes (au point où j'en

suis de mon pétage de plombs, je choisis de ne pas tenir compte des quelques minutes perdues à courir à sa recherche). Ça pourrait me décourager, mais je suis tellement galvanisé de l'avoir enfin devant moi, en chair et en os et plus belle que jamais, que je suis déterminé comme rarement.

*On peut exprimer et faire plein de choses en quinze minutes, pas vrai ?*

– Tu n'avais pas... (elle marque une brève pause, comme si elle cherchait ses mots pendant que je redécouvre le charme de ses inflexions mélodieuses) un concert ?

Je souris en me rapprochant encore. Doucement.

– On peut dire ça, oui.

Elle se mordille la lèvre comme si elle réfléchissait. Je pars presque en vrille en contemplant sa bouche et en me remémorant sa douceur. Notamment quand elle...

*Focus, Leandro, tu peux encore attendre un peu.*

– Il me semblait que tu n'étais pas seul.

J'avoue que sur le coup, j'ai beau essayer d'avoir l'air aussi intelligent que possible, je sèche un peu sur la réponse. Soit elle manie sacrément le second degré, soit elle est bien plus que confuse. Je tente le premier registre, en souvenir de nos discussions de vacances.

– Hum... En effet, il y avait un peu de monde venu me voir jouer.

Comme malgré elle, elle laisse échapper un rire discret en soufflant par son joli petit nez. De fines rides apparaissent au coin de ses yeux de biche pendant qu'elle écarte machinalement une mèche brillante pour l'enrouler derrière son oreille.

Craquante.

– J'ai vu ça... Tu m'expliqueras ? (Je note l'emploi du futur. C'est bon signe, pas vrai ?) Je pensais plutôt à *une* femme en particulier.

Elle appuie sur le déterminant et la confusion me gagne tandis que j'essaie de comprendre de quoi elle veut parler. Alors que j'ai tant de choses à lui dire, à commencer par ce que je ressens toujours pour elle. Et que la seule chose qui m'obsède et m'empêche de plus en plus de me concentrer est de goûter à nouveau sa bouche avant de m'enfouir en elle.

*Maintenant.*

Tout ça pendant que Myriam s'en donne à cœur joie à quelques mètres et que les enceintes restituent à merveille l'ambiance pas du tout romantique du concert.

*De mon concert.*

J'imagine que ma perplexité se lit sur mon visage parce qu'elle poursuit :

– Il y avait Lina en coulisse. Qui t'envoyait des baisers. Comme si vous étiez ensemble et aviez continué de vous fréquenter depuis la fin des vacances. (Elle marque une pause et reprend d'une voix beaucoup plus vibrante :) Alors que tu m'avais envoyé tous ces SMS.

OK. Compris. Ce n'est donc pas le moment de lui demander pourquoi elle a persisté à ne pas répondre à tous ces SMS, alors que je guettais tellement les siens que j'ai eu l'impression de fusionner avec mon smartphone. Ni de la prendre dans mes bras bien qu'elle me semble à la fois frêle et très distante.

Je me rapproche. Elle recule.

*Je confirme : ce n'est pas le moment. Et ce n'est pas gagné.*

– Alex... On s'en fout de Lina. Ce qui compte, c'est toi et moi, non ?

– Je ne m'en fous pas, de Lina. Ni des autres femmes de manière générale, surtout après ce que j'ai vécu. Je ne t'ai rien demandé, moi. Et non seulement tu me mens, mais en plus, je te retrouve avec cette... grande courge qui pavoise. Tu ne réponds pas à ma

question, mais ils rimaient à quoi, tous tes petits SMS, si tu continuais de la voir ?

Je rirais presque de joie en constatant qu'elle me fait une scène de jalousie et que c'est plutôt bon signe. En plus d'être carrément sexy maintenant qu'elle a croisé les bras avec détermination, faisant ainsi remonter ses merveilleux seins à l'encolure de son haut d'une manière qui rend assez difficile ma concentration. Mais je m'abstiens d'exulter ou d'en profiter parce que je la sens vraiment en colère. Surtout, je décèle une fois de plus son inquiétude et ces doutes qui entament toujours sa confiance en elle. Et dans les hommes.

– Je ne t'ai pas menti.

Elle hausse ostensiblement les yeux au ciel. J'imagine que cela veut dire qu'elle ne m'accorde aucun crédit. Je sors les rames.

– Je ne te mentirai jamais, Alex. Je devais un service à Lina. Crois-le ou non, c'est parce qu'elle m'a permis de te retrouver. C'est uniquement pour ça qu'elle a eu ses places en backstage. Peu importe ce qu'elle s'imagine, elle ne me plaît pas et ne m'a jamais plu. Parce que la seule à laquelle je pense, c'est toi.

Je marque une pause, observant que j'ai toute son attention.

– Pour le reste... J'ai peut-être péché par omission. Mais comprends-moi ! J'avais besoin, moi aussi, de me changer les idées. On était tranquilles. En vacances. Et puis tu te contrefiches de la musique électronique. Tu avais déjà tellement de mal à me laisser t'approcher parce que tu considères que l'âge était un handicap. Alors imagine si je t'avais fait part de ma célébrité, toute relative puisque tu ne savais même pas qui je suis, pas plus que les touristes aisés avec lesquels nous étions en vacances, qui se contrefichent des festivals électro. Tu sais très bien que je n'aurais plus eu aucune chance !

*Bon, l'heure tourne, et quelques personnes pas trop loin comptent sans doute sur mon retour imminent...*

Elle ne me semble pas vraiment plus convaincue, mais je considère toutefois, parce que je suis un éternel optimiste, que si elle ne s'est pas encore enfuie, c'est que je progresse.

– Écoute Leandro, je t'ai déjà dit ce que je pensais de tout ça en vacances. Je te l'ai écrit pour te dire que je n'avais pas changé d'avis. Même si tes messages étaient... séduisants, j'avoue que tomber sur toi, par ce hasard incroyable, et voir qui tu es vraiment, avec l'autre pimbêche qui se dandine pour te séduire, ça ne me convainc pas davantage. Au contraire, ça me donne des envies de fuite.

Son téléphone vibre sans qu'elle regarde de quoi il s'agit. J'en profite.

– Ce n'est pas du tout un hasard, Alex.

Elle tressaille.

– Ce n'est pas un hasard, même si je pourrais te dire que c'est le « signe » qu'on était appelés à se revoir, et tenter de jouer là-dessus puisque tu sembles tellement y croire. Mais justement, ce n'est pas un signe du hasard ou du destin, c'est la preuve que j'étais prêt à me battre pour te revoir ! Tu penses bien que, sachant que tu serais là ce soir, je n'y suis pour rien si Lina se fait toujours un petit film. Je n'aurais pas été stupide au point de te faire venir pour te laisser douter de moi.

– Comment ça, « ce n'est pas un hasard » ? Et comment ça, tu m'as « fait venir » ? J'ai eu mon pass par le frère de ma...

Elle s'interrompt en me regardant d'un air interloqué, comme si elle-même commençait à se poser des questions. Dehors, retransmise à travers les enceintes du couloir, la clameur du public

semble augmenter et je jurerais avoir entendu Myriam prononcer mon prénom au micro. *Merde.*

– Disons que tes copines m’ont appuyé. Parce qu’elles savaient que j’aurais besoin d’un maximum d’aide pour te convaincre. Ne leur en veux pas, tout est de ma faute. (Je poursuis aussi vite que possible :) Promis, ça aussi je te raconterai !

Alexandra reste impassible. Absolument impassible. Plus de lèvres pincées mais pas de bonds de joie.

J’ai presque mal au ventre tellement je la veux dans mes bras et tellement j’ai peur de son rejet. J’entends déjà la voix moqueuse de Raphaël qui se fout de moi et de mes émotions de préado.

– Alex...

– Je crois qu’on t’appelle...

– Je comprends que tu puisses être fâchée que je t’aie forcé la main, et celle de tes amies. Mais tu ne peux pas m’en vouloir de...

Et puis merde ! J’ai encore une minute devant moi au mieux, autant mettre cartes sur table.

– Merde Alex, je suis amoureux de toi. Je ne peux pas croire que tu ne ressentes pas quelque chose et que tu puisses être têtue et peureuse, et avoir été tellement malmenée par ce connard qui t’a pourri ta vie que tu le laisses te la gâcher encore ! Laisse-nous une chance, merde ! Laisse-moi une chance, je souffle en tentant le tout pour le tout.

Ses yeux écarquillés sont posés sur moi mais elle ne bronche toujours pas. Dans une autre vie, elle devrait songer à être proviseure ou juge. Elle me ficherait presque la frousse si elle ne me plaisait pas autant.

Il n’empêche que j’ose poser les mains sur ses hanches et baisser la tête au point d’appuyer mon front contre le sien. Je hume son parfum léger et délicatement fleuri qui m’avait manqué, je sens

sa chaleur et sa respiration haletante qui me prouvent que, malgré son apparente impassibilité, elle est plus troublée qu'elle ne veut le montrer. Je profite de cette petite bulle hors du temps que forment nos deux corps enfin proches et dans laquelle je rêverais qu'il n'y ait pas de public qui m'attend, ni de musique de plus en plus sonore qui résonne à mes oreilles, me rappelant que je n'ai rien à faire ici.

Mais déjà elle pose une main sur mon torse et me repousse doucement. Je pourrais évidemment résister, mais tel n'est pas mon intérêt. Je n'ai jamais forcé personne, et certainement pas celle que je veux convaincre corps et âme que notre histoire vaut la peine.

– OK.

OK ? Mais OK quoi ?

– Je veux bien qu'on se revoie après ton concert alors. Tu me raconteras comment tu as fait pour que je me retrouve à un festival de musique électronique en Belgique.

Ses yeux noisette s'ancrent aux miens tandis qu'elle m'offre son premier véritable sourire en secouant légèrement la tête.

– Mais je crois que tu devrais vraiment y aller... Je sais que moi, je le suis sans doute trop, mais crois-moi, ce que tu fais n'est vraiment pas raisonnable.

J'ai envie de brandir le poing parce que j'ai presque gagné, pas vrai ? Mais presque ne me suffit pas. Alors je m'autorise un baiser léger et bien trop bref sur son front, en essayant de ne pas penser à sa bouche qui m'attend un peu plus bas, et je caresse fugacement sa pommette de la pulpe de mon pouce. Sa peau est toujours aussi douce et l'effet qu'elle a sur mon corps, immédiat. J'ai envie d'elle d'une manière viscérale et instinctive qui s'accommode bien mal d'un simple contact de nos fronts et d'un chaste baiser de collégiens.

Et puis merde ! Tant pis pour la galanterie !



Ma main s'empare de sa nuque tandis que je reprends enfin possession de cette bouche cerise qui me nargue depuis que je l'ai retrouvée, d'une manière sans doute un peu trop sauvage et possessive. Mais c'est comme ça que je me sens en sa présence. Comme ça que je rêve de la prendre. Sentir qu'elle s'ouvre sous mes lèvres et que sa langue se mêle à la mienne, d'abord hésitante, puis enfin au rythme de la mienne, pour un baiser d'anthologie qui me donne l'impression de me reconnecter enfin à elle.

Et l'envie de tout, sauf de retrouver mes platines.

*Tough life*<sup>1</sup>.

– Putain, tu m'as tellement manqué, Alex.

Les yeux clos, je tiens délicatement son visage entre mes mains alors que je rêverais de les laisser redécouvrir chaque centimètre de sa peau douce. Je jurerais la sentir esquisser un léger sourire contre mes lèvres. Et puis enfin elle m'embrasse. Vraiment. Pas seulement en me rendant mon propre baiser. Non, cette fois, c'est elle qui se dresse sur la pointe des pieds et qui déplace ses mains, rivées à mes épaules, pour harponner mon cou et prendre ma bouche avant d'enrouler à nouveau sa langue autour de la mienne, imposant son rythme.

J'ai l'impression de renaître alors qu'enfin elle exprime son désir, ses émotions.

Et, qui sait ? Je l'espère, ses sentiments.

Elle se détache enfin de mes lèvres, pose un bref instant son front contre mon torse et me repousse doucement avant de s'appuyer contre le mur pour me regarder de ses yeux assombris.

– On t'appelle toujours, tu sais...

Sa voix est déjà légèrement voilée, semblable à celle que j'ai connue quand elle partageait mes nuits. J'ai même l'impression

qu'elle vient de faire un effort surhumain juste pour sortir ces quelques sons.

*Je confirme : je suis carrément content de moi !*

Je sais qu'elle a raison, que je n'ai pas le choix. Je dois vraiment y aller et Alexandra n'est pas de celles qu'on peut brusquer en les plaquant contre un mur.

– Je vais y aller alors. Mais crois-moi, je n'ai jamais eu aussi peu envie de retourner sur scène.

Alanguie contre le mur du couloir, sa poitrine se soulevant à un rythme désormais bien plus erratique, elle m'adresse un sourire de Joconde, les yeux mi-clos, ses longs cils papillonnant doucement. Torride. Mon sexe qui, de frustration, cherchait déjà à percer mon jean durcit encore dans mon boxer. J'aurais pourtant juré que c'était impossible. J'insiste pour être certain qu'elle a bien compris combien je suis sérieux :

– On se retrouve après le concert, d'accord ? Tu connais le chemin ?

– OK, répond-elle enfin de cette voix encore un peu essoufflée qui me ravit. Mais ne crois surtout pas que j'accepte tes idées délirantes, juste parce que je t'ai laissé m'embrasser.

Les hurlements jaillissant de l'enceinte la plus proche sont là pour me rappeler que j'ai un petit truc de rien du tout à assumer pour quelques heures encore.

– À tout de suite alors, je lui chuchote au creux de l'oreille, histoire de profiter un peu de son parfum.

Puis je dépose un dernier baiser sur le bout de son nez mutin avant de retourner à ma réalité.

Quand je rejoins Myriam devant laquelle danse un public qu'elle a, à l'évidence, su conquérir, j'ai l'impression d'être un super-héros qui pourrait tout se permettre. C'est sans doute pour ça que, sous

les acclamations de la foule et après avoir largement remercié ma pote au micro, j'ose reprendre mon set en commençant par les premiers accords d'une chanson désormais chère à mon cœur.

« RRR... »

Tant pis si mon manager me regarde comme si j'avais disjoncté, le public me suit une fois de plus sur ce coup. Je suis amoureux, définitivement amoureux. Et ce soir, quoi qu'elle puisse encore croire, je vais dévorer chaque centimètre du corps de la femme de ma vie.

Enfin ça, c'était l'idée.

Parce que quand, devant un public lessivé, mais qui continue de m'applaudir inlassablement, je termine ce que Myriam, debout à mes côtés, m'affirme être le meilleur concert de ma carrière et que je retourne en coulisse à la recherche d'Alexandra, je suis obligé de me rendre compte que je vais avoir du mal à assouvir mon fantasme.

Une fois de plus, Alexandra a disparu.

---

1. La vie est dure.

## **WhatsApp – Conversation « ON N’A QU’UNE VIE »**

**Gwen**

@Alexandra : tu fais quoi ? On va plus pouvoir t’attendre longtemps, là.

**Jo**

Je confirme. Pauline a dit que si elle accouchait à Tomorrowland, elle nous épilerait à la pince à épiler une à une (et sans anesthésie, au cas où tu aurais un doute).

**Alexandra**

J’arrive les filles. J’ai eu un petit contretemps mais je suis en train de vous rejoindre à la sortie des backstages. On s’y retrouve comme prévu.

@Pauline : tiens bon ma poulette, j’arrive et on fonce à la maternité !

# CHAPITRE 31

**ALEXANDRA**

## ***Dans une maternité belge***

Je fais les cent pas à la maternité dans laquelle nous sommes arrivées en fanfare il y a un peu plus de trois heures. Et quand je dis en fanfare... mes tympans saignent encore d'avoir dû composer avec les hurlements d'animal qu'on écorcherait vif de Pauline, et la sirène hurlante des charmants pompiers qui se sont proposés pour nous emmener lorsqu'ils ont compris que l'accouchement était imminent et qu'on mettrait des plombes à retrouver notre voiture... puis notre chemin. Je suis certaine d'ailleurs que Justine a échangé son numéro avec le grand blond qui est resté à l'arrière du camion avec nous pendant le trajet. Bref, je n'ai plus de batterie, Belinda non plus. Les autres n'ont pas le numéro de Leandro ; ni Gwen et Jo qui sont restées avec nous en salle d'attente. Pas plus que Justine qui a accompagné Pauline en salle d'accouchement.

Il est un peu plus de deux heures du matin et l'ambiance sous les lumières glauques de l'hôpital est étrange, intime, ouatée. À mille lieues de l'énergie sonore de Tomorrowland. Ou du fourmillement

électrique et renversant provoqué par un Brésilien expert en sensualité. J'essaie de relativiser, de me dire qu'on ne peut pas prendre autant de temps au beau milieu d'un concert extravagant pour embrasser une femme en lui disant qu'on est amoureux d'elle et ne plus donner de nouvelles ensuite. On arrivera bien à se retrouver.

« Amoureux »... Ai-je vraiment bien entendu, d'ailleurs ?

Quoi qu'il en soit, je n'ai pas encore décidé... ce que j'allais décider, justement.

*Tu parles. Tu les vois, les yeux levés vers le ciel, là ? Rien que de penser à lui, ton cœur joue des percussions.*

Même si je continue de penser que ce dont voulait me parler Leandro est foncièrement déraisonnable, ce n'est pas une raison pour le laisser en plan comme ça. Que va-t-il penser quand il ne me verra pas une fois son concert terminé, et sans avoir aucun message de ma part ?

*Avec cette garce de Lina dans les parages, en plus...*

– Arrête de psychoter, Alex. Avec tout ce qu'il a fait pour te retrouver et te séduire, il ne va pas t'en vouloir pour un petit lapin de rien du tout.

Belinda a fini par tout me raconter dans l'ambulance. Entre deux hurlements de Pauline qui ont permis de couvrir mes premières paroles très énervées, mais aussi de relativiser ce qui est, somme toute, une super belle preuve d'amitié. Qui a quand même permis de déboucher sur nos retrouvailles et ce merveilleux et fabuleux baiser.

Je rougis rien qu'à songer à son regard enflammé, à ses mains douces, à sa langue prenant possession de ma bouche comme s'il voulait me conquérir. Et subitement, dans le calme apaisant de cette salle d'attente, après la tension incroyable de ces dernières heures, je réalise enfin ce que je sais sans doute depuis la première seconde

de notre rencontre, sans avoir voulu l'admettre, parce que j'ai eu peur ou que je suis conservatrice, peu importe : il me plaît bien plus que ce dont j'ai tenté de me persuader, en cherchant à le réduire à un bellâtre bien fichu sur la plage.

*Et il m'a manqué bien plus qu'un simple souvenir de vacances.*

Parce qu'il n'y a que lui qui me fait ressentir toutes ces émotions, qui me donne tellement envie de vivre. De rire. De tenter enfin tout ce que je n'osais même pas envisager. Comme de croire en un projet à deux malgré cet océan entre nous et ces presque dix années qui nous séparent.

Mais c'est bien parce qu'il a dix ans de moins que les hommes de mon âge qu'il a ce corps de rêve.

*Non, même à son âge, les hommes que tu connais n'ont jamais été foutus comme ça, crois-moi.*

– Tu rougis, Alex.

Belinda est impitoyable.

– Euh... j'ai l'impression que la clim ne marche pas, j'ai un peu chaud en effet... Et puis... je songeais à l'accouchement de Pauline.

Une autre forme d'intimité qui a immédiatement le don de calmer mes ardeurs.

– Franchement, je savais qu'elle était capable d'être grossière, mais vous les connaissiez, vous, toutes ces insultes ?

Belinda semble songeuse en repensant au vocabulaire fleuri de notre amie sur son brancard.

– Tu crois qu'elle était sérieuse quand elle a parlé de la future vasectomie de son mec ?

Je dépose le gobelet de café, aussi mauvais dans un hôpital belge que dans un hôpital français.

*Vive l'Europe et son homogénéisation par-delà les frontières.*

– Je pense qu'elle était très sérieuse. Y compris quand elle a décrit comment elle comptait le castrer. Mais j'imagine qu'elle sera tellement crevée pendant les prochains mois qu'elle n'aura plus d'énergie à consacrer à ses techniques de meurtre par émasculaton.

Je glousse... et bâille.

– Ne m'en veux pas mais en attendant que la merveille des merveilles pointe le bout de son mini-nez, je vais essayer de dormir un peu.

Et de rêver à Leandro, mais ça, je le garde pour moi. Peut-être parce que je ne peux pas m'empêcher d'avoir envie d'y croire, à cette histoire qui me semblait tellement improbable. Peut-être aussi parce que son baiser ne m'a clairement pas suffi.

Je parviens très bien à rêver de mon beau Brésilien puisque, à peine endormie, je retrouve toutes ces sensations merveilleuses que lui seul arrive à faire naître en moi et qui m'électrisent instantanément. Son parfum, discret mais tellement masculin, mélangé à une légère odeur de savon comme s'il venait de se doucher, la douceur de ses lèvres savantes sur les miennes, le poids d'une de ses mains sur ma cuisse ou la délicatesse avec laquelle il encadre mon visage avec l'autre, tout en force contenue.

Je souris.

– Ne me refais plus jamais ça, Alexandra.

La voix tendue, en revanche, n'a rien à faire dans mon rêve. Pas plus que l'interruption du baiser que j'étais en train de lui rendre. Ni ce regard assombri par la contrariété et quelque chose qui mêle peur enfin écartée et soulagement retrouvé.

Je ne rêve plus, donc. Mon cœur qui enchaîne les saltos ne s'y est pas trompé.

– Salut, je murmure en m'étirant autant que le permet la cage des mains de Leandro. Tu m'as retrouvée, alors...



– Oui, malgré toute ta bonne volonté à ne laisser aucun indice efficace, j’ai réussi, en interrogeant le personnel chargé de la sécurité du site et de la surveillance de ton accès backstage, à entendre parler d’un groupe de folles, dont une hurlant à la mort, emmenées en toute discrétion par des pompiers à l’hôpital local.

Il secoue la tête comme pour chasser une vision désagréable. Appuie son front contre le mien et murmure :

– J’ai d’abord cru qu’il t’était arrivé quelque chose de grave, putain.

– Merci de te soucier de nous, c’est sympa.

*Retour incontestable à la réalité. Merci Belinda, je savais que je pouvais toujours compter sur ta discrétion.*

Leandro tourne la tête vers la gauche, en direction de la banquette sur laquelle mon amie s’est roulée en boule, à quelques mètres de Jo qui ronflotte dans un fauteuil.

– Je me suis aussi soucié de vous, rectifie-t-il avec un clin d’œil. Mais je suis obligé de reconnaître que j’ai cru crever quand j’ai pensé qu’Alexandra avait peut-être eu quelque chose de grave.

*Crever... Waouh. À quel moment je peux lui demander de m’emmener dans une chambre et de me faire l’amour de toutes les manières possibles jusqu’à ce que je tombe d’épuisement ?*

– Je n’ai pas vraiment réussi à te parler de ma copine Pauline quand tu m’as trouvée dans le couloir des coulisses... Disons qu’au début, j’étais perturbée. Et après... euh... j’étais... perturbée. Aussi.

J’essaie de ne pas rougir en prononçant ces quelques mots, mais c’est peine perdue.

À le voir se mordiller le côté gauche de la lèvre inférieure pour réprimer son sourire d’un air aussi pensif qu’entendu, je suppose qu’il repense précisément à ce qui m’a empêchée de lui parler et de recouvrer mes esprits ensuite.

*Ce baiser épique.*

Je me sens virer au cramoisi et je m'attends même à une réflexion cinglante de Belinda en retour, lorsqu'il fond sur moi, ses mains prenant fermement en coupe mon visage, bras fléchis pour ne pas m'écraser de son poids. Doucement, il mord ma lèvre inférieure sans me quitter des yeux, comme s'il allait me dévorer toute crue. Et sans prêter la moindre attention à la présence de Belinda ou même de Jo toujours endormie un peu plus loin.

*Au cas où il aurait un doute sur le sujet, je suis d'accord.*

Puis il m'embrasse.

*Vraiment.*

*À nouveau.*

*Enfin.*

En réussissant à la fois, comme tout à l'heure, à me faire perdre haleine et retrouver l'oxygène qui semblait me manquer depuis que je l'ai retrouvé. À me donner envie de le déshabiller immédiatement pour pouvoir à mon tour lui rendre ses baisers sur chaque centimètre de sa peau douce et brune. À faire bondir mon cœur de manière complètement désordonnée et me donner l'impression que mon corps ne suffira plus à le contenir.

Je prends alors conscience d'une chose, pendant que sa bouche prend possession de la mienne comme s'il voulait m'empêcher de le quitter à tout jamais et que je m'accroche à ses épaules pour le rapprocher encore de moi : c'est peut-être parce que cette distance et ces années qui nous séparent semblent tellement peu lui poser problème à lui, tellement confiant et sûr de nous ; c'est peut-être parce qu'il a pris la peine de me faire revenir à lui, en me laissant le temps de reprendre confiance en moi, d'abord, en nous, ensuite, que, moi aussi, je l'aime à en crever. Au point, paradoxalement, de ne m'être jamais sentie aussi vivante.

– Nan mais oh ! Les ados, là : prenez une chambre, merde !  
Et vite, par pitié !

Belinda doit me sentir hésiter car elle poursuit d'une voix ferme :

– Pauline en a pour un moment et, crois-moi, quand elle découvrira sa merveille de fille, elle ne t'en voudra sûrement pas si tu n'es pas là tout de suite !

Je sens Leandro esquisser un sourire contre mes lèvres tandis qu'il met peu à peu un terme à ce nouveau baiser stupéfiant.

– C'est une excellente idée... J'ai justement un lit qui n'attend que nous à Bruxelles, et un chauffeur prêt à nous y emmener, garé dehors.

Il se redresse, son regard intensément tendre et sensuel rivé au mien, et me tend sa grande main ferme :

– Tu viens ?

*Je crois bien que je n'aurai pas besoin de lui demander de m'emmener dans une chambre et de me faire l'amour de toutes les manières possibles jusqu'à ce que je tombe d'épuisement.*

# CHAPITRE 34

**ALEXANDRA**

## ***Dans une chambre d'hôtel à Bruxelles***

– Debout marmotte !

Je grogne en me retournant pour m'enfouir dans l'oreiller bien trop moelleux pour que je l'abandonne.

– Depuis quand on doit se lever ?

– Depuis qu'il est presque quatorze heures trente et qu'il fait trop beau dehors pour ne pas aller se balader dans Bruxelles.

– Quatorze heures trente, ça veut rien dire, je grogne... Ce n'est pas comme si tu m'avais laissée dormir cette nuit ou ce matin... Et puis d'ailleurs, pourquoi es-tu si loin de ce lit ?

Rien qu'au souvenir de tout ce que nous avons pu faire de tellement mieux que dormir dans ce lit king size ultra-confortable, j'ai un sourire d'autant plus lascif que je sais que Leandro ne peut pas le voir. Mon Dieu ! Tout ce qu'il parvient à me faire éprouver juste en mordant la chair de mon épaule, en prenant fermement mes hanches, en embrassant mon sein pendant qu'il caresse l'autre,

en introduisant un doigt dans mon sexe qui ne demande que ça tandis qu'un autre s'occupe de mon clitoris, en me retournant pour me prendre par d...

*Stop !*

*Non ! Encore !*

*C'est tellement bon, le sexe, avec lui. Peut-être parce qu'il est aussi sentimental ?*

*Pas trop vite, Alex. Pas trop vite.*

*Mais ses mains, mon Dieu ! Ses mains...*

*Et sa langue qui s'enroule autour de mon clitoris...*

*Hum.*

Mais il est vrai aussi que pendant que je me complais dans le stupre, la débauche et la fornication (au moins), l'air chaud et lourd de juillet et le soleil haut dans le ciel me narguent par les baies vitrées ouvertes pour me rappeler que dehors, c'est l'été.

Même pas honte.

Bon, OK... Si... un peu. Honte de ne pas avoir assez profité de la sensualité débridée du type merveilleux qui se tient devant moi, manifestement douché de près, une épaisse serviette blanche autour de ses hanches étroites et un verre de jus d'orange tentateur entre les mains. Je m'enroule de nouveau dans le drap de coton fin, suffisamment imparfaitement pour laisser dépasser des bouts de peau que j'espère tentatrice, tête enfouie dans l'oreiller moelleux. Je l'avoue sans vergogne, je tortille (peu) discrètement des fesses en me cambrant tout aussi (peu) discrètement. Histoire, qui sait ? de susciter des vocations.

– Je te ferais observer que c'est toi qui n'as pas arrêté de parler cette nuit, notamment (sa voix se fait rieuse) pour me raconter des blagues belges, alors que j'étais tout à fait prêt à te laisser reprendre des forces.

Je réprime un gloussement. Il soupire comme si j'étais une enfant récalcitrante.

– Tu ne voudrais pas t'extraire de ce lit et de cet oreiller, Alexandra ?

Je réponds d'un nouveau grognement étouffé, pour bien manifester ma contrariété. C'est vrai, il est beaucoup trop loin ! S'il veut me parler, il n'a qu'à venir me chercher.

– Aïe !

Je me retourne plutôt deux fois qu'une, avant de m'asseoir sur le lit, entortillée dans les draps, pour lancer à Leandro un regard furibond.

– Tu viens sérieusement de me mordre la fesse, là ?

Il m'adresse un sourire satisfait en me tendant un second verre de jus d'oranges fraîchement pressées. Avant de laisser tranquillement tomber la serviette-éponge pour enfiler un boxer qu'il a dû récupérer pendant que je fusionnais avec l'oreiller. Il pense sérieusement que je vais le laisser me priver de ce corps de rêve ? À son regard taquin, je sais pertinemment qu'il est conscient de l'effet qu'il me fait. C'est officiel, je le déteste.

– Je confirme.

– Mais ça va pas bien, là ?

– Ça va très bien, au contraire ! Imagine, je viens de réussir un doublé : mordre ton cul rond et sexy et te faire te lever du même coup. J'ai tout gagné, non ?

Il se marre. Dans la mesure où il est beau comme un soleil, avec son boxer gris ajusté sans rien d'autre ni en haut ni en bas que ses muscles, sa peau dorée encore un peu humide et ses tatouages, autant dire que j'ai du mal à rester rancunière et à ne pas rire avec lui.

*Cela dit, rire, c'est bien beau. Mais le reste, c'est pas mal non plus, non ?*

– Sache que je me tiens délibérément loin de ce lit pour éviter que nous y passions la journée, justement. J'ai trop envie de toi pour ne pas être obligé de maintenir une distance de sécurité respectable. Tu m'en voudrais, même, j'en suis certain. Parce que depuis que j'ai rechargé ton téléphone, il n'arrête pas de se manifester... À mon avis, la fille de ta copine a quand même dû finir par pointer le bout de son nez.

*Oh non.*

*Rectification : j'ai honte, terriblement, abominablement et... honteusement honte.*

– C'est la catastrophe... Je suis un monstre. J'ai oublié Pauline et les filles. Et la mini-Pauline. Mais sérieusement, quelle amie fait ça ?

Leandro se marre en buvant tranquillement une gorgée de son jus d'orange. On dirait une publicité. Pour n'importe quoi d'ailleurs, club de remise en forme ou boisson énergisante, il donne envie de tout acheter de toute façon.

– Note que c'est peut-être une catastrophe mais que je suis ravi de voir que je t'ai fait oublier le reste du monde, fanfaronne-t-il.

Il m'énerve à me narguer comme ça sans même me laisser profiter de la marchandise.

– OK, tu as gagné. Je vais aller prendre ma douche et surtout (je roule des yeux) me brosser les dents et (je grimace de plus belle) remettre mes vêtements sales d'hier ensuite.

Je lui jette un regard de Droopy, peut-être que ça le décidera à m'approcher ?

– Tu me prêtes un de tes boxers ?

– Et si je te proposais plutôt de descendre vite fait à la boutique de l'hôtel pendant que tu te douches pour que je puisse continuer

de fantasmer sur toi en lingerie sexy à la maternité, tu en dirais quoi ?

*Que je t'aime et que je préférerais qu'on prenne cette douche à deux ?*

*Je rougis et hoquette presque. Je suis folle ou quoi ?*

– Je dirais que c'est une idée absolument parfaite.

*Comme toi en fait.*

Oh, et puis je suis certaine que Pauline est épuisée. Si ça se trouve, elle dort, là, non ?

– Tu es bien certain que tu ne veux pas m'expliquer encore une fois comment tu as appelé Belinda et organisé ce week-end en Belgique ? Ou mieux ! Que moi, je raconte une nouvelle blague belge ?

Il refuse mais au moins, je le fais rire.

*Si quelqu'un ose me dire que c'est une consolation, je l'assomme.*

Je me dirige donc en maugréant sous la douche, seule, alors que c'est bien connu, quand on s'aime, on fait l'amour de manière insatiable, dans tous les endroits possibles, à commencer par la douche. Surtout quand elle est aussi gigantesque que celle de la sublime salle de bains de la suite occupée par Leandro.

Je ne compte pas m'appesantir sur mon emploi à tout bout de champ de mots comme « aimer » ou « amour » quand je pense à lui. Ou à nous. Je suis dingue de ce type mais, pour le moment, je préfère garder ça pour moi et voir comment cela va se passer.

*Envisager d'essayer, c'est déjà un énorme progrès pour moi.*

Tout cela me semble un peu trop beau pour être vrai. Après toutes ces années aux côtés d'un Louis, j'ai beaucoup de mal à croire que je puisse avoir droit à Leandro. Et puis, si je reste sur la réserve, je serai moins déçue lorsque tout cela se terminera. Il n'empêche qu'en attendant, je me suis brossé les dents. *Seule.* J'ai



pris une douche. *Seule*. Malgré le soin que j'ai mis à y traîner, au mépris de toute considération environnementale, en espérant qu'il m'y rejoigne enfin. Et je viens de me sécher. *Seule*. Enroulée dans une serviette blanche aussi douce que moelleuse, je retourne dans notre chambre et tombe sur un grand brun magnifique assis sur le lit et tenant un petit sachet aux couleurs d'une marque de lingerie italienne très connue dans une main.

Et dans l'autre...

– Que fais-tu au juste avec... (je vérifie avant de poursuivre, perplexe) une frite géante en peluche ?

J'ai droit à un sourire parfaitement craquant en retour.

– Je me suis dit qu'on ne pouvait pas venir les mains vides à la maternité. Et quoi de mieux qu'un doudou frite pour une petite Belge d'adoption ?

C'est définitif. J'aime ce type comme une dingue.

Je lui rends son sourire en me dirigeant vers lui et, campée devant lui, commence à jouer négligemment avec le coin de ma serviette. Celui qui est coincé entre ma peau et le reste du tissu, et permet à ladite serviette de tenir. Ou pas.

– Eh bien, puisqu'on parle de frite... Tu sais comment faire pour rendre un Belge fou ?

Leandro continue d'afficher son sourire de gamin content de lui mais je suis certaine d'avoir vu étinceler son regard chocolat fondu. Ou fondant en ce qui me concerne.

– Il faudra quand même m'expliquer ce que vous avez à raconter ces blagues les uns sur les autres, les Belges et les Français. Vu du Brésil, c'est un peu... perturbant.

Il coince sa lèvre inférieure entre ses incisives, tire un peu dessus. Sans parvenir à détacher son regard de ma main qui

continue à titiller ma serviette. Au risque de paraître trop optimiste, je suis certaine que c'est moi qui commence à le perturber.

*Accroche-toi, Alexandra, tu tiens le bon bout.*

*Ou presque.*

– Tu veux connaître la suite ? je lui demande en ouvrant de grands yeux candides, comme si nous parlions vraiment de blagues transfrontalières séculaires.

Leandro s'appuie sur ses avant-bras, basculant légèrement en arrière sur le lit. Comme si de rien n'était, je me faufile entre ses longues jambes légèrement écartées, frôlant au passage ses pieds nus sur la moquette claire et moelleuse.

– J'en brûle d'envie me répond-il d'une voix qui me semble bien trop assourdie pour un tel sujet de conversation.

– Eh bien, tu l'enfermes dans une chambre ronde...

Je laisse sortir le pan de ma serviette. Celui qui était coincé contre ma peau. Et je le tire vers l'extérieur. Vers Leandro, à quelques centimètres de moi, qui me regarde sans mot dire, tandis que sa cage thoracique se soulève de manière de plus en plus accentuée. Je sens mes yeux qui pétillent parce que mon désir pour lui est aussi cet amusement, ce jeu que j'aime tant avec lui. Celui de la séduction sans cesse renouvelée et dont je ne me lasse toujours pas.

– ... et je sens que tu brûles vraiment de connaître la suite.

Son souffle léger exprime sans doute un rire un peu étouffé. Mais sa mâchoire contractée révèle combien il semble désormais se contenir pour ne pas faire ce que je rêve pourtant qu'il fasse : me sauter dessus.

Je jubile.

– Dans une chambre ronde, donc... (je joue toujours avec mon brin d'éponge) et tu lui dis qu'il y a une frite dans un coin.

Je finis dans un petit rire étranglé, pas très convaincu. Je ne suis pas certaine qu'il ait ri, d'ailleurs. Ni que ma blague était si drôle que ça. En revanche, ce que je sais désormais, c'est que mon sang est brûlant et qu'à chaque seconde que je perds à ne pas l'embrasser, mon cœur tape contre ma cage thoracique comme pour me rappeler que je déconne complètement.

*Vas-y ! Vas-y !* C'est ça que chacun de ses battements, de plus en plus violents, semble me dire.

Leandro, lui, paraît avoir recouvré son sang-froid. Son demi-sourire est là pour me le prouver et me narguer un peu, comme s'il me défiait d'aller jusqu'au bout de mon petit show. Ça tombe bien, je suis lancée. Il me fait faire vraiment n'importe quoi. Outre le fait que ça m'amuse beaucoup, eh bien... ça m'excite encore plus.

– Mais du coup, je me posais la question de savoir comment rendre un Brésilien fou... Est-ce que tu penses que ça (je laisse enfin tomber la serviette qui dissimulait mon corps nu à ses yeux), ça pourrait être un bon début ?

Deux mains possessives sur mes hanches et une bouche embrasée sur mon pubis sont la seule réponse à laquelle j'aie droit. Pour un début, ça me convient très bien.

– Tu es magnifique, Alexandra.

Le regard de Leandro glisse de mon visage extatique à mes seins pointés, pour s'arrêter enfin sur mon sexe luisant de mon désir pour lui, qui s'empale, doucement, sur son membre dressé. Accroupie, les cuisses écartées, je fais appel à tous les muscles dont j'ignorais l'existence pour continuer de lui offrir ce spectacle qui semble le ravir.

Et qui, surtout, nous procure tant de plaisir.

Tellement que, bientôt, c'est lui qui prend les rênes et qui rythme de ses coups de bassin la rencontre de nos deux corps, trouvant le

point exact qui me fait gémir. Sans que je le quitte des yeux, pendant que la sueur perle sur ma peau, tellement je ne suis plus qu'envie de lui et envie de plaisir avec lui, pour lui, par lui. Quand je ne peux pas m'empêcher de me pencher au-dessus de lui, autant pour me ménager que pour enfin toucher et goûter son torse qui me nargue, je défaille de l'entendre me murmurer, presque crûment, entre deux baisers combien je lui ai manqué, combien il me trouve belle, excitante, féminine, magnifique lorsque mes seins se gonflent pour lui et que mon sexe se contracte sur le sien au point de nous couper le souffle. Et surtout combien...

– Je t'aime, Alexandra.

Je suis en train de décoller alors que, une main sur ma hanche droite, l'autre malmenant avec dextérité et néanmoins douceur mon mamelon hypersensible, il accélère encore ses mouvements de bassin pour me pénétrer toujours plus fort et toujours plus profondément, ses à-coups répétés excitant toujours davantage mon clitoris qui n'a jamais été aussi réactif.

– Je t'aime, mon trésor, répète-t-il, tranquillement obstiné, pendant que mon intimité retient son membre épais comme pour que jamais ce moment ne s'arrête.

– Je t'aime exhale-t-il enfin pendant que je jouis dans un gémissement profond et libérateur au rythme de ses coups de boutoir, avant qu'il ne me rejoigne à son tour dans l'extase et ne m'emprisonne, menton sur mon front, dans la cage de ses bras puissants.

*Moi aussi, je t'aime. Laisse-moi juste un peu le temps de m'y habituer.*

Il est bel et bien seize heures trente lorsqu'un orgasme supplémentaire plus tard, je finis par m'installer au côté de la panthère faite homme qui me tient lieu de compagnon de route vers

la maternité. Qui parvient à être plus sexy que n'importe quel homme sur cette terre, même avec une frite géante en peluche dans les bras.

– Tu as vu l'heure, je grommelle. Mes copines vont me tuer !

C'est un grand éclat de rire franc et joyeux qui accueille mon propos d'une absolue mauvaise foi.

– Je vais éviter de te rappeler pour quelles raisons nous sommes en retard. Parce que, vu que tu es en train de devenir complètement nymphomane, j'aurais peur que cela te redonne des idées dans ce taxi, et le chauffeur (il désigne d'un regard entendu le conducteur qui semble ravi d'écouter notre conversation) risquerait de ne pas apprécier.

Il me prend contre lui en riant dans un geste tellement naturel que je me contrains à me plonger dans les échanges manqués avec les filles pour ne pas lui montrer combien, après toutes ces années passées avec un égoïste méprisant, sa confiance tranquille me désarme et me fragilise. Et combien j'aimerais moi aussi oser lui exprimer la même en retour, sans y parvenir encore.

## **WhatsApp – Conversation « ON N’A QU’UNE VIE »**

**Pauline**

Les filles, Julien est en route avec Ninon depuis Paris pour me rejoindre et on se dispute encore pour le prénom. Du coup, ma pauvre deuxième petite fille n’a pas de nom à part Jolie Poupée. C’est qui pour vous, la Belge la plus connue, Cécile de France ou Virginie Effira ?

**Jo**

Ben excuse-moi, ça risque de ne pas plaire à Julien le bobo mais la plus connue pour le moment, c’est toujours ni l’une ni l’autre.

**Justine**

Oui, je suis d’accord, Jo... On pense à la même je suppose.

**Jo**

S’il suffit de se souvenir de ses chansons quand on était petites, alors je dirais oui. 😊

**Belinda**

J'ai trouvé moi ! C'est un peu chaud caca, comme idée, pas vrai ?

**Gwen**

Yo, yo. 😊

**Pauline**

Je crains de comprendre... Julien va adorer... Cela dit, s'il veut pouvoir me toucher avant l'année prochaine, il peut juste se taire et approuver de la tête.

J'imagine que ce n'est pas la peine d'espérer qu'Alexandra arrête d'embrasser Leandro pour me confirmer son accord ?

## **Faire-part téléphonique du jour**

Nous avons la très grande joie de vous faire part de la naissance de notre adorable petite Belge.

Annie, qui a pointé le bout de son petit nez un peu plus tôt que prévu, mesure 48 cm pour 2,9 kg, se porte comme un charme et semble déjà aimer les vocalises autant que sa glorieuse marraine de cœur, Annie Cordy.

On vous embrasse !

Ninon, Pauline et Julien Almeida



# CHAPITRE 35

**LEANDRO**

## ***Dans une villa au Brésil Tomorrowland + 5 semaines***

– Bon, on va arrêter, les filles, par pitié !

Confortablement affalé sur mon transat, à l'ombre de la terrasse couverte qui borde ma maison de Bara, j'interpelle Alexandra and co qui continuent leurs essayages devant moi. Elles ont pourtant commencé il y a deux heures ce matin, et sauf erreur de ma part, ce sont strictement les mêmes que ceux de la journée d'hier. La robe de mariée de Romy. Et les tenues des témoins. Puis quelques tenues pour les invitées, à commencer par celle d'Alexandra, puisqu'elle a accepté de m'accompagner à ce mariage qui aura lieu dans un mois environ. Bref, un défilé de belles femmes dans des tenues qui les subliment. Un rêve sur le papier, mais les meilleures choses doivent avoir une fin. Surtout quand il fait exceptionnellement chaud pour un mois d'août à Rio, et que la plage de sable blanc et l'océan turquoise et tiède n'attendent que nous au bout du parc qui nous entoure.

– Je confirme, ça suffit maintenant. Sincèrement, Alexandra dessine des merveilles et Romy est foutue comme une déesse, je ne vois pas ce qu'on risque, à part de se fusiller une autre journée de vacances, bien sûr.

Je me tourne et réponds au clin d'œil que vient de m'adresser Belinda, ma nouvelle meilleure amie, en chuchotant la fin de son propos. En temps normal évidemment, j' imagine que j'aurais également pu compter sur le soutien du principal intéressé, à savoir Raphaël. Mais comme il se doit, s'agissant d'une cérémonie d'essayage de robe de mariée, il a été proprement prié de déguerpir pour ne pas réapparaître avant qu'on le lui autorise expressément. Donc lui, il surfe. Et moi, dont la présence a été décrétée indispensable par un collègue aussi féminin que despotique, je fonds. Au sens propre sous cette chaleur de plus en plus insupportable. Mais aussi au sens figuré, en observant Alexandra affairée, concentrée, rieuse, contrariée, enthousiaste. Jamais la même et toujours celle que j'aime.

Cela fait maintenant un mois que nous ne nous sommes quasiment pas quittés. Parce qu'après nos quelques jours à Bruxelles et après avoir fait la connaissance d'Annie, je l'ai raccompagnée à Paris, d'abord en prenant prudemment une chambre dans un hôtel proche de son appartement. Ensuite en m'empressant de répondre favorablement à sa proposition de ne plus faire d'allers-retours, même si je n'ai pas osé lui montrer combien son offre me bouleversait. Ne pas l'effrayer ni la brusquer restant mon mantra intérieur, j'ai néanmoins conservé ma chambre pour lui permettre de m'y renvoyer si elle le souhaitait ou avait besoin de respirer. Elle ne l'a jamais fait.

Depuis une semaine que nous sommes arrivés chez moi pour ce qui est officiellement une sorte d'enterrement de vie de jeune fille

couplé à un enterrement de vie de garçon – bref, des vacances entre potes avec des futurs mariés qui n’ont pas eu envie de se séparer –, je continue de constater tranquillement combien nous sommes faits pour vivre ensemble et combien tout cela est naturel. Évident. Facile.

Même Belinda paraît avoir toujours connu les copines de Romy. Elle est la seule des amies d’Alex qui a pu nous accompagner en changeant ses vacances familiales presque à la dernière minute. Du coup, elle a pu me présenter le fameux Chouchou qui regarde ses fesses comme s’il s’agissait d’un baba au rhum (et croyez-moi, ce gars aime énormément le baba au rhum) ainsi que leurs deux enfants dont l’occupation principale semble être de démonter chaque meuble de la maison en faisant énormément de bruit. J’imagine qu’ils ont de qui tenir, parce que quand leur mère est à table avec Charlotte, une amie de Romy ultra-bourge qui sort avec un footballeur au crâne rasé et tatoué, j’ai l’impression d’être dans un show d’improvisation théâtrale très drôle mais parfaitement épuisant.

Mais Alex sourit.

Alex m’embrasse.

Alex jouit toutes les nuits et tous les jours sous mes mains et ma langue.

Alors j’oublie très rapidement que l’environnement est parfois un peu trop sonore pour me permettre de me concentrer sur le morceau que j’ai promis à mon agent.

– Je disais qu’on pouvait aller se baigner si tu as envie, Leandro. Tu es avec moi, là ?

– Toujours mon trésor.

*Je suis tellement avec toi et je pense tellement à toi que je ne t’ai pas entendue.*

Un comble.

– Ensuite, je veux aller me promener dans Leblon, tu es d'accord ? Juste toi et moi pour une fois.

Je réprime un sourire. Elle est toujours incapable de me dire qu'elle m'aime mais elle l'exprime tellement par tous ses gestes et son attitude que je ne vois même pas pourquoi je me bloquerais sur des mots qu'elle finira bien par me dire un jour.

– J'adore ce que j'ai vu du Brésil, tu sais ?

Au point de venir y vivre quelques mois dans l'année avec moi en travaillant à distance quand j'éprouverai le besoin de revoir les miens et de quitter l'Europe ? Cette question aussi, je l'exprimerai un jour. Aujourd'hui, rien ne presse.

– J'adore que tu adores le Brésil... Mais tu n'en as encore rien vu, crois-moi. Et je réalise que je ne t'ai jamais raconté de blague sur les Brésiliens...

Je me redresse pour m'asseoir en travers du matelas de mon transat qui me rappelle celui de cette première nuit que nous avons passée ensemble dans ce village de vacances des Caraïbes, et j'attire Alexandra vers moi. Elle a remis une petite robe de plage courte et légère après ses essayages. Je la soulève pour dévoiler la culotte fleurie à dominante rouge de son maillot de bain. C'est l'un de ceux que je lui ai rapportés du marché d'Ipanema, qui recouvrent à peine les deux globes merveilleusement rebondis de ses fesses que je prends à pleine main pour la rapprocher et humer son corps.

Conciliante, Alexandra se débarrasse de sa robe d'un mouvement fluide, me permettant d'admirer son corps voluptueux et désormais de la même couleur caramel que le mien. Je laisse mes doigts s'affairer doucement et jouer avec la petite bande de tissu qui recouvre à peine son cul, et je commence mon histoire :

– Un jour que Dieu était en pleine création du monde et s'affairait autour du Brésil, un saint vint à passer par là et lui dit...

J'écarte tranquillement son maillot et promène mes doigts contre sa peau si douce.

– Dis donc, poursuit le saint, vous ne croyez pas que vous exagérez un peu, là ?

Le saint est peut-être choqué, mais à voir Alexandra se pincer les lèvres et ses cuisses trembler en se frottant l'une contre l'autre pendant que je poursuis mon exploration, je sais que j'ai son absolution.

– Comment ça ? lui répondit Dieu. Tu es avec moi, Alexandra ?

Je viens de baisser doucement son maillot de main qu'elle achève de laisser glisser en se tortillant.

– Oui, répond-elle d'une voix étranglée. Continue.

– Mais avec plaisir, ma chérie...

Je fais glisser mes mains qui quittent à regret son fessier moelleux et ses trésors, lui écarte tranquillement les cuisses sans la quitter des yeux pendant que mes deux pouces commencent paresseusement à retrouver le chemin de son intimité, caressant ses lèvres, agaçant son clitoris déjà enflé.

– Oh oui...

Je souris avant de me pencher vers son sexe, soufflant sur ses lèvres charnues avant de les écarter et de contempler avec émerveillement ses secrets roses et humides, me repaissant de ses gémissements lorsque je commence à la lécher. Déjà elle ferme les yeux, dodelinant de la tête sans pouvoir réprimer un gémissement qui est comme la plus douce des musiques à mes oreilles. Pourtant par jeu, je m'interromps.

– Mais oui, regardez-moi ça, il a tout ce pays : la mer, les montagnes, le soleil, la forêt, les fleuves, la faune, la flore...

– Leandro...

Je m'efforce de ne pas rire et souffle doucement sur son clitoris avant de la goûter.

D'un très lent coup de langue.

– C'est ici le paradis, mon Dieu...

Je ne suis pas loin d'être d'accord avec le saint mais Alexandra qui me contemple d'un air furieux vit, quant à elle, manifestement un véritable enfer.

La pauvre.

– S'il te plaît...

Puisque c'est demandé aussi gentiment, je pense que la chute de mon histoire pourra attendre. Je l'oublie au moment même où, recommençant à sucer et agacer son clitoris, j'introduis un doigt, puis un deuxième, dans sa moiteur tellement excitante. Doigts que je fais coulisser, les yeux levés vers son corps tendu et son visage qui se balance doucement, jusqu'à ce que je la sente se contracter au point de rendre mes mouvements presque impossibles.

*Presque.*

Parce que je continue de la lécher de plus en plus rapidement sans me lasser de la goûter, malgré toutes ces semaines passées à jouir de son corps et de son parfum. Et que je mordille son clitoris pile au moment où je décide d'introduire un troisième doigt dans sa petite chatte serrée. Son corps se cambre vers moi en un arc parfait, son sexe humide se colle à ma bouche pendant qu'elle jouit en une plainte sensuelle avant de s'effondrer, telle une poupée de chiffons, dans mes bras qui ne demandent qu'à l'accueillir.

Rien à dire, il avait raison, le saint de ma blague jamais terminée : avec elle, je suis au paradis.

---

1. *Feeling my way through the darkness Guided by a beating heart / I can't tell where the journey will end / But I know where it starts* (Trouvant ma voie à travers l'obscurité / Guidé par un cœur qui bat / Je ne peux pas dire où le voyage se terminera / Mais je sais où il commence), Avicii, *Wake Me up* (True, 2013).

# ÉPILOGUE

---



***Quelque part en Toscane...  
À moins que cela ne soit  
sur une île privée des Caraïbes 😊***

Debout au milieu d'une assemblée réduite triée sur le volet, quelque part dans une merveilleuse propriété où le poète nous dirait que tout n'est qu'ordre et beauté, luxe, calme et volupté, je finis le discours qui m'a permis, en tant que témoin, de déballer quelques vieux dossiers de Raphaël pendant que les invités dégustaient le dessert. Sa femme, magnifique dans une robe fluide qui met parfaitement en valeur la finesse de ses attaches a adoré... je crois. Lui, sans doute un peu moins.

*Pense-Leandro : Éviter de le prendre pour témoin quand Alexandra m'aura dit oui. Je le sens d'humeur un peu revancharde.*

Je termine mon anecdote sur l'adolescence de Raph par un clin d'œil à sa mère, qui le dévisage comme toujours avec adoration. Je me tourne ensuite vers la sublime brunette qui ne me quitte pas davantage des yeux depuis que j'ai commencé mon discours. Quoique je me plaise à penser que son regard à elle est beaucoup moins maternel. Ce qui, compte tenu de toutes les idées qui me passent par la tête lorsque je la contemple dans la robe de soie sauvage turquoise qu'elle a créée et qui souligne à merveille son

petit corps sexy, est sans conteste une excellente nouvelle. Je lève mon verre dans sa direction.

– Pour finir, et parce qu’on m’a appris à Harvard à toujours terminer un devoir en ouvrant vers un nouveau sujet, je vais être obligé de passer de l’amour incroyable que Raphaël porte à Romy et que Romy porte à Raphaël à un sujet un peu plus narcissique mais qui, vous le verrez, me semble tout à fait à sa place dans un discours sur l’amour et l’engagement. J’espère que vous ne m’en voudrez pas de cette petite digression et que vous me pardonneriez de m’éloigner quelques instants du sujet principal...

Alexandra semble hypnotisée.

– J’ai rencontré Alexandra, ça ne s’invente pas, dans un Dream, un rêve. Il n’en fallait pas plus pour qu’elle se persuade que notre histoire n’était pas réelle et qu’elle pouvait la ranger tranquillement parmi ses jolis souvenirs de vacances.

Je mets une main dans ma poche pour me donner une contenance. Je parviens sans doute à donner le change et à avoir l’air détendu mais je suis en train de vivre un des moments les plus importants de ma vie. Pas question de craquer sous les yeux de la femme que j’aime.

– Sauf que notre histoire était bien réelle, Alexandra. Et toi qui crois aux signes, surtout quand ils sont négatifs (elle me sourit, je l’aime encore plus si c’est possible), c’est à Tomorrowland que je t’ai retrouvée. Le pays de demain, mon trésor. Celui de notre avenir.

Je quitte ma place pour me rapprocher de la petite brune sexy qui me regarde avec des yeux comme des soucoupes.

– Alors crois-moi, Alexandra, tu es certes un rêve éveillé, mon *dream came true* à moi. Mais tu ne seras jamais un simple souvenir destiné à s’estomper. Parce que tu es mon demain, mon avenir, et que je veux être le tien. Je pourrais te demander en mariage ici

devant tous mes amis. (Je hausse les yeux au ciel en les entendant hurler leur joie.) Mais ce ne serait pas très élégant vis-à-vis des mariés... Et puis c'est préférable de le faire dans l'intimité, pas vrai ?

Je me marre en entendant redoubler les sifflets de mes amis. À commencer par ceux du grand débile en face de moi qui porte plutôt pas mal son costume de marié pour quelqu'un qui a décidé de rester pieds nus comme sa femme. Je quitte un bref instant le regard doré d'Alexandra pour contempler une dernière fois l'assemblée :

– Du coup, vous ne m'en voudrez pas, mais je préfère garder tout ça pour nous et enlever dès à présent la femme de ma vie, histoire de pouvoir à mon tour la convaincre, avec tous les moyens dont je dispose, de m'épouser et de me faire un enfant.

J'attire Alexandra à moi, me penche, et sans lui laisser même le temps d'émettre un de ces adorables piailllements qui la caractérisent, passe une main sous ses genoux, l'autre sous ses omoplates, et la porte contre mon torse. Sa bouche s'ouvre vers moi, ravie et tentatrice. Si elle sourit toujours aussi largement, je vois bien que ses yeux deviennent humides. Elle est incontestablement à tomber par terre, ce qui paraît un peu risqué si je considère que je la tiens dans mes bras et que sa sécurité dépend de mon équilibre. Alors je respire un grand coup pour ne pas me laisser submerger par ce torrent d'émotions qu'elle arrive toujours à faire naître chez moi, je lui souris une fois de plus.

Comme ce premier soir où je l'ai rencontrée et trouvée parmi tous ces visages anonymes.

Comme j'espère pouvoir lui sourire, malgré les orages, durant toute notre vie ensemble.

Comme j'espère qu'elle me sourira quand on sera tous les deux tellement vieux qu'on en aura oublié notre âge.

– Blague du soir, mon trésor... Selon les Français, tu sais comment on dit « Rentrez chez vous » en Brésilien ?

Je caresse sa joue du pouce, ma main soutenant son visage levé vers moi, et je la contemple avec adoration. Elle resserre sa prise sur ma nuque avant de me répondre en gloussant :

– Facile ! *Troasero* ! 1998, ça reste mythique chez nous... Mais tu sais quoi ?

Elle attire mes lèvres vers les siennes et m'embrasse légèrement avant de poursuivre :

– Je t'aime, beau gosse et...

Oubliez tous les gars, on vous a menti ! Je viens de les marquer, les trois buts de la victoire !

– ... où que tu ailles, j'y vais avec toi !

*Je l'aime comme un dingue.*

FIN 😊

# MON PETIT MOT DE LA FIN

---

Difficile de remercier lorsqu'on a déjà pris trois pages dans un précédent livre pour le faire ?

Eh bien non ! Parce que, encore et toujours, je suis pleine d'allégresse à l'idée d'avoir pu terminer ce livre malgré ma capacité terrifiante à me décourager ou me disperser. Et encore plus heureuse et reconnaissante à l'idée que vous l'ayez lu !

Alors, dans le désordre et sans aucune hiérarchie quelconque :

À ma sœur qui est toujours là, même quand elle ne vient pas, à mes amies, à ces vacances en Martinique, à Quentin B. qui marchait seul et qu'on a tellement épié avec notre air de ne pas y toucher, à cette conversation sur les sex toys dans l'avion à côté de nos voisins italiens qui se sont avérés être très français et avoir tout compris, à nos conversations WhatsApp et au passeport périmé de Melan, à mon beau-frère pour son flegme quand il a récupéré sa valise et ouvert la poche avant, à Petit Sourire Charmeur et, bien sûr, à Céline et Jean-Jacques : mes poules, j'irai où vous irez. Toujours.

À Marie et Sonia, pour vos encouragements, votre honnêteté, vos conseils, votre patience face à tous ces débuts de livres sans fin, et à cette façon qu'a Soso de me... *morigéner* 😊, à nos fous rires, à Belinda, à *Esquisse* d'Erin Graham.

À Justine, Julie, Mina, Émilie. Pour votre gentillesse quand je vous ai demandé de bien vouloir lire Leandro, vos conseils toujours pertinents, votre amitié, nos rencontres (Justine : je crois en la nôtre bientôt !), les petits gâteaux qui vont directement dans les fesses mais font tellement chaud au cœur, mon badge Lilly the Kid... Et Mina, évidemment : merci pour ta franchise et pour tes fantastiques conseils ! Merci merci merci !

À Sarah parce que tu m'as convaincue que mon histoire de quasi-grabataires (des presque-quadra, quel cauchemar, pas vrai ?) pouvait plaire à des jeunettes comme toi.

À Myriam pour cette jolie rencontre et ce personnage que tu m'as donné !

À Dory pour le lapin de Pâques *et* le Père Noël.

À Pauline pour la Belgique, ton caractère bien trempé, cette conversation interminable sur *A Star Is Born*, et surtout... ta liste de Belges célèbres.

À Mélanie et tes émojis. 😊 😊 😊

À Françoise F. parce qu'il n'y a pas que le barreau dans la vie.

Au B. Girls, et notamment, bien sûr, mes plus proches : Lindsey, Margot, Tessa, Chrys, Pascale, Wendy, Totaimé, Loraline ! À Emma, Chlore, Milyi, Isla, Ana K., Ena et toutes les auteures badass de la romance française

... J'ai adoré vos livres et maintenant, je vous parle en vrai. La vie est cool !

À Topie. Parce que 😊.

À Axelle A. et à Monsieur. Tu sais pourquoi, n'est-ce pas ?

À Pgy Ornella, Steph Anie, Christelle O., Nathalie D., Zakia K., Eva Zana B., Vanessa Del, Sophie Godon Dumont et toutes les lectrices qui ont la gentillesse de me suivre mais surtout de m'encourager et

de prendre le temps de m'écrire un message personnel, plus efficace que trois Red Bull pour me donner de l'énergie. Merci mille fois !

Aux blogueuses et groupes : ma Ju lit de la romance, les Girls Love Books, Carine, Soumya des Étoiles des bibliothèques, Sonia N., Emilie et les Romance Sisters, Audrey de Lire ses rêves, Aurélie ma lovely teacher, ma Aly évidemment, et toutes les autres qui animez vos blogs, pages ou groupes avec passion mais avez pris le temps de me lire et de me chroniquer ; aux YouTubeuses (Hey Mumu !), aux filles qui consacrent tellement d'énergie à aider à tenir des groupes ou des pages et qui aiment la romance : *merci*. <3

À Sylvie G. bien sûr : merci infiniment pour ce déjeuner de mars 2019, ta confiance en moi et notre travail ensemble.

**Et surtout, pour résumer et parce qu'on a vu combien ils sont importants ici et qu'ils sont fondamentaux dans ma vie : *aux amis*.**

Je vous embrasse ! À très vite, j'espère. 😊